CHARLES FOURIER

C. FOURIER
L'ATTRACTION
PASSIONNÉE

Libertés 56
J.J. Pauvert
éditeur

L'ATTRACTION PASSIONNÉE

Libertés
collection dirigée
par
Jean-François
Revel
56.

Chez le même éditeur:
Charles Fourier:
Théorie des quatre mouvements
édition critique
augmentée du
Nouveau Monde amoureux
(inédit)
Introduction et notes
de Simone Debout

Charles Fourier
L'attraction passionnée

**Textes choisis
et présentés
par
René Schérer**

Jean-Jacques Pauvert

Charles Fourier
ou
l'écart absolu

La vie est un long supplice pour celui qui exerce des fonctions sans attrait.
Ch. Fourier, *L'Unité universelle.*

Au grand scandale des uns, sous l'œil à peine moins sévère des autres, soulevant son poids d'ailes, ta liberté.
André Breton, *Ode à Charles Fourier.*

On ne lit plus Fourier. Notre époque, éprise de sérieux, n'y trouve pas son compte. Le sérieux, c'est la politique envisagée comme une stratégie, l'économie fondée sur la rentabilité. Ce sont aussi les institutions qui traversent immuablement tous les régimes—la religion : sa critique, on le sait, est périmée, au pis, l'on compose avec elle ; l'État : on le renforce là même où l'on a parlé de le dissoudre ; la famille : lavée de tout soupçon, elle entre doucement dans l'immortalité. Le sérieux, c'est la société existante, considérée comme la seule rationnelle parce que la seule réelle, et la compréhension historique de cette société, c'est-à-dire tout ce qui travaille à sa justification.

En regard de cette sagesse des nations, les rêveries de Fourier sont irréalistes et dérisoires. Le phalanstère est un objet de musée, une curiosité pour historien. Quant à l'analyse fouriériste de l'économie, elle ne mérite même pas la discussion, tant elle est rudimentaire et rétrograde. Fourier projette une association de base essentiellement agricole (ou plutôt horticole) au moment où la France s'industrialise ; il est aveugle, même s'il en dénonce certains effets, à la dictature économique de la bourgeoisie, n'a aucune idée de la loi du profit et de la reproduction du capital ; à telle enseigne qu'il entend conserver celui-ci dans une société où les

instruments de production seront apparemment propriété collective. Mais surtout, pour le changement radical qu'il envisage, il néglige de définir des voies d'accès historiques et raisonnables: ce penseur aux prétentions révolutionnaires a horreur de la révolution et attend de la bonne volonté de particuliers, voire d'un prince, la mise en œuvre de ses théories. L'étude des conditions de possibilité historiques, l'abc de toute action, ne le préoccupe pas un instant. Combien plus lucide était Stendhal qui, admirateur pourtant de Fourier, écrivait : « Fourier, vivant dans la solitude ou, ce qui est la même chose, avec des disciples n'osant faire une objection (d'ailleurs, il ne répondait jamais aux objections), n'a pas vu que dans chaque village un fripon actif et beau parleur, un Robert Macaire, se mettra à la tête de l'Association et pervertira toutes ses belles conséquences. »

En bref, l'œuvre de Fourier ne relève d'aucune des catégories politiques, économiques, psychologiques de la conscience moderne ; le monde actuel se refuse à l'accueillir. Elle ne définit pas une pratique, puisqu'elle fait abstraction de l'action réalisable dans des circonstances données ; elle n'est pas non plus une théorie au sens strict du mot, c'est-à-dire une étude scientifique de la vie réelle.

Lorsque l'on a classé Fourier parmi les utopistes, il semble que l'on ait tout dit ; on lui accorde une place qui permet de l'ignorer ; on le rejette dans la préhistoire du socialisme, qui ne commence qu'avec le socialisme scientifique, c'est-à-dire avec la découverte des lois de la lutte des classes et de la production capitaliste.

Non que les fondateurs mêmes de ce socialisme aient méprisé Fourier. Engels fait de lui le plus bel éloge, qu'il convient de méditer pour se persuader que, peut-être, le sérieux n'est pas toujours là où l'on pense : « Ne nous arrêtons plus à ce côté fantaisiste qui appartient tout au passé. Que des

épiciers littéraires épluchent solennellement ces fantasmagories qui, aujourd'hui, nous font sourire ; qu'ils fassent valoir aux dépens de ces rêves utopiques la supériorité de leur froide raison ; nous, nous mettons notre joie à rechercher les germes des pensées géniales que recouvre cette enveloppe fantasmagorique, et pour lesquels ces philistins n'ont pas d'yeux. » *Mais cet éloge tient lieu aussi d'enterrement. On y reconnaît la méthode qui consiste à éliminer ce qui gêne, pour ne conserver que ce qui ressemble à soi ; pédagogie de l'écorce et du noyau. C'est expressément et exclusivement dans la mesure où il voit en lui un précurseur de Marx qu'Engels découvre et retient en Fourier un « noyau rationnel » : dans la mesure où Fourier a été marxiste avant la lettre, en mettant en relief les contradictions sociales et certains aspects de l'aliénation dans le système mercantile. Dans le « noyau » de Fourier, Engels va même jusqu'à découvrir une parenté avec son contemporain, le philosophe Hegel, parenté un peu lâche à coup sûr, puisqu'elle résiderait essentiellement dans la division de l'histoire de la société en stades, de la sauvagerie à la civilisation. Une telle comparaison écrase celui qui en est l'objet; l'éloge en rajoute un peu trop et se fait méconnaissance. Il y a une manière d'absorber Fourier qui est un moyen de se débarrasser aisément de lui.*

Or, Fourier, peu sérieux et irritant, résiste ; et il résiste aussi bien qu'à l'ironie bourgeoise à la compréhension marxiste. Il ne se contente pas de préfigurer Marx, il n'est aucunement socialiste, il n'est certainement pas hégélien. Comment alors le saisir, si nous ne pouvons le classer ?

Les surréalistes sont sans doute les seuls à l'avoir pris tel qu'il était, avec sa fantaisie et son délire, sa minutie dans le détail de l'organisation, son refus de l'importance, qui bouleverse l'ordre des choses importantes. Breton a dit sur lui l'essentiel dans son

Ode : *seulement, le disant en poète, il l'a plutôt suggéré que défini. Le langage de l'*Ode *dresse une splendide statue, ce n'est pas une explication. Le surréalisme se satisfait de découvrir en Fourier un visionnaire, il néglige de nous ménager des chemins vers sa lecture.*

Or nous ne pourrons pas lire Fourier tant que nous ne saurons pas ce que nous pouvons raisonnablement attendre de lui, lui demander. Les quelques indications qui suivent n'ont d'autre but que d'essayer de délimiter cette demande.

Fourier pratique une méthode d'inspiration cartésienne, qu'il expose dans la Théorie des quatre mouvements *et appelle le* Doute absolu, *ou* l'Écart absolu. *Ce doute est appliqué à un objet défini : la société, et particulièrement ce stade de la société où nous vivons qu'est la civilisation :* « Il faut donc appliquer le doute à la Civilisation, douter de sa nécessité, de son excellence, et de sa permanence. » *Or, douter de la civilisation, cela veut dire : ne pas se contenter de critiquer certains de ses aspects, chercher à l'améliorer ou même à changer révolutionnairement en elle un ordre de puissance, mais c'est l'ébranler dans son principe même. Certes, Rousseau avait déjà contesté l'homme civilisé, mais c'était pour retrouver en l'homme naturel des vertus morales engendrées par rien d'autre que par la civilisation : l'innocence, la pureté des mœurs, sont-elles autre chose que la représentation la plus affinée du civilisé ? Marx doutera bien de l'ordre capitaliste, il le contestera même dans sa totalité. Mais, à travers lui, ce n'est pas la civilisation qu'il attaque, seulement la perversion des valeurs dans la société bourgeoise. En ce sens, Marx reste plus profondément attaché qu'il ne semble aux idées et aux valeurs de la philosophie classique, à une conception civilisée de l'homme : il retourne les théories, n'affirme pas leur nullité. Dans le marxisme continue à régner l'homme*

moral, cet héritier ou ce produit d'une culture.

Fourier refuse tout cela : et la culture entendue au sens d'une formation progressive de l'homme par l'histoire, et la morale. Il ne lui reste même plus l'homme, en tant que source indivisible des valeurs. Car, conséquence première et paradoxale, le doute cartésien, appliqué à la civilisation, se retourne contre la certitude cartésienne, expression la plus pure de l'âme civilisée. Le doute absolu sur la civilisation commence avec l'ébranlement de l'image classique du moi.

La Théorie des quatre mouvements, *avec sa mise en parallèle du mouvement social, du mouvement animal, du mouvement organique, du mouvement matériel, décentre en effet le monde, c'est-à-dire que, permettant de le penser comme un ensemble ordonné, elle ne lui reconnaît plus de centre. Tout est en correspondance avec tout ; l'homme ne peut se comprendre que s'il apprend à se redécouvrir du point de vue de la totalité, dont un autre nom est Dieu et un autre nature.*

Mais comprenons bien que ce Dieu n'est pas celui de la révélation ni celui de la morale, et que la nature n'est pas un état opposé à la civilisation comme une société dite naturelle à une société évoluée. La première société, la sauvagerie n'est pas encore selon la nature. L'homme y vit dans l'ignorance de lui-même et de l'ordre harmonique. Trouver l'homme, par-delà la représentation de lui-même que toutes les sociétés lui ont fournie, c'est d'abord le diviser, pour le ramener à l'unité qui lui manque. Une oscillation constante porte, chez Fourier, de la division à l'unité. C'est que l'unité est toujours à la fois sous-jacente et absente. Il n'y a de compréhension possible de ce qu'est l'homme que si l'on fait venir, à la place de ce que les philosophes ont appelé « le sujet », et qui perd alors son identité intangible, quelque chose d'autre : à savoir ces tensions ou mouvements attractifs qui,

dans l'ordre de la totalité, constituent ses repères et lui assignent ses fonctions. L'homme n'est plus en lui-même. Il est tout entier hors de lui-même, défini par des relations avec son environnement, par le lieu qu'à chaque fois il occupe.

Mais il n'est pas vide toutefois, il n'est pas simple absence, ni le simple point de rencontre de forces extérieures à lui. Il va au-devant des choses et des autres par les mouvements qui le définissent. Ces mouvements, d'essence relationnelle, Fourier les nomme des passions.

Toute la théorie de Fourier peut être comprise par référence à l'attraction passionnée, *qui joint ce qu'il y a de plus intime en l'homme sensible et de plus mécanique dans le mouvement matériel. Tout est passion au sens même où tout est attraction. La nature explique l'homme qui, à son tour, explique la nature, celle-ci conduisant de toute façon à lui. Aussi, dans cette décentration perpétuelle, la circularité est-elle le seul centre.*

Il ne s'agit donc pas de changer l'homme, s'il s'agit bien en définitive de tout changer dans l'idée de son être et de son unité. Et tout cela ne peut être changé que si l'on s'appuie sur des mouvements passionnels premiers, indestructibles en tant qu'ils sont moins l'expression de forces internes que le registre de toute relation possible.

Puisque nous sommes plus habitués à lire Nietzsche que Fourier, nous pourrons entrer dans la lecture de Fourier en décelant qu'agit en lui la proposition de Nietzsche : l'homme doit être surmonté. *Fourier donne à cette proposition un sens acceptable : j'entends acceptable pour qui ne croit pas qu'il doive être surmonté dans l'équivoque du surhomme. Nous ne pouvons surmonter l'image de l'homme asservi et malheureux qu'en ne changeant rien de ce qui fait de lui, par les multiples relations qu'il peut entretenir, l'élément constitutif d'une unité.*

On peut aussi, ce qui revient au même, accéder à Fourier par retournement de la formule dont la morale codifiée par Descartes nous rebat les oreilles : plutôt changer mes désirs que l'ordre du monde. Car les désirs, c'est-à-dire les passions, sont précisément ce qui ne peut être changé : en eux se trouve la clef de l'ordre. Quant à l'ordre du monde, celui de la civilisation, c'est celui-là qui doit être changé de fond en comble au nom même du désir.

*Toutefois, une réserve importante doit être faite sur ce dernier point, qui éclaire de nouveau l'*écart *de Fourier relativement à nos habitudes de pensée.*

La passion, chez Fourier, n'est pas identique au désir, elle l'exclut même dans son exercice total. L'objet du désir, tel que nous le comprenons, est toujours en fuite ; le désir se nourrit de son insatisfaction. La passion, elle, rencontre toujours son objet et s'y satisfait, ne serait-ce que provisoirement. La seule passion recensée par Fourier qui ressemblerait au désir serait la papillonne, *qui porte d'objet en objet. Mais elle n'en a que la ressemblance, non la structure.*

Or, une telle différence est d'importance majeure. Je vois dans la suspicion dont la pensée sérieuse entoure Fourier une défiance à l'égard d'un homme qui a eu l'audace d'ignorer la profondeur de l'insatisfaction, qui a passé si radicalement à côté du tragique de l'existence. L'important est tragique ; Fourier, aussi peu tragique que possible, pense l'Harmonie, notion naïve et discréditée. Il ne voit pas dans la passion la violence qui divise, la communication rendue impossible, mais au contraire ce qui relie : « Là-dessus s'élève la question de savoir si les passions sont faites pour isoler les humains ou pour les rallier et établir entre eux des liens » (Parcours de l'Unitéisme). *Cette pensée a de quoi irriter ceux mêmes de nos philosophes qui ont appris à dépasser l'idée d'une morale où la loi l'emporterait sur le désir. On ne voit pas*

en elle cette profondeur où le désir retentit. Nous consentons à faire prévaloir le désir, mais à condition de nous satisfaire de son insatisfaction.

Mais, si l'insatisfaction du désir n'était que le dernier rempart d'une pensée issue de la civilisation, et qui ne s'oppose à elle qu'en restant dans son sein ?

L'écart absolu *de Fourier comporte donc la contestation de la dernière évidence que nous supposions indestructible, puisqu'elle ne procédait pas d'une confiance dans la convention, mais d'une pensée rebelle, authentiquement philosophique. Supprimez le tragique de la condition humaine, aucune métaphysique n'est possible. La négation de la métaphysique accompagne le doute absolu appliqué à la civilisation. Quel auteur profond a osé aller jusque-là ?*

J'esquisse de nouveau un parallèle : il y a, dans les nombreux textes critiques que Fourier consacre à la morale une étonnante parenté avec Sade. Or, nous prenons Sade au sérieux, alors que Fourier fait sourire. J'en vois la raison dans le fait que, chez Sade, le désir ne s'assouvit jamais que dans la transgression : la loi est à l'arrière-fond, elle est indispensable à la virulence de la passion. Et sans doute, Sade bouleverse-t-il beaucoup plus violemment que ne le fait Fourier toutes les conventions morales. Fourier est timide et petit-bourgeois à côté de l'aristocratique Sade. Nous nous étonnerons même qu'il n'ose éliminer dans l'harmonie certaines passions, apparemment de façade : par exemple le paternisme, le familisme ; qu'il ait presque ignoré que la perversion faisait aussi partie de l'ordre naturel, qu'il ait méconnu la sexualité enfantine, et ait parlé, au fond, s'effrayant lui-même de sa propre audace, très conventionnellement de l'amour.*

Qu'il ne soit pas allé jusqu'au bout de son langage,

* Voyez, dans les 120 *Journées*, la présentation des 150 passions de 1re classe et les 150 de 2e.

entravé par on ne sait quelles réticences, et qui donnent à penser, n'a toutefois pas tellement d'importance. L'essentiel, qui permet de voir en Fourier une contestation plus radicale que celle de Sade, n'est pas là. Je le décèle dans une absence : l'absence même de l'idée de transgression au sein de la satisfaction passionnelle. L'absence du sacré, dont le sacrilège se nourrit, mais dont n'a que faire celui qui l'a définitivement expulsé de ses repaires, non seulement occulté, mais barré.

*Nulle part Dieu n'est plus absent que chez Fourier. Affirmation à première vue paradoxale, puisque toute l'*Harmonie *n'est que la réalisation des desseins divins, et qu'une large place est faite dans l'ordre sociétaire au culte de la divinité.*

Mais Dieu est absent sous la forme de puissance répressive que la civilisation lui a donnée : celle du Dieu de la Loi, source de toute culpabilité, créateur du péché. L'univers de Fourier est sans péché, sans répression. Il est vide, tout aussi bien, quoique l'idée d'un amour paternel y soit maintenue, de la présence du père et de la mère. L'homme est en rapport direct avec la femme et avec l'enfant, le nœud de la famille, où l'esprit religieux s'arrime, pour ne plus lâcher l'âme, a été tranché. La jubilation sacrilège d'Eugénie en présence de Mme de Mistival ne serait plus possible en Harmonie où elle ne satisferait aucune passion. Elle n'y aurait aucun sens.

C'est que, chez Sade, tout doit être sacrilège, alors que chez Fourier rien ne l'est plus. Accordons à Fourier une connaissance plus précise des ressorts passionnels, libérons-le des restrictions que lui ont*

* Lorsque j'écrivais ces lignes, je ne connaissais que de nom le manuscrit inédit des Archives nationales : *Le nouveau monde amoureux.* Depuis que Mme Simone Debout en a révélé la teneur (*Les Temps modernes*, juillet 1966, pp.1–56), il convient de revenir sur cette restriction, en

imposé sa formation familiale, sa culture, son public, l'Harmonie *devient la mise en œuvre de cette société sans lois (ou comportant le plus petit nombre de lois possible) dont Sade n'esquissait l'idée que négativement, puisque aussi bien il le faisait en fin de compte dans le cadre d'une civilisation dont il acceptait les présupposés, indispensables à sa contradiction passionnée. Mais, quelle passion ou quel principe de plaisir prendrait l'infraction pour sa fin, si, dès l'origine, la puissance contraignante de la loi fait défaut ?*

Entendons bien ce manque : la loi fait défaut, mais non la structure, c'est-à-dire l'ordre. Débarrasser l'ordre de la loi n'est point tâche aisée, surtout lorsqu'il s'agit de faire comprendre comment la passion s'insère dans l'ordre, et comme chacun parvient à la satisfaction en recevant son assignation de la structure. Mais déjà l'évocation de ces rapports suffit à faire entendre que Fourier nous est, selon cette autre approche, moins étranger, et qu'il va au-devant de ce que la pensée contemporaine retrouve dans ses recherches les plus exactes concernant la formalisation du plus insaisissable selon l'apparence, du vécu. Encore faut-il que nous parvenions à situer chez Fourier des articulations théoriques qui sont loin d'être explicitées. Fourier légitime moins qu'il ne présente ; son raisonnement se laisse difficilement suivre de

« accordant » effectivement à Fourier ce que sa propre crainte de livrer de telles audaces à la publication et la pusillanimité de ses disciples nous avaient laissé ignorer : une parfaite connaissance et la légitimation de tous les prétendus crimes et manies sexuelles : saphisme, pédérastie, inceste. Ils existent déjà en civilisation, mais refoulés ou déviés ; l'amour harmonien les développera en les libérant de leurs implications agressives. Toutefois, la réserve que je fais plus haut concernant la sexualité enfantine doit être maintenue.

bout en bout. Un écart trop absolu avec la logique scientifique ou démonstrative exige encore une fois que nous commencions à chercher l'articulation de son discours dans ses failles ou sa différence.

Je cherche un point de repère, et je le trouve en Hegel, puisqu'il se tient à l'horizon de la pensée moderne. La comparaison est éclairante : non pas, je l'ai déjà dit, comme le pense Engels, parce que Fourier manierait la dialectique aussi bien que Hegel, mais parce qu'il propose, au contraire, un type de rationalité qui est l'inverse de la rationalité hégélienne. Certes, tous deux pensent la totalité : le vrai c'est le tout ; mais il y a alors deux manières de penser la totalité : ou dialectiquement comme le fait Hegel, ou, comme le fait Fourier, selon une méthode dont il s'agit précisément de reconnaître le principe.

La dialectique hégélienne, et les méthodes qui s'inspirent d'elle, inscrit tout le réel dans un discours unitaire (philosophique ou scientifique) essentiellement continu, dans lequel chaque élément, ou « moment », nié dans son indépendance, est conservé sous une forme modifiée, grâce à son appartenance à l'ensemble. La forme de la dialectique est le temps, car c'est par lui que tout s'efface et, à la fois, se maintient. La structure temporelle peut être, d'ailleurs, étalée dans une simultanéité, lorsqu'il s'agit de comprendre une totalité actuelle ; l'intégration dialectique n'en obéit pas moins à la même loi.

Prenons, par exemple, la famille : elle n'est pas, pour Hegel, la forme achevée de la société, mais est un « moment » essentiel du droit et de la conscience morale.

D'autre part, le moteur interne (et non plus la structure formelle) de la dialectique hégélienne, est l'intériorisation progressive de ce qui n'existe d'abord que dans l'extériorité de l'institution, ou encore, c'est le passage de ce que Hegel nomme la « substantialité », à la « conscience de soi » : on

comprend de nouveau pourquoi, en vertu de ce moteur, elle requiert un discours progressif et sans faille.

Je reprends l'exemple précédent : la famille, milieu substantiel de la conscience morale, a pour fonction dialectique de porter l'individu (la conscience) de la moralité spontanée extériorisée ou objective, à l'existence juridique personnelle, à la conscience de soi. Désignée à cette fin, elle ne peut *donc être* que *monogamique :* « Le mariage est essentiellement monogamie parce que c'est la personnalité, l'individualité exclusive immédiate qui se place dans cet état et s'y donne » (Philosophie du Droit.) *Ou encore :* « Le mariage, et essentiellement la monogamie, est un des principes absolus sur lesquels reposent la moralité d'une collectivité. »

Il ne saurait évidemment être question d'un amour « libre » puisqu'il contredirait l'existence personnelle à laquelle la dialectique assigne une place exclusive dans le mariage. En tant qu'« élément de la vie naturelle » *il est, de toute façon, dépassé dans la substantialité du mariage* « fait moral immédiat ». *Le dépassement dialectique du mariage a bien lieu, mais en avant et non pas en arrière, sur cette base morale, quand l'individu, formé par la famille, devient citoyen, être juridique. Parvenu à ce point du développement dialectique, comment l'idée lui viendrait-elle de convoler ailleurs ?*

Et voyons maintenant comment cet autre pilier de l'existence sociale, le travail, est compris par la dialectique hégélienne. Lui aussi est médiation entre la nature et les formes les plus hautes du droit. Hegel, sans doute, a fort bien vu les contradictions existant entre l'augmentation des richesses et l'appauvrissement : « Cela entraîne le luxe qui est en même temps une augmentation infinie de la misère. » *Phrase que l'on se plaira à rapprocher de celle de Fourier :* « La pauvreté en civilisation naît

de l'abondance même. » *Mais, que fait Hegel de cette constatation? Il n'en fait rien ; ou plutôt, il en fait disparaître la virulence en l'intégrant dans son discours dialectique. Car l'essence dialectique du travail prévaut sur cette contradiction et la recouvre :* « Il y a médiation du particulier par l'universel, mouvement dialectique qui fait que chacun en gagnant, produisant et jouissant pour soi, gagne et produit en même temps pour la jouissance des autres. » *Or, il ne s'agit pas là du tableau d'une autre société, mais bien de la compréhension dialectique de celle-là même dont il avait été dit, auparavant, qu'elle engendre la misère. Ce qui importe, en effet, au discours philosophique, ce ne sont pas la pauvreté et la richesse réelles, c'est la possibilité de faire apparaître comme moment ou médiation ce qu'une conscience immédiate se propose au contraire comme fin. Le système des besoins est dépassé dans le moment supérieur de l'état juridique qui ne retient plus que la forme universelle du résultat : la propriété. Vous n'avez rien, mais travaillez pour tous, et pour que la propriété soit garantie par la loi : la vôtre serait garantie, si vous possédiez.*

Mais que dit Fourier sur ces données fondamentales de la civilisation que sont la famille et le travail : la famille, c'est le cocuage ; la richesse, c'est la banqueroute frauduleuse ; le travail est une contrainte répugnante. De l'abstraction conceptuelle, nous passons au fait. L'ironie joue ici son rôle : dans la civilisation, quoi qu'on fasse, tout le monde est cocu. Fourier a recensé 49, et même 80 espèces de cocus : le philosophe qui croit au sérieux de la dialectique trouvera bien sa place dans le tableau. L'ironie, c'est la faillite de la dialectique compréhensive, c'est-à-dire d'un certain type de rationalité, l'hégélien précisément.

L'originalité de Fourier vient de ce qu'on ne trouve pas chez lui, comme ce sera le cas pour Marx,

de retournement ou de renversement de cette dialectique. Pour la bonne raison, bien sûr, qu'il l'ignorait, mais plus justement parce qu'il ne pense pas selon son sens. Sans doute le renversement est-il une voie possible de retour au concret : en le pratiquant, on découvre que la source des contradictions entre le concept, tel qu'il est pensé, et la vie réelle vient d'une contradiction plus fondamentale et inaperçue, qui entache la rationalité abstraite. L'exploitation d'une classe par une autre mystifie la rationalité, dans laquelle s'inversent les rapports réels ; de même que la prétention de la classe dominante à légiférer pour la totalité de la société est l'image inversée de ses fins réelles, la satisfaction de ses fins particulières.

Mais la dialectique retournée porte-t-elle atteinte à l'essence ? Il est permis d'en douter : la famille monogamique, qui est le ressort de la société bourgeoise, est de nouveau sanctifiée par la société socialiste ; le travail, pour avoir échappé à un certain type d'aliénation, n'en reste pas moins identifié à l'effort et à un devoir civique.

Or, Fourier ne fera du travail le ressort de l'Harmonie que parce qu'il est, par essence, attrayant ; il n'y joint le familisme (et non la famille) que parce qu'il voit dans cette passion l'expression des liens qui peuvent rapprocher l'homme, et surtout le vieillard, de l'enfant. C'est-à-dire qu'il déplace radicalement le problème et la méthode. Voyons de plus près.

Sa lecture commence à nous dépayser et à nous déconcerter en nous portant, de vues critiques qui annoncent effectivement le style de Marx (donc auxquelles nous avons aisément accès), à des rêveries poétiques et à des spéculations qui relèvent apparemment de la fabulation pure — par exemple les copulations des planètes. Et pourtant, ces deux aspects de son œuvre relèvent d'un même principe d'organisation, puisqu'ils sont constamment mêlés.

Ce sont les deux aspects d'une même pensée qui pense toujours tout ensemble. Seulement, le principe unificateur de cette pensée est ailleurs, sans doute, que là où nous le cherchons. Puisque j'ai choisi de définir Fourier par rapport à Hegel, je reviens sur cette comparaison. Ce qui lui fait défaut et le rend insaisissable, c'est le principe moteur de l'hégélianisme, agissant aussi dans le marxisme, je veux dire le concept. *Le concept est l'élément essentiel d'une pensée de type historique, qui comprend la raison à travers l'histoire. Penser conceptuellement, c'est penser que, dans la civilisation, il y a, même si ce doit être par le moyen de multiples contradictions, l'avènement d'un sens. Supprimez le concept, et avec lui la compréhension rétrospective, nos certitudes chancellent. En d'autres mots, si le concept est à la base de nos certitudes, c'est qu'il est simplement l'autre face de la conscience que nous avons de nous-mêmes.*

En ignorant la dialectique et en ébranlant le concept, Fourier ébranle ce qui est au cœur de notre pensée de civilisés et qui, quoi que nous fassions, place au centre du monde et à sa fin, avec ses valeurs, le sujet pensant qui comprend et réfléchit, la personne, la conscience de soi.

Il n'y a pas chez Fourier de conscience de soi, il n'y a pas de concept, comme il n'y a pas de loi ni de désir. Ces couples d'opposition autour desquels notre réflexion s'organise : conscience / concept, désir / loi, *s'effondrent, perdent toute signification sous la fixité pénétrante de son regard d'aigle.*

Et cet effondrement nous indique maintenant un autre type de rationalité, puisque, pour n'être pas enraciné à l'origine du désir, la loi prend une autre forme, et que le concept se déplace, en ne venant pas se résumer dans la conscience de soi. A ce point, la structure prend sa place.

Pour comprendre Fourier, j'emprunte à Cl. Levi-Strauss l'expression de bricolage intellectuel, *en*

l'opposant à la pensée dialectique et à la conceptualisation théorique. Le bricolage consiste à utiliser des éléments quelconques *pour les insérer dans un ensemble, ces éléments pouvant jouer un autre rôle dans un autre ensemble. Il fait donc abstraction du sens et de la finalité instrumentale propre d'un objet en lui conférant une nouvelle fonction. Un livre peut servir de cale ou de projectile, la rosée prendre la tête d'une chatte, le parapluie venir à côté de la machine à coudre sur une table de dissection. Le surréalisme a compris Fourier, obéissant à la même structure : il est un bricolage poétique. Fourier est bricoleur dans ses classifications et dans l'analogie. Il bricole avec les genres de raves, de poires, de hyacinthes lorsqu'il se sert du recensement de leurs différences pour définir des groupes passionnés. Il bricole avec la nomenclature lorsqu'il adapte le langage (fraisistes, poiristes, etc.) aux fonctions des groupes. Il bricole avec la gastronomie et avec la guerre, lorsqu'il invente la guerre gastronomique. Il bricole surtout dans le symbolisme :*

Les groupes d'étoiles lactées représentent les propriétés de l'ambition,

Les groupes de planètes sur soleils représentent les propriétés de l'amour,

Les groupes de satellites sur planètes représentent les propriétés de la paternité,

Les groupes de soleils ou étoiles représentent les propriétés de l'amitié.

Mais l'ambition, l'amour, la paternité, l'amitié, peuvent entrer dans d'autres combinaisons, faire partie d'autres groupes : celui des couleurs, des végétaux, des animaux ; et la ressemblance, si elle joue bien un certain rôle, comme le chou par exemple est emblème de l'amour mystérieux par ses feuilles emboîtées, est moins importante que l'ordre qui combine des objets, à titre d'éléments dans une chaîne signifiante. C'est la structure formelle du

groupe qui confère aux éléments leurs possibilités de permutation. Tout signifiant dans un groupe peut devenir signifié dans un autre. Il n'y a donc plus de référentiel absolu comme dans la dialectique du concept.

Cette pensée est exactement du type de la pensée mythique, qui fait correspondre dans ses classifications des objets et des règnes (animal, végétal, minéral), des qualités, des régions de l'espace, chaque partie ne devenant signifiante que dans les relations où elle entre. Comme le mythe, la restructuration du monde selon Fourier déconcerte, mais elle ne manque pas de raison; seulement, ne cherchons pas à savoir si elle est vraie ou fausse, elle relève d'une autre logique que de la logique bivalente; elle échappe à la vérification, et ne se légitime que dans la perspective d'une fonction.

Mais voici qu'en découvrant la fonction, nous échappons au mythe qui nous conduisait vers elle. Car la pensée de Fourier, même dans ses classifications analogiques les plus aberrantes, n'est pas mythique; semblable, quant à la forme, à la pensée mythique, elle en diffère quant au but et quant au sens. Le but du mythe est de renforcer l'intégration sociale à un ordre donné, réel; son sens est de renvoyer à un système d'échanges matrimoniaux. Or, Fourier bouleverse l'ordre réel et libère les rapports humains de la loi du mariage et de la parenté. Cette libération, je la vois indiquée dans le déplacement du classificateur qui sert à construire le mythe. Par exemple, le classificateur (la classe de base sur laquelle s'édifieront les correspondances), est choisi dans le règne animal, divisé lui-même selon un système de bipartition, selon le clivage du profane et du sacré, du pur et de l'impur, du licite et de l'interdit. C'est pourquoi le mythe se trouve à l'origine de la civilisation répressive.

Le mythe de Fourier doit au contraire aider à sa destruction. Et il le fait par changement du

classificateur, en inversant l'ordre et les valeurs. En effet, le mythe à classificateur animal s'oriente vers l'individualité à laquelle il assigne sa place en la repérant. Sa fonction est de permettre, tout en reliant l'individu à l'univers, l'identification individuelle. L'individu jouera alors, en entrant dans une structure sociale, le rôle d'élément localisé dans le système des échanges.

Pour Fourier, l'individu n'a pas besoin d'être identifié, c'est-à-dire traité comme signe : au contraire, il attend de son passage à l'autre stade de la société la libération de ses puissances latentes. S'il reste signe toutefois par sa liaison à l'univers, ce signe ne relève plus de la loi des échanges, mais de celle de l'attraction. C'est pourquoi le classificateur n'est pas à chercher ailleurs qu'en ce qui constitue l'individu en un système signifiant pour l'univers et signifié par lui : « Tout, depuis les atomes jusqu'aux astres, forme le tableau des passions humaines. » *Le mythe, si l'on peut conserver ce mot ici, tire son sens de la fonction qu'il assume de révéler l'individualité à elle-même, par-delà (ou en deçà) son identification factice à un seul nom, à un seul lieu, à une seule activité. L'individu se répartit en autant de régions qu'il y a en lui de passions qui le signifient relativement au monde. Et c'est en vertu de la possibilité qui lui est offerte d'entrer, par l'essor de ces passions, dans le plus grand nombre de combinaisons possibles, qu'il gagnera son individualité. Nous touchons par là à ce qui constitue l'intuition centrale de Fourier : que toutes les passions s'articulent sur l'*unitéisme *qui n'est pas à proprement parler une passion, mais la source dont elles émanent et la fin à laquelle elles renvoient ; et l'unitéisme est décrit aussi comme un parcours, qui porte l'individu de plaisir en plaisir et de passion en passion. Ce que la civilisation réprouve comme dispersion est reconnu comme essor. C'est qu'à proprement parler ce n'est plus le sujet indivisible*

qui « entre » dans une structure par principe étrangère à lui. Le sujet est lui-même structuré d'une manière homologue aux structures d'ordre qui se trouvent ainsi n'être, à tout moment, que son expression.

Tout se résout donc, en dernière analyse, en des rapports de structure, semblables dans les attractions cosmiques et les attractions sociales. Une fois détruite l'illusion civilisée de l'intériorité du moi, de son impénétrabilité ou de sa transcendance, la structure formelle cesse en effet d'être contradictoire avec ce qu'il y a de plus concret et de plus intime dans la jouissance. Bien plus, elle permet de l'atteindre et lui offre des possibilités infinies de développement. De même, le travail ne devient attractif que parce que l'établissement des Séries mesurées *correspondant à une structure d'ordre permet, en reliant divers travaux à diverses passions, de substituer à la loi de l'effort celle de l'attraction et brise la servitude qui attache l'unité individuelle à une seule tâche permanente.*

Fourier a vu avec raison dans sa théorie mathématique la justification dernière de son système : « Le calcul de l'harmonie est une théorie mathématique des destinées. »

Seulement il s'en est tenu à l'image : il s'est arrêté à la théorie des sons musicaux fondée sur le clavier des 12 tons, qui lui sert universellement de modèle : « L'entité reliant le nombre à la sensation, l'unique possibilité de vivre le nombre spirituellement, c'est le nombre en tant que ton, qui seul crée le trait d'union, le pont entre la pensée et la sensation. » *Et il n'avait pas tort de commencer sa réflexion par un tel rapprochement. D'autant plus que le son musical, comme la passion, ne peut jamais être isolé, et ne tire son sens que de la structure où il entre, à titre d'élément. Mais, s'en tenant à l'image et l'appliquant avec une rigueur excessive, cherchant partout la réduction du*

phénomène qualitatif à une grandeur numérique, il est resté prisonnier de l'arithmétique des nombres entiers, là où la mathématique moderne lierait sans doute la progression harmonique recherchée à une structure algébrique.

Moins prisonnier pourtant qu'on ne pense des nombres qui servent essentiellement chez lui à connoter la notion d'ordre. Et la théorie des moduls *détache celle-ci de l'implication numérique, surtout par l'application qu'elle laisse entrevoir des lois de structure à tout ce qui relève d'une classification non plus linéaire, mais combinatoire, dans les Séries et jusque dans l'articulation de la chaîne signifiante (prose, vers, et lettres et syllabes). Là, c'est une algèbre nouvelle qu'indique explicitement son bricolage génial :* « Il est probable que l'algèbre devra imiter cette méthode, et chercher dans le mécanisme sériel les emblèmes de la route nouvelle qu'il faudra suivre » (Unité universelle, *L.* III, *section* V).

Mais peut-être nous importe-t-il, plutôt que de discuter de sa mystique du nombre et de l'harmonie musicale, de nous étonner comment, avec un instrument si imparfait, il a pu aller si avant, dégager le sens, voilé dans les applications contemporaines plus parfaites de la mathématique sociale, que comportait son premier, et toujours incompris, schéma logique de la mise en correspondance du formel et du sensible. Car ce sens n'est autre, par la structuration du sujet qu'il provoque, que l'éveil à une forme encore inconnue de liberté. *Car cette structuration préside à la disparition de la morale et de la répression.*

En Fourier il convient, en effet, de découvrir la seule réponse valable à l'argument qui est devenu lieu commun, selon lequel la satisfaction des passions et, en particulier, de la passion de l'amour, affaiblit le lien social ; selon lequel il y a contradiction entre cette satisfaction et le rendement de la

production. L'explication la plus sérieuse qui ait été donnée à cette logique de la civilisation l'a été par Freud. Elle tire son intérêt de la dissociation qu'il opère entre le travail comme principe de réalité et le principe de plaisir. Mais l'insertion, conçue selon la loi structurale de série, du travail dans le champ général de l'attraction, modifie ces données : cette association aura lieu sur un double plan : en tant d'abord que l'objet du travail est relié à une satisfaction première, ce qui est le principe des groupes fondés sur les passions sensitives ; en tant d'autre part, que tout travail partiel entre dans une série qui facilite la satisfaction d'autres passions sensitives, et leur associe les passions affectives et distributives.

L'attraction vient alors de la rivalité et de l'intérêt érotique présenté par les individus associés. Comme la loi de série est appliquée dès l'enfance, elle ne laisse aucune place pour une insatisfaction ou un refoulement au sein de l'individu. Le surmoi répressif et culpabilisant disparaît avec la disparition de l'autorité paternelle et de la famille comme structure sociale. On comprend alors comment certaines formes d'organisation collective, contraignantes dans un autre contexte (compétitions, cérémonies), tout en se présentant dans leur rigueur formelle, perdent le caractère afflictif qui entache les sublimations de ce genre, lorsque, par le retour du refoulé qu'elles impliquent, elles laissent la voie ouverte à ce Malaise dans la Civilisation *dont parle si justement Freud.*

Mais, je le répète, car nous n'aurons accès à Fourier que si nous comprenons le sens de la rationalité qui l'anime, cette transformation radicale, qui s'accompagne d'une mutation des valeurs, ou plutôt de la disparition de ce que nous appelons valeur, n'est rendue possible que par une nouvelle manière de penser l'homme : celle qui inscrit l'unité (l'unitéisme) dans le manque, ou le défaut, du sujet

prétendument unifié par la civilisation, et qui définit la communication entre les membres d'une société par l'assignation exacte de la place de chaque passion, au lieu qu'elle soit ce contact vague, atrophié, faussement sublimé, que la morale et la métaphysique nous proposent. C'est la pensée qui, intrépidement, définit la liberté par l'essor maximum de chacune des passions, et ne craint plus, alors, de la lier au bonheur : « Le bonheur est d'avoir le maximum de passions et de pouvoir les satisfaire. »

On saisit peut-être pourquoi Fourier, le novateur, se défiait du libéralisme politique, assis sur la morale, pourquoi sa religiosité dépourvue de culpabilité entache si peu l'essentiel de son œuvre, pourquoi la différence maintenue en Harmonie entre riches et pauvres ne présente plus le caractère d'une exploitation, du moment qu'elle sert d'impulsion pour ouvrir l'éventail de la hiérarchie des plaisirs.

Bien sûr, il ne s'agit pas de faire sortir Fourier de rien : cet autodidacte se rattache à une tradition, celle des sensualistes du XVIIIe *siècle et de l'*Encyclopédie, *ses claviers passionnels rappellent le clavecin de Diderot ; il a lu Restif, Bernardin de Saint-Pierre, il a emprunté à certains mystiques, à Swedenborg, il a étudié Newton et surtout Kepler. En dépit de son horreur des conventionnels, il y a chez lui certaines idées de Saint-Just : comme lui, il aurait pu écrire :* « Je crois que plus il y a d'institutions, plus un peuple est libre. » *Les institutions de Fourier, ce sont les Séries.*

Mais ces influences et ces rapprochements n'expliquent pas Fourier – ni ne le réduisent. Sa leçon inaugure ; elle n'imite pas plus qu'elle n'est dépassée. Les progrès du socialisme, après lui, ne font que mettre en relief, par ce qui manque à l'économie politique révolutionnaire, son importance. Les marxistes ont, un temps, entrevu que la révolution

ne serait jamais qu'un changement de signe sans la libération totale qu'il préconise. C'est-à-dire que la doctrine de Marx est ouverte selon son sens, et non cloturée comme le discours hégélien dans la dépendance duquel elle a été trop longtemps tenue. Et Fourier peut trouver sa place dans cette ouverture[1]. *A condition que le marxisme sache comprendre que la planification économique est inséparable de la science des passions, et qu'il ne cherche pas, dans l'opportunisme, un complément « humaniste » du côté de la morale et de la religion. Pour ce faire, il a plus que jamais besoin que Fourier l'aiguillonne de sa naïveté lucide, de son ironie :*

« Parce que c'est le monde entier qui doit être non seulement retourné, mais de toutes parts aiguillonné dans ses conventions. » *(A. Breton,* Ode à Charles Fourier.)

René Schérer
Juin 1966

1. Un texte de Marx, dirigé contre un nommé Grün, suffit à justifier cette possibilité : « Même en laissant de côté les conditions où Fourier a vécu, M. Grün aurait pu étudier de plus près l'Attraction, et il aurait eu vite fait de trouver qu'un rapport naturel ne peut, sans calcul, être déterminé de plus près. Au lieu de cela, il se régale d'une philippique à tendances littéraires, farcie de traditions hégéliennes et dirigée contre le nombre. » (*Idéologie allemande*, éd. Costes, t. IX, p. 223. Cité par R. Queneau, *Bords*, 1963, p. 44.)

Œuvres principales de Fourier

Théorie des 4 mouvements et des destinées sociales, Leipzig, (Lyon), 1808.

Traité de l'association domestique et agricole, Paris, Londres, 1822, réédité sous le titre de *L'Unité universelle.*

Le nouveau monde industriel, Paris, 1830.

La fausse industrie morcelée, mensongère, et l'antidote, l'industrie naturelle, combinée attrayante, véridique, donnant quadruple produit. Mosaïque des faux progrès, des ridicules et cercles vicieux de civilisation. Parallèle des deux mondes industriels, l'ordre morcelé et l'ordre combiné, Paris, 1835–1836.

Nous citons les trois premières œuvres d'après l'édition de 1841–1845, en 6 volumes.

Les disciples de Fourier ont publié quelques-uns de ses manuscrits dans *La Phalange*, de 1845 à 1849, puis quatre volumes sous le titre : *Publication des manuscrits*, de 1851 à 1858.

Un grand nombre de manuscrits sont encore inédits et conservés aux Archives nationales, cote 10 AS.

Parmi les morceaux choisis de Fourier, le meilleur recueil et le plus complet reste celui de F. Armand et R. Maublanc, E.S.I. 1937, 2 vol.

Le choix de textes que nous présentons est nécessairement très partiel. Mais, limitant l'éventail des références, nous avons préféré présenter au lecteur un petit nombre de textes plus suivis qui permettront, mieux que des fragments trop brefs, de saisir le mouvement de la pensée de Fourier, son style et sa méthode d'exposition. Le titre : *L'attraction passionnée* a été choisi par nous et peut servir de thème.

Abréviations utiliseés

4 M., t. 1	*Théorie des 4 mouvements*, tome 1 des Œuvres de Fourier, 1841.
U.U., t. 2–5	*L'unité universelle*, tomes 2 à 5.
N.M., t. 6	*Le nouveau monde industriel*, Œuvres, tome 6, 1845.
Ph.	*La Phalange*, avec la tomaison de l'année.
ms	*Publication des manuscrits*, avec indication de l'année.

Les éditeurs des manuscrits ont respecté les lacunes du texte, ou noté les mots illisibles par un blanc entre parenthèses : (   ). Pour faciliter la lecture, nous avons, tout en conservant les parenthèses, restitué le mot qui semblait suggéré par le contexte.

Principaux Néologismes introduits par Fourier

Phalanstère	Édifice qu'habite une phalange agricole.
Séristère	Nom des salles et pièces contiguës servant aux séances d'une Série passionnée.
Sériaire	Ce qui est relatif aux Séries passionnées.
Garantisme, 6 *Sociantisme*, 7 *Harmonisme*, 8	Noms des 3 périodes sociales qui succèdent à la cinquième, dite civilisation.
Simplisme, simpliste	Ce qui tient au mouvement simple.
Passionnel	Ce qui tient au mécanisme des passions. Le mot passionné désignerait l'effet et non la cause.
Gastrosophie	La gastronomie appliquée à l'attraction industrielle et à l'hygiène.
Cabaliste *Papillonne* *Composite*	Noms des trois passions jugées vicieuses qui font mou voir une série passionnée.
Unitéisme	Passion de l'unité, inconnue des civilisés.

⋈ et X	Signes de pivot et contrepivot de Série.
Y et ⅄	Signes de pivot direct et inverse.
K et ꓘ	Signes d'ambigu direct et inverse.

N.M., t. 6.

Première partie
Critique de
la civilisation

1. Méthode et découverte

Je ne songeais à rien moins qu'à des recherches sur les destinées ; je partageais l'opinion générale qui les regarde comme impénétrables, et qui relègue tout calcul sur cet objet parmi les visions des astrologues et des magiciens : l'étude qui m'y achemina ne roulait que sur des problèmes industriels ou politiques dont je vais donner quelque notion.

Depuis l'impéritie dont les Philosophes avaient fait preuve dans leur coup d'essai, dans la révolution française, chacun s'accordait à regarder leur science comme un égarement de l'esprit humain, les torrents de lumière politique et morale ne semblaient plus que des torrents d'illusions : eh ! peut-on voir autre chose dans les écrits de ces savants, qui après avoir employé vingt-cinq siècles à perfectionner leurs théories, après avoir rassemblé toutes les lumières anciennes et modernes, engendrent pour leur début autant de calamités qu'il ont promis de bienfaits, et font décliner la société civilisée vers l'état barbare ?

Tel fut l'effet des cinq premières années pendant lesquelles la France subit l'épreuve des théories philosophiques.

Après la catastrophe de 1793, les illusions furent dissipées, les sciences politiques et modernes furent flétries et décréditées sans retour.

Dès lors on dut entrevoir qu'il n'y avait aucun bonheur à espérer de toutes les lumières acquises ; qu'il fallait chercher le bien social dans quelque nouvelle science, et ouvrir de nouvelles routes au génie politique ; car il était évident que ni les Philosophes ni leurs rivaux ne savaient remédier aux misères sociales, et que sous les dogmes des uns ou des autres, on verrait toujours se perpétuer les fléaux les plus honteux, entre autres l'indigence.

Telle fut la première considération qui me fit soupçonner l'existence d'une science sociale encore inconnue, et qui m'excita à en tenter la découverte. Loin de m'effrayer de mon peu de lumières, je n'entrevis que l'honneur de saisir ce que vingt-cinq siècles savants n'avaient pas su découvrir.

J'étais encouragé par les nombreux indices d'égarement de la raison, et surtout par l'aspect des fléaux dont l'industrie sociale est affligée : l'indigence, la privation de travail, les succès de la fourberie, les pirateries maritimes, le monopole commercial, l'enlèvement des esclaves, enfin tant d'autres infortunes dont je passe l'énumération, et qui donnent lieu de douter si l'industrie civilisée n'est pas une calamité inventée par Dieu pour châtier le genre humain.

De là, je présumai qu'il existait dans cette industrie quelque renversement de l'ordre naturel ; qu'elle s'exerçait peut-être d'une manière contradictoire avec les vues de Dieu ; que la ténacité de tant de fléaux pouvait être attribuée à l'absence de quelque disposition voulue par Dieu et inconnue de nos savants : enfin, je pensai que si les sociétés humaines sont atteintes, selon l'opinion de Montesquieu, « *d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché,* » on pourrait trouver le remède en s'écartant des routes suivies par nos sciences incertaines qui avaient manqué ce remède depuis tant

de siècles. J'adoptai donc pour règle dans mes recherches, *le doute absolu et l'écart absolu* : il faut définir ces deux procédés, puisque personne avant moi n'en avait fait usage.

1° *Le doute absolu.* Descartes en avait eu l'idée, mais tout en vantant et recommandant le doute, il n'en avait fait qu'un usage partiel et déplacé. Il élevait des doutes ridicules, il doutait de sa propre existence, et il s'occupait plutôt à alambiquer les sophismes des anciens, qu'à chercher des vérités utiles.

Les successeurs de Descartes ont encore moins que lui fait usage du doute ; ils ne l'ont appliqué qu'aux choses qui leur déplaisaient ; par exemple, ils ont mis en problème la nécessité des religions, parce qu'ils étaient antagonistes des Prêtres ; mais ils se seraient bien gardés de mettre en problème la nécessité des sciences politiques et morales qui étaient leur gagne-pain, et qui sont aujourd'hui reconnues bien inutiles sous les gouvernements forts, et bien dangereuses sous les gouvernements faibles.

Comme je n'avais de rapport avec nul parti scientifique, je résolus d'appliquer le doute aux opinions des uns et des autres indistinctement, et de suspecter jusqu'aux dispositions qui avaient l'assentiment universel : telle est la civilisation qui est l'idole de tous les partis philosophiques, et dans laquelle on croit voir le terme de la perfection : cependant quoi de plus imparfait que cette civilisation qui traîne tous les fléaux à sa suite ? quoi de plus douteux que sa nécessité et sa permanence future ? n'est-il pas probable qu'elle n'est qu'un échelon dans la carrière sociale ? si elle a été précédée de trois autres sociétés, la Sauvagerie, le Patriarcat et la Barbarie, s'ensuit-il qu'elle sera la dernière, parce qu'elle est la quatrième, n'en pourra-t-il pas naître encore d'autres, et ne verrons-nous pas

un cinquième, un sixième, un septième ordre social qui seront peut-être moins désastreux que la civilisation, et qui sont restés inconnus, parce qu'on n'a jamais cherché à les découvrir ? Il faut donc appliquer le doute à la civilisation, douter de sa nécessité, de son excellence, et de sa permanence. Ce sont là des problèmes que les philosophes n'osent pas se proposer, parce qu'en suspectant la civilisation, ils feraient planer les soupçon de nullité sur leurs théories qui toutes se rattachent à la civilisation, et qui tomberaient avec elle du moment où l'on trouverait un meilleur ordre social pour la remplacer.

Les philosophes sont donc restreints au *doute partiel*, parce qu'ils ont des livres et des préjugés corporatifs à soutenir ; et de peur de compromettre les livres et la coterie, ils ont escobardé de tout temps les problèmes importants. Pour moi qui n'avais aucun parti à soutenir, j'ai pu adopter le *doute absolu* et l'appliquer d'abord à la civilisation et à ses préjugés les plus invétérés.

2° *L'écart absolu.* J'avais présumé que le plus sûr moyen d'arriver à des découvertes utiles, c'était de s'éloigner en tout sens des routes suivies par les sciences incertaines, qui n'avaient jamais fait la moindre invention utile au corps social ; et qui malgré les immenses progrès de l'industrie, n'avaient pas même réussi à prévenir l'indigence : je pris donc à tâche de me tenir constamment en opposition avec ces sciences : en considérant la multitude de leurs écrivains, je présumai que tout sujet qu'ils avaient traité devait être complètement épuisé, et je résolus de ne m'attacher qu'à des problèmes qui n'eussent été abordés par aucun d'entre eux.

En conséquence j'évitai toute recherche sur ce qui touchait aux intérêts du trône et de l'autel, dont les philosophes se sont occupés sans relâche depuis l'origine de leur science : ils ont toujours

cherché le bien social dans les innovations administratives ou religieuses ; je m'appliquai au contraire à ne chercher le bien que dans des opérations qui n'eussent aucun rapport avec l'administration ni le sacerdoce, qui ne reposassent que sur des mesures industrielles ou domestiques, et qui fussent compatibles avec tous les gouvernements sans avoir besoin de leur intervention.

En suivant ces deux guides, *le doute absolu* sur tous les préjugés, et *l'écart absolu* de toutes les théories connues, je ne pouvais manquer de m'ouvrir quelque nouvelle carrière, si aucune il en était ; mais je ne m'attendais nullement à saisir le calcul des destinées. Loin de prétendre si haut, je ne m'exerçai d'abord que sur des problèmes très ordinaires, dont les deux principaux furent, l'*association agricole* et la *répression indirecte du monopole commercial des insulaires.* Je cite ces deux problèmes, parce qu'ils tiennent l'un à l'autre et se résolvent l'un par l'autre. On ne peut pas abattre indirectement le monopole des puissances insulaires, sans opérer l'association agricole ; et *vice versa,* sitôt qu'on trouve le moyen d'effectuer l'association agricole, elle opère sans coup férir l'anéantissement du monopole insulaire, des pirateries, de l'agiotage, de la banqueroute et autres fléaux qui pèsent sur l'industrie.

Je me hâte de mettre en avant ces résultats, pour jeter quelqu' intérêt sur le problème de l'*association agricole,* qui semble si indifférent que les savants n'ont jamais daigné s'en occuper.

Ici j'invite le lecteur à se rappeler que j'ai jugé nécessaire de lui donner connaissance des calculs qui préparèrent ma découverte. En conséquence, je vais disserter sur un sujet qui paraîtra bien dépourvu de rapport avec les destins ; c'est l'*association agricole.* Moi-même lorsque je

commençai à spéculer sur cet objet, je n'aurais jamais présumé qu'un si modeste calcul pût conduire à la théorie des destinées ; mais puisqu'il en est devenu la clé, il est indispensable que j'en parle avec quelque étendue.

. . .

Cette disposition n'était pas praticable dans l'antiquité, à cause de l'esclavage des cultivateurs ; les Grecs et les Romains vendaient le laboureur comme une bête de somme, avec l'agrément des philosophes, qui ne réclamèrent jamais contre cette odieuse coutume. Ces savants sont dans l'usage de croire impossible tout ce qu'ils n'ont pas vu : ils s'imaginaient qu'on ne pourrait pas affranchir les cultivateurs sans renverser l'ordre social ; cependant on est parvenu à les mettre en liberté ; et l'ordre social n'en est que mieux organisé. Les philosophes ont encore à l'égard de l'association agricole, le même préjugé qu'ils avaient à l'égard de l'esclavage ; ils la croient impossible parce qu'elle n'a jamais existé ; en voyant les familles villageoises travailler incohéremment, ils pensent qu'il n'est aucun moyen de les associer, ou du moins ils feignent de le penser ; car sur ce point, comme sur tout autre, ils sont intéressés à donner pour insoluble tout problème qu'ils ne savent pas résoudre.

Cependant plus d'une fois l'on a entrevu qu'il résulterait des économies et des améliorations incalculables, si l'on pouvait réunir en société industrielle, les habitants de chaque bourgade ; associer en proportion de leur capital et de leur industrie, deux à trois cents familles inégales en fortune qui cultivent un canton.

L'idée paraît d'abord gigantesque et impraticable, à cause de l'obstacle qu'opposent les passions à une telle réunion ; obstacle d'autant plus effrayant qu'on ne peut pas le surmonter petit à petit : on ne peut guère réunir en société

agricole, vingt, trente, quarante individus, pas même cent ; il en faut au moins huit cents pour former l'association *naturelle* ou *attrayante*. J'entends par ces mots une société dont les membres seront entraînés au travail ; par émulation, amour-propre, et autres véhicules compatibles avec celui de l'intérêt : l'ordre dont il s'agit nous passionnera pour l'agriculture, aujourd'hui si rebutante, qu'on ne l'exerce que par nécessité et par la crainte de mourir de faim.

Je passe sur le détail des recherches que me coûta le problème de l'association naturelle, c'est un ordre tellement opposé à nos usages que je ne me hâte pas d'en donner connaissance : sa description paraîtrait ridicule si je n'y disposais le lecteur par un aperçu des immenses avantages qui en résulteront.

L'association agricole, en la supposant élevée au nombre d'environ mille personnes, présente à l'industrie des bénéfices si énormes, qu'on a peine à expliquer l'insouciance des modernes à ce sujet ; il existe pourtant une classe de savants, les économistes, voués spécialement aux calculs de perfectionnement industriel. Leur négligence à rechercher un procédé d'association est d'autant plus inconcevable, qu'ils ont eux-mêmes indiqué plusieurs des avantages qui en résulteraient ; par exemple, ils ont reconnu, et chacun a pu reconnaître comme eux, que trois cents familles de villageois associés n'auraient qu'un seul grenier bien soigné, au lieu de trois cents greniers mal en ordre ; qu'une seule cuverie au lieu de trois cents cuves soignées la plupart avec une extrême ignorance ; qu'ils n'auraient dans divers cas, et surtout en été, que trois ou quatre grands feux au lieu de trois cents ; qu'ils n'enverraient à la ville qu'une seule laitière avec un tonneau de lait porté sur un char suspendu, ce qui épargnerait cent demi-journées perdues

par cent laitières qui portent cent brocs de lait : voilà quelques-unes des économies que divers observateurs ont entrevues, et pourtant ils n'ont pas indiqué la vingtième partie des bénéfices qui naîtraient de l'association agricole. . . .

En résumé, cette théorie de l'association agricole qui va changer le sort du genre humain, flatte les passions communes à tous les hommes, elle les séduit par l'appât du gain et des voluptés, c'est là le garant de son succès chez les sauvages et les barbares, comme chez les civilisés, puisque les passions sont les mêmes en tous lieux.

Il n'est pas pressant de faire connaître ce nouvel ordre auquel je donnerai les noms de *sectes progressives* ou *séries de groupes, séries passionnées.*

Je désigne par ces mots un assemblage de plusieurs groupes associés qui s'adonnent aux diverses branches d'une même industrie ou d'une même passion. On peut consulter à ce sujet la note A [à la fin du volume], où je donne sur l'organisation des sectes progressives quelques notions qui seront loin de suffire, mais qui préviendront les fausses idées qu'on pourrait se former sur ce mécanisme, d'après divers détails qu'on a entendus de moi, et qu'on ne manque jamais de dénaturer en les répétant[1].

La théorie des *séries passionnées* ou *sectes progressives,* n'est pas imaginée arbitrairement comme nos théories sociales. L'ordonnance de ces sectes est en tout point analogue à celle des séries géométriques dont elles ont toutes les propriétés, comme la balance de rivalités entre les groupes extrêmes et les groupes moyens de la série...

Les passions qu'on a crues ennemies de la concorde, et contre lesquelles on a écrit tant de

1. Cf. *infra,* p. 127, un texte semblable. (Note du présentateur.)

milliers de volumes qui vont tomber dans le néant ; les passions, dis-je, ne tendent qu'à la concorde, qu'à l'unité sociale dont nous les avons crues si éloignées : mais elles ne peuvent s'harmoniser, qu'autant qu'elles s'entrechoquent régulièrement dans les *sectes progressives* ou *séries de groupes* : hors de ce mécanisme, les passions ne sont que des tigres déchaînés, des énigmes incompréhensibles ; c'est ce qui a fait dire aux philosophes qu'il faudrait les réprimer, opinion doublement absurde ; en ce que l'on ne peut pas réprimer les passions, et, en ce que si chacun les réprimait, l'état civilisé déclinerait rapidement, et retomberait à l'état nomade, dans lequel les passions seraient encore aussi malfaisantes qu'on les voit parmi nous ; car je ne crois pas plus aux vertus des bergers qu'à celles de leurs apologistes.

L'ordre sociétaire qui va succéder à l'incohérence civilisée n'admet ni modération, ni égalité, ni aucune des vues philosophiques : il veut des passions ardentes et raffinées ; dès que l'association est formée, les passions s'accordent d'autant plus facilement qu'elles sont plus vives et plus nombreuses.

Ce n'est pas que ce nouvel ordre doive rien changer aux passions ; cela ne serait possible ni à Dieu ni aux hommes : mais on peut changer la marche des passions, sans rien changer à leur nature ; par exemple, si un homme sans fortune hait le mariage, et qu'on lui offre une femme dotée de cent mille livres de rente, il consentira avec joie à former ce lien, qui lui répugnait la veille. Aura-t-il pour cela changé de passions ? non, mais sa passion dominante, l'amour des richesses, aura changé de marche, elle prendra, pour atteindre à son but, une voie qui lui déplaisait hier ; elle n'aura pas pour cela changé de nature, mais seulement de route.

Si donc j'avance que dans l'ordre sociétaire les

hommes prendront des goûts différents de ceux qu'ils ont à présent, et qu'ils préfèreront le séjour des campagnes à celui des villes, il faut se garder de croire qu'en changeant de goûts ils changeront de passions ; ils ne seront toujours guidés que par l'amour des richesses et des plaisirs.

J'insiste sur cette remarque pour écarter une ridicule objection que forment certains esprits obtus, lorsqu'ils entendent parler des changements de goûts et de coutumes qui résulteront de l'ordre sociétaire ; ils s'écrient aussitôt : *Vous changerez donc les passions!* non certes, mais on leur ouvrira de nouvelles chances, qui leur assureront un développement triple et quadruple de celui qu'elles trouvent dans l'ordre incohérent où nous vivons. C'est pour cela qu'on verra les civilisés prendre en aversion des habitudes qui leur plaisent aujourd'hui, telle que la vie de ménage : lorsqu'ils observeront que dans le ménage, les enfants ne sont occupés qu'à hurler, briser, quereller et refuser tout travail, et que ces mêmes enfants introduits dans les *sectes progressives ou séries de groupes*, ne s'y occupent que d'industrie, rivalisent d'émulation sans qu'on les excite, qu'ils s'instruisent de leur plein gré sur les cultures, les fabriques, les sciences et les arts ; qu'ils produisent et font des bénéfices tout en croyant se divertir ; lorsque les pères verront ce nouvel ordre, ils trouveront leurs enfants adorables dans les sectes, et détestables dans les ménages incohérents. Quand ils observeront ensuite, que dans la résidence d'une *Phalange de sectes* (c'est le nom que je donnerai à l'association qui cultive un canton) on fait une chère si merveilleuse, que pour le tiers des frais que coûte une table de ménage, on trouve dans les sectes un service trois fois plus délicat et plus copieux ; de sorte qu'on peut s'y nourrir trois fois mieux, en dépensant trois fois moins que dans un ménage,

et éviter encore l'embarras des approvisionnements et préparations ; lorsqu'ils verront enfin que dans les relations des sectes on n'éprouve jamais aucune fourberie, et que le peuple si faux et si rustre en civilisation devient éclatant de vérité et de politesse dans les sectes ; ils prendront en aversion ce ménage, ces villes, cette civilisation, qui sont les objets de leur affection présente ; ils voudront s'associer dans une phalange de sectes et habiter son édifice ; auront-ils changé de passions, parce qu'ils dédaigneront les coutumes et les goûts qui leur plaisent aujourd'hui ? Non, mais leurs passions auront changé de marche, sans avoir changé de but ni de nature : il faut donc bien se garder de croire que l'ordre des sectes progressives qui ne sera plus la civilisation, doive opérer le moindre changement dans les passions : elles ont été et seront immuables, pour produire les déchirements et la pauvreté hors des sectes progressives, ou pour produire la concorde et l'opulence dans les sectes qui sont notre destinée, et dont la formation dans un seul canton, sera imitée spontanément en tout pays, par le seul appât des immenses bénéfices et des jouissances innombrables que cet ordre assure à tous les individus, quelle que soit l'inégalité des fortunes. . . .

La première science que je découvris, fut la théorie de l'attraction passionnée.

Lorsque j'eus reconnu que les sectes progressives assurent un plein développement aux passions des deux sexes, des divers âges et des diverses classes ; que, dans ce nouvel ordre, on acquerra d'autant plus de vigueur et de fortune qu'on aura plus de passions, je conjecturai de là que si Dieu avait donné tant d'influence à l'attraction passionnée et si peu à la raison son ennemie, c'était pour nous conduire à cet ordre des sectes progressives qui satisfait en tout sens

l'attraction : je pensai dès lors que l'attraction tant décriée par les philosophes, était interprète des vues de Dieu sur l'ordre social, et j'en vins au *calcul analytique et synthétique des attractions et répulsions passionnées* ; elles conduisent en tout sens à l'association agricole : on aurait donc découvert les lois de l'association sans les chercher, si l'on se fût avisé de faire l'analyse et la synthèse de l'attraction : c'est à quoi personne n'a songé, pas même dans ce XVIIIe siècle, qui voulant fourrer partout les méthodes analytiques, n'a pas essayé de les appliquer à l'attraction.

La théorie des attractions et répulsions passionnées, est fixe et applicable en entier aux théorèmes de géométries : elle sera susceptible de grands développements, et pourra devenir l'aliment des penseurs qui, je crois, sont fort en peine d'exercer leur métaphysique sur quelque sujet lumineux et utile.

Je continue sur la filiation des nouvelles sciences. Je reconnus bientôt que les lois de l'attraction passionnée étaient en tout point conformes à celles de l'attraction matérielle, expliquées par Newton et Leibniz ; et qu'il y avait *unité du système de mouvement pour le monde matériel et spirituel.*

Je soupçonnai que cette analogie pouvait s'étendre des lois générales aux lois particulières ; que les attractions et propriétés des animaux, végétaux et minéraux étaient peut-être coordonnées au même plan que celles de l'homme et des astres ; c'est de quoi je fus convaincu après les recherches nécessaires. Ainsi fut découverte une nouvelle science fixe : *l'analogie des quatre mouvements matériel, organique, animal et social,* ou *analogie des modifications de la matière avec la théorie mathématique des passions de l'homme et des animaux.*

La découverte de ces deux sciences fixes m'en

dévoila d'autres dont il serait inutile de donner ici la nomenclature ; elles s'étendent jusqu'à la littérature et aux arts, et établiront des méthodes fixes dans toutes les branches des connaissances humaines.

Du moment où je possédai les deux théories de l'attraction et de l'unité des quatre mouvements, je commençai à lire dans le grimoire de la nature ; ses mystères s'expliquaient successivement, et j'avais enlevé le voile réputé impénétrable. J'avançais dans un nouveau monde scientifique, ce fut ainsi que je parvins gradativement jusqu'au calcul des destinées universelles, ou détermination du système fondamental sur lequel furent réglées les lois de tous les mouvements présents, passés et à venir.

Dans un tel succès, de quoi faut-il le plus s'étonner? ou du coup de fortune qui m'a dévoilé tant de nouvelles sciences, par le secours d'un petit calcul sur l'association qui en était la clé, ou de l'étourderie de vingt-cinq siècles savants qui n'ont pas songé à s'occuper de ce calcul, quoiqu'ils eussent épuisé tant d'autres branches d'études ; je crois que l'on décidera l'alternative en ma faveur, et que l'étendue de mes découvertes semblera moins étonnante que l'étourderie des siècles qui les ont manquées.

Déjà j'ai consolé les savants d'une telle disgrâce, en leur apprenant qu'une moisson de gloire et de richesses leur est préparée à tous : j'apporte plus de sciences nouvelles qu'on ne trouva de mines d'or en découvrant l'Amérique. Mais n'ayant pas les lumières nécessaires pour développer ces sciences, je n'en prendrai pour moi qu'une seule, celle du *mouvement social* : j'abandonne toutes les autres aux érudits des diverses classes qui s'en composeront un magnifique domaine.

Combien ils avaient besoin de ce ravitaille-

ment ! toutes les classes de savants étaient aux abois, et réduites à glaner misérablement. On avait ressassé et pressuré jusqu'au dernier grain des sciences connues ; il ne restait d'autre ressource que de créer des sophismes pour les combattre, et remplir double quantité de volumes, en élevant et réfutant chaque erreur.

Dès à présent la scène change : les savants vont passer de l'absolu dénuement à l'excessive opulence ; la moisson sera si copieuse, qu'ils peuvent se flatter tous d'y prendre part, et de s'établir des renommées colossales, car ils auront la première exploitation de cette mine scientifique dont ils saisiront les plus riches filons. Chacun d'entre eux pourra dès le deuxième mémoire où je traiterai des mouvements *animal* et *organique*, entrevoir les objets de sa compétence sur lesquels il aura à composer des traités de science certaine ; et j'insiste sur ce nom de *Science certaine*, car on le prodigue bien mal à propos à des sciences vagues et capricieuses, comme la botanique dont les divers systèmes ne sont que des tableaux arbitrairement classés ; ils n'ont aucun rapport avec la méthode de la nature qui est de coordonner toutes les formes et propriétés des choses créées à un type commun, au système mathématique des passions humaines.

J'ai fait entrevoir que les sciences vont enfin prendre une marche fixe, et se rattacher toutes à une méthode invariable. Je donnerai dès le second mémoire, quelques notions de cette méthode qui rapporte tout à nos passions. Elle montre dans tout ce qui existe les tableaux du jeu des passions, et cette analogie donnera aux études les plus rebutantes, telles que l'anatomie, plus de charme que n'en offre aujourd'hui l'étude des fleurs.

Parmi les heureux résultats que donnera cette méthode, il faut placer avant tout la découverte

de remèdes spéciaux à toutes les maladies. Il n'est aucun mal qui n'ait un ou plusieurs antidotes tirés des trois règnes ; mais la médecine n'ayant pas de théorie régulière pour procéder à la recherche des remèdes inconnus, elle est obligée de tâtonner pendant des siècles et même des milliers d'années, jusqu'à ce que le hasard lui livre un remède ; aussi n'a-t-elle pas encore trouvé les absorbants naturels de la peste, la rage et la goutte : on les découvrira par la théorie des quatre mouvements. La médecine ainsi que toutes les autres sciences va sortir de sa longue enfance, et s'élever par le calcul des *contre-mouvements* à toutes les connaissances qui lui furent si longtemps refusées.

4 M., t. 1, pp. 3-21.

2. Ennuis des hommes dans les ménages incohérents

Si l'on réfléchit sur les inconvénients sans nombre, attachés à la vie de ménage et au mariage permanent, on s'étonnera de la duperie du sexe masculin, qui n'a jamais avisé aux moyens de s'affranchir d'un tel genre de vie. A part les gens riches, il me semble que notre vie domestique n'est rien moins qu'amusante pour les époux ; et entre autres désagréments, j'en vais citer huit qui affligent plus ou moins tous les maris et qui disparaîtraient dans le ménage progressif.

1° *Le malheur hasardé.* Est-il un jeu de hasard plus effrayant que celui d'un lien indissoluble dans lequel on tire au sort le bonheur ou le malheur de sa vie, par le risque d'incompatibilité dans les caractères.

2° *La dépense.* Elle est énorme dans l'ordre actuel, et l'on va s'en convaincre par comparaison aux immenses économies qui résultent du ménage progressif.

3° *La vigilance.* L'obligation de surveiller les détails d'un ménage sur la conduite duquel il n'est pas prudent de s'en rapporter aveuglément à la ménagère.

4° *La monotonie.* Il faut qu'elle soit grande dans nos ménages isolés, puisque les maris, malgré les distractions attachées à leurs travaux, courent en foule dans les lieux publics, cafés, cercles, spectacles, etc., pour se délasser de cette satiété qu'on trouve, dit le proverbe, *à manger toujours du même plat.* La monotonie est bien pire pour les femmes.

5° *La stérilité.* Elle menace de déjouer tous les projets de bonheur, elle vient déconcerter les époux et leurs aïeux, livrer leur patrimoine aux collatéraux, dont l'avidité et l'ingratitude désespère les légataires, leur inspire de l'aversion pour une compagne stérile, et pour ce nœud conjugal qui a déçu toutes leurs espérances.

6° *Le veuvage.* Il réduit l'époux au rôle de forçat, bien pire que les faibles ennuis du célibat ; et si vous devancez l'épouse au tombeau, l'inquiétude pour des enfants livrés à des mains mercenaires ; la perspective des désastres qui vont fondre sur votre jeune famille, vous abreuvent de fiel à vos derniers moments.

7° *L'alliance.* L'inconvénient d'entrer en affinité avec des familles qui, dans leur conduite postérieure, réalisent rarement les espérances d'intérêt ou de plaisir qu'on fondait sur leur parenté.

8° Enfin, *le cocuage* qui est sans doute un fâcheux accident, puisqu'on s'épuise en précautions pour y échapper, malgré la certitude qu'a l'époux, avant le mariage, de subir le sort

commun qu'il a fait subir à tant d'autres.

En voyant ces nombreuses disgrâces attachées à l'état de mariage et de ménage isolé, comment les hommes ont-ils négligé de chercher une issue à tant de servitudes, et de provoquer des innovations domestiques, qui n'auraient pu produire rien de plus malencontreux que la vie de ménage actuelle ?

On dit, en affaires politiques, que les plus forts ont fait la loi ; il n'en est pas de même en affaires domestiques. Le sexe masculin, quoique le plus fort, n'a pas fait la loi à son avantage, en établissant les ménages isolés et le mariage permanent qui en est une suite. On dirait qu'un tel ordre est l'œuvre d'un troisième sexe qui aura voulu condamner les deux autres à l'ennui ; pouvait-il inventer mieux que le ménage isolé et le mariage permanent, pour établir la langueur, la vénalité, la perfidie, dans les relations d'amour et de plaisir.

Le mariage semble inventé pour récompenser les pervers : plus un homme est astucieux et séducteur, plus il lui est facile d'arriver par le mariage à l'opulence et à l'estime publique ; il en est de même des femmes. Mettez en jeu les ressorts les plus infâmes pour obtenir un riche parti, dès que vous êtes parvenu à épouser, vous devenez un petit saint, un tendre époux, un modèle de vertu. Acquérir tout à coup une immense fortune pour la peine d'exploiter une jeune demoiselle, c'est un résultat si plaisant que l'opinion pardonne tout à un luron qui sait faire ce coup de partie. Il est déclaré de toutes voix bon mari, bon fils, bon frère, bon gendre, bon parent, bon ami, bon voisin, bon citoyen, bon républicain. Tel est aujourd'hui le style des apologistes : ils ne sauraient louer un quidam sans le déclarer bon des pieds à la tête, en gros et en détail ; l'opinion en agit de même à l'égard d'un chevalier d'industrie qui parvient à épouser

une somme d'argent. Un riche mariage est comparable au baptême, par la promptitude avec laquelle il efface toute souillure antérieure. Les père et mère n'ont donc rien de mieux à faire en civilisation, que de stimuler leurs enfants à tenter, pour obtenir un riche parti, toutes les voies bonnes ou mauvaises, puisque le mariage, vrai baptême civil, efface tout péché aux yeux de l'opinion : elle n'a pas la même indulgence pour les autres parvenus ; elle leur rappelle longtemps les turpitudes qui les ont conduits à la fortune.

Mais pour un qui arrive au bonheur par un riche mariage, combien d'autres ne trouvent dans ce lien que le tourment de leur vie ! Ceux-là peuvent reconnaître que l'asservissement des femmes n'est nullement à l'avantage des hommes. Quelle duperie au sexe masculin de s'être astreint à porter une chaîne qui est pour lui un objet d'effroi, et combien l'homme est puni par les ennuis d'un tel lien, d'avoir réduit la femme en servitude.

Si la vie de ménage peut garantir de quelques inconvénients attachés au célibat, elle ne donne jamais *aucun bonheur positif*, pas même dans le cas d'un parfait accord entre les époux ; car s'ils sont de caractères éminemment assortis, rien ne les empêcherait de vivre ensemble dans un ordre où l'amour serait libre et la société domestique différemment organisée. On connaîtra par le tableau d'un nouvel ordre domestique, que le mariage ne présente pas une seule chance de bonheur que les deux époux ne puissent trouver dans le cas d'une pleine liberté.

Pour nous étourdir sur l'inconvenance évidente du mariage avec les passions, la philosophie nous prêche le fatalisme ; elle répand que nous sommes destinés en cette vie aux tribulations, qu'il faut savoir se résigner, etc. Point du tout ; il ne faut qu'inventer un nouveau mode de

société domestique, accommodé au vœu des passions, et c'est ce qu'on n'a jamais ni cherché ni proposé. Je veux, à quelques lignes d'ici, vous mettre sur la voie et vous faire entrevoir cette nouvelle vie privée dont l'invention était si facile.

Continuons sur les inconvénients du ménage isolé et du mariage permanent. Cet ordre a la propriété de nous éloigner en tout sens du *bonheur positif*, des plaisirs réels, comme la liberté amoureuse, la bonne chère, l'insouciance, et autres jouissances que les civilisés ne songent pas même à convoiter, parce que la philosophie les habitue à traiter de vice le désir des biens véritables.

Malgré les soins qu'elle prend de nous préparer et amadouer pour le mariage, comme on cajole un enfant, à la veille de lui administrer une médecine ; malgré toutes ces bénignes et mielleuses insinuations sur le bonheur du ménage, on voit encore les hommes s'épouvanter à l'idée de mariage, surtout quand ils sont dans l'âge de réflexion. Il faut que ce nœud soit bien redoutable, puisque les hommes frémissent plusieurs années à l'avance, quand il s'agit de le former. Je ne parle pas des unions entre gens riches ; tout est de roses dans un ménage qui commence avec de bonnes rentes ; encore l'époux se montre-t-il peu empressé de renoncer à son sérail[1] pour se rendre esclave d'une ménagère, près de laquelle il faudra faire assidûment le service con-

1. Ce mot sérail ne s'entend que des grandes villes, où tout jeune homme qui a quelque ton el quelque fortune, sait se composer un sérait mieux assorti que celui du grand Sultan. Il a trois classes d'odalisques, les honnêtes femmes, les petites bourgeoises et les courtisanes : voilà pourquoi les jeunes gens des grandes villes répugnent si fort au lien du mariage, qu'ils redoutent peu dans des villes morales et ennuyeuses comme celles de Suisse.

jugal sous peine de laisser un accès facile à des suppléants, et d'être gratifié d'enfants douteux qu'on est forcé d'accepter d'après la loi : « *Is pater est quem justæ nuptiæ demonstrant ;* c'est-à-dire, *le véritable père est celui qui est désigné comme tel par le mariage.* » Cette loi, épouvantail de tous les hommes, autorise une femme blanche à procréer un enfant mulâtre, quoique l'époux soit blanc. Et ce n'est là qu'un des dangers auxquels le mariage expose les hommes ; aussi le considèrent-ils comme un piège qui leur est tendu, comme un saut périlleux. Avant de franchir le pas ils s'épuisent en ruses et en calculs ; rien de plus plaisant que les instructions qu'ils se donnent sur la manière de façonner l'épouse au joug et de l'ensorceler de morale. Rien de curieux comme ces conciliabules de garçons où l'on fait l'analyse critique des demoiselles à marier, et des pièges tendus par les pères qui cherchent[1] à se défaire de leurs filles. Après tous ces débats, on les entend conclure qu'il faut s'attacher à l'argent ; que si l'on doit être cocu de la femme, il faut au moins n'être pas cocu de la dot, et s'assurer en prenant femme, une indemnité qui compense les inconvénients du mariage. Ainsi raisonnent entre eux les hommes à marier ; telles sont les dispositions

1. A parler net, les pères jouent un vilain rôle en civilisation, quand ils ont des filles à marier. Je conçois que l'amour paternel puisse les aveugler sur l'infamie des démarches et cajoleries qu'ils mettent en usage pour amorcer les épouseurs, mais au moins ne s'aveugleront-ils pas sur les inquiétudes et les disgrâces attachées à un pareil rôle. Combien ceux qui sont surchargés de filles, doivent-ils désirer qu'on invente un nouvel ordre domestique, où le mariage n'existe plus, et où l'on soit délivré du souci de pourvoir les filles d'un époux ; et combien doivent-ils d'actions de graces à celui qui leur apporte cette invention !

qu'ils apportent à *ces nœuds sacrés*, à ces douceurs philosophiques du ménage.

Certes, il y a aussi loin de ces calculs à l'amour, qu'il y a loin de la vie de ménage à la bonne chère. Sans doute on vit bien dans les ménages riches qui composent le très petit nombre, à peine un sur huit : mais les sept autres végètent et sont atteints de jalousie à l'aspect du bien-être dont jouit le 8e. Tous enfin, riches ou pauvres, sont tellement rassasiés d'eux-mêmes et de leur uniforme train de vie, qu'on les voit se jeter à grands frais dans les jouissances *antiménagères*, comme de hanter les lieux publics, spectacles, bals, cafés, etc. ; tenir table ouverte, s'ils sont riches ; et se donner des festins alternatifs, s'ils n'ont pas de quoi fournir à eux seuls, les frais d'une distraction qui leur est nécessaire.

Ces délassements qu'on achète si chèrement dans l'ordre actuel, seraient prodigués à tout le monde, sans aucuns frais, dans la 7e période, dont je vais indiquer quelques dispositions. Cette société assurerait à chacun une variété habituelle de festins et de compagnies, et une liberté dont on ne trouve pas même l'ombre dans vos repas de ménage, où règne un ton guindé, une tyrannie de préjugés si différente de l'aisance qu'on trouve déjà dans *le pique-nique* et *la partie fine*.

Quant à ces repas de ménage qui sont affadis par le mélange inconvenant des âges et des convives, et par la fatigue des préparatifs, observons que ce médiocre délassement n'est encore possible qu'aux gens riches : mais quel est le sort de ces nombreux époux qui, par défaut de fortune, sont privés de ce qu'on appelle *les plaisirs*, et réduits à cette guerre intestine que le proverbe a fort bien définie, en disant : « *Les ânes se battent quand il n'y a pas de foin au râtelier.* » Et combien bien de ménages, malgré leur opulence, tombent encore dans cette

discorde qui est presque générale chez le grand nombre toujours aigri par la pauvreté.

Il est des exceptions à admettre : on trouve non seulement des individus, mais des nations entières qui se plient facilement au joug du mariage, tels sont les Allemands, dont le caractère patient et flegmatique, convient à la servitude conjugale bien mieux que le caractère volage et inquiet du Français. On s'appuie de ces exceptions pour faire l'apologie du mariage ; on ne cite que les chances qui lui sont favorables : sans doute un tel nœud convient à un homme sur le retour, qui veut s'isoler de la corruption générale. Je veux croire qu'une épouse puisse trouver du charme dans la société d'un tel homme, et dédaigner pour lui le tourbillon du grand monde ; mais pourquoi le sexe masculin ne conçoit-il ces sages penchants qu'après 15 ou 20 ans passés dans la coquetterie ? Pourquoi en se retirant du monde les hommes ne prennent-ils pas des femmes mûries comme eux par l'expérience, et veulent-ils trouver dans une jouvencelle des vertus plus précoces que les leurs qui ont été si tardives ? Il est plaisant que les civilisés qui se vantent de surpasser les femmes en raison, exigent d'elles, à 16 ans, cette raison qu'ils n'acquièrent qu'à 30 et 40 ans, après s'être vautrés dans la débauche pendant leur belle jeunesse. S'ils ne sont arrivés à la raison que par le sentier des plaisirs, doivent-ils s'étonner qu'une femme prenne la même voie pour y arriver ?

Leur politique de ménage, fondée sur la fidélité d'un jeune tendron, n'entre aucunement dans les vues de Dieu ; s'il a donné aux jeunes femmes le goût de la dissipation et des plaisirs, c'est une preuve qu'il ne les destine pas au mariage ni à la vie de ménage, qui exigerait le goût de la retraite. Dès lors les hommes doivent

être malheureux en ménage, puisqu'ils veulent épouser des jeunes femmes à qui la nature n'a pas donné les penchants convenables à ce genre de vie.

Là-dessus interviennent les philosophes qui promettent de *changer les passions des femmes, réprimer la nature*. Prétentions risibles ! on sait quel en est le succès. En mariage, comme en tout autre contrat, l'infortune échoit à l'homme le plus digne d'un heureux sort. Celui qui mérite de fixer une femme, rencontre la plus libertine et la plus perfide : la loyauté d'un tel mari devient le principe de sa duperie ; il sera pris mieux que tout autre à ces simagrées de pudeur, à ces airs d'innocence que l'éducation philosophique donne à toutes les jeunes filles pour masquer la nature. En dépit de tous les systèmes des moralistes, le bonheur n'est point dans nos ménages ; un cri universel s'élève contre les ennuis attachés à ce genre de vie, et ce sont les hommes qui s'en plaignent, eux qui ont fait la loi, et qui ont dû la faire à leur avantage. Que diraient donc les femmes si elles avaient le droit de se plaindre ? et que doit-on penser d'une institution fatigante pour le sexe fort qui l'a établie, et plus fatigante encore pour le sexe faible à qui l'on ne permet pas de faire entendre aucune plainte.

On nous vante la concorde apparente de ces ménages, où une jeune victime supporte avec un dévouement héroïque les persécutions d'un jaloux retiré du monde. Eh ! n'est-ce pas là un état de guerre pire encore que celui des époux de certains villages allemands, où le mari place auprès du foyer un bâton qu'on appelle *le repos du ménage*, et qui termine en dernier ressort tout débat conjugal. L'oppression pour être moins apparente dans la classe polie, n'en est pas moins réelle : eh ! comment les deux sexes ne s'élèvent-ils pas contre un ordre domestique qui les assujettit à tant de contrariétés. Lorsqu'on voit

cette guerre domestique chez toutes les classes de citoyens, pourrait-on ne pas reconnaître que l'état conjugal n'est point la destinée de l'homme; et loin de chercher quelques palliatifs à cette désunion intérieure des époux, il fallait chercher un moyen de l'affranchir de cette vie de ménage qui couve et développe tous les ferments de discorde et d'ennui, sans produire *aucun bien qu'on ne puisse trouver dans l'état de pleine liberté.*

...

Chacune des sociétés incohérentes éprouve plus ou moins le besoin des caractères de la période supérieure. Il n'en est aucune qui ressente plus vivement ce besoin que la civilisation; elle se critique elle-même et ouvertement sur ses propres caractères: par exemple sur *la fausseté* qui règne en affaires d'amour; les théâtres, les romans, les coteries ne retentissent que de brocards à ce sujet, et ces plaisanteries quoique insipides à force d'être répétées, se renouvellent chaque jour comme si elles étaient neuves. Elles attaquent principalement les femmes, et mal à propos, car les deux sexes se trompent à qui mieux mieux dans leurs amours. Si les hommes semblent moins faux, c'est parce que la loi leur donne plus de latitude, et déclare gentillesse chez le sexe fort, ce qui est crime chez le sexe faible. On objecte à cela que les conséquences de l'infidélité sont bien différentes dans l'un ou l'autre sexe; mais elles sont les mêmes quand une femme est stérile, ou quand elle garde son enfant sans l'attribuer à un homme non consentant. Si la loi eût assuré aux femmes le libre exercice de l'amour dans ces deux cas, on aurait vu diminuer cette fausseté amoureuse, objet de nos injustes sarcasmes, et l'on aurait pu sans nul inconvénient adopter le divorce libre: ainsi les civilisés par suite de leur esprit tyrannique envers les femmes, ont manqué le passage

en sixième période, où les aurait conduit la loi dont j'ai parlé.

Il était un moyen bien plus facile d'amener les femmes comme les hommes à une extrême franchise en affaires d'amour, et de faire passer le corps social à la liberté amoureuse, par une opération indirecte et purement économique; c'est le *ménage progressif* ou *la tribu à neuf groupes*, qui est l'ordre domestique de septième période sociale, et dont je parlerai dans la seconde partie.

Il y a dans chaque période un caractère qui forme *Pivot de mécanique* et dont l'absence ou la présence détermine le changement de période. Ce caractère est toujours tiré de l'amour : En quatrième période c'est la *servitude absolue de la femme;* en cinquième période, c'est *le mariage exclusif et les libertés civiles de l'épouse;* en sixième période, c'est la *corporation amoureuse* qui assure aux femmes le privilège dont j'ai parlé plus haut. Si les barbares adoptaient *le mariage exclusif*, ils deviendraient en peu de temps civilisés par cette seule innovation : si nous adoptions *la réclusion et la vente des femmes*, nous deviendrions en peu de temps barbares par cette seule innovation : et si nous adoptions les *garanties amoureuses* telles qu'elles s'établissent en sixième période, nous trouverions dans cette seule mesure, une issue à la civilisation et une entrée en sixième période.

En thèse générale, le caractère de pivot qui est toujours tiré des coutumes amoureuses, entraîne la naissance de tous les autres ; mais les caractères d'embranchement ne font pas naître le pivotal, et ne conduisent que très lentement au changement de période ; des barbares pourraient adopter jusqu'à douze des seize caractères civilisés, et rester encore barbares, s'ils ne prenaient pas le caractère pivotal, *la liberté civile d'une épouse exclusive.*

Si Dieu a donné aux coutumes amoureuses tant d'influence sur le mécanisme social, et sur les métamorphoses qu'il peut subir, ce fut une suite de son horreur pour l'oppression et la violence ; il voulut que le bonheur ou le malheur des sociétés humaines, fût proportionné à la contrainte ou à la liberté qu'elles admettraient. Or, Dieu ne reconnaît pour liberté que celle qui s'étend aux deux sexes et non pas à un seul ; aussi voulut-il que tous les germes des horreurs sociales, comme la sauvagerie, la barbarie, la civilisation, n'eussent d'autre pivot que l'asservissement des femmes ; et que tous les germes du bien social, comme les sixième, septième, huitième périodes, n'eussent d'autre pivot, d'autre boussole que l'affranchissement progressif du sexe faible.

Ces vérités ne seront pas goûtées des civilisés : ils jugent les femmes sur leurs mœurs actuelles, sur une dissimulation à laquelle nos coutumes les obligent, en leur refusant toute liberté ; ils croient que cette duplicité est l'attribut naturel et invariable du sexe féminin : cependant, si l'on observe déjà tant de différence, des dames de nos capitales aux odalisques d'un sérail, qui se croient des automates créées pour le passe-temps des hommes, combien la différence serait plus grande encore, de nos dames à celles d'une nation policée, chez qui le sexe serait élevé à l'entière liberté ! Et quel caractère la liberté développerait-elle chez de pareilles femmes ? Voilà des questions que les philosophes se garderaient d'élever : animés d'un esprit d'oppression, d'une antipathie secrète contre les femmes, ils les habituent par de fades compliments à s'étourdir sur leur esclavage ; et ils étouffent jusqu'à l'idée de rechercher quelles mœurs prendraient les femmes dans un ordre social qui diminuerait leurs chaînes.

...

Que les anciens philosophes de la Grèce et de Rome aient dédaigné les intérêts des femmes, il n'y a rien d'étonnant, puisque ces rhéteurs étaient tous des partisans outrés de la pédérastie qu'ils avaient mise en grand honneur dans la belle antiquité. Ils jetaient du ridicule sur la fréquentation des femmes ; cette passion était considérée comme déshonorante. Le code de Lycurgue excitait les jeunes gens à l'amour sodomite, qu'on appelait, à Sparte, *le sentier de la vertu.* On provoquait également ce genre d'amour dans les républiques moins austères ; les Thébains avaient formé un bataillon de jeunes pédérastes, et ces mœurs obtenaient le suffrage unanime des philosophes qui, depuis le vertueux Socrate jusqu'au délicat Anacréon, n'affichaient que l'amour sodomite et le mépris des femmes qu'on reléguait au deuxième étage, fermées comme dans un sérail et bannies de la société des hommes.

Ces goûts bizarres n'ayant pas pris faveur chez les modernes, on a lieu de s'étonner que nos philosophes aient hérité de la haine que les anciens savants portaient aux femmes, et qu'ils aient continué à ravaler le sexe, au sujet de quelques astuces auxquelles la femme est forcée par l'oppression qui pèse sur elle, car on lui fait un crime de toute parole ou pensée conforme au vœu de la nature.

Tout imbus de cet esprit tyrannique, les philosophes nous vantent quelques mégères de l'antiquité qui répondaient avec rudesse aux paroles de courtoisie. Ils vantent les mœurs des Germains, qui envoyaient leurs épouses au supplice pour une infidélité. Enfin, ils avilissent le sexe jusque dans l'encens qu'ils lui donnent ; car quoi de plus inconséquent que l'opinion de Diderot, qui prétend que pour écrire aux

femmes, « *il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel et saupoudrer l'écriture avec la poussière des ailes du papillon* ». Les femmes peuvent répliquer aux philosophes : Votre civilisation nous persécute, dès que nous obéissons à la nature ; on nous oblige à prendre un caractère factice, à n'écouter que des impulsions contraires à nos désirs. Pour nous faire goûter cette doctrine, il faut bien que vous mettiez en jeu les illusions et le langage mensonger, comme vous faites à l'égard du soldat que vous bercez dans les lauriers et l'immortalité, pour l'étourdir sur sa misérable condition. S'il était vraiment heureux, il pourrait accueillir un langage simple et véridique, qu'on se garde bien de lui adresser. Il en est de même des femmes, si elles étaient libres et heureuses, elles seraient moins avides d'illusions et de cajoleries, et il ne serait plus nécessaire pour leur écrire de mettre à contribution, l'*arc-en-ciel* et les *papillons*. Mais si le militaire et le sexe féminin, et même le peuple entier ont besoin d'être continuellement abusés, c'est un titre d'accusation contre la philosophie, qui n'a su organiser en ce monde que le mal-être et la servitude. Et lorsqu'elle raille sur les vices des femmes, elle fait sa propre critique ; c'est elle qui produit ces vices par un système social, qui comprimant leurs facultés dès l'enfance et pendant tout le cours de la vie, les force à recourir à la fraude pour se livrer à la nature.

4 M, t.1, pp. 162-217.

3. Les crimes du commerce

A. *Aversion de Fourier pour le commerce*

Dévoiler les intrigues de la Bourse et des Courtiers, c'est entreprendre un des travaux

d'Hercule. Je doute que le demi-dieu, en nettoyant les écuries d'Augias, ait ressenti autant de dégoût que j'en éprouve à fouiller ce cloaque d'immondices morales qu'on appelle tripot de Bourse ou de Courtage, sujet que la science n'a même pas effleuré. Il faut pour le traiter un praticien blanchi sous le harnais et élevé comme moi, dès l'âge de 6 ans, dans les bergeries mercantiles. J'y remarquai, dès cet âge, le contraste qui règne entre le commerce et la vérité. On m'enseignait au catéchisme et à l'école qu'il ne fallait jamais mentir ; puis on me conduisait au magasin pour m'y façonner de bonne heure au noble métier de mensonge ou *art de la vente.* Choqué des tricheries et impostures que je voyais, j'allais tirer à part les marchands qui en étaient dupes et les leur révéler. L'un d'eux, dans sa plainte, eut la maladresse de me déceler, ce qui me valut une ample fessée. Mes parents voyant que j'avais du goût pour la vérité, s'écrièrent d'un ton de réprobation : « Cet enfant ne vaudra jamais rien pour le commerce. » En effet, je conçus pour lui une aversion secrète, et je fis à 7 ans le serment que fit Annibal contre Rome : je jurai une haine éternelle au commerce.

On m'y enrôla bon gré mal gré. Entraîné à Lyon par l'appat d'un voyage, et arrivé à la porte du banquier Schérer, où l'on me conduisait, je désertai en pleine rue, déclarant que je ne serais jamais marchand. C'était refuser l'hymen aux marches de l'autel. On m'y ramena dans Rouen, où je désertai une seconde fois. A la fin je fléchis sous le joug, et j'ai perdu mes belles années dans les ateliers du mensonge, entendant partout retentir à mes oreilles ce sinistre augure : « Bien honnête garçon ! » En effet, j'ai été dupé, dévalisé dans tout ce que j'ai entrepris. Mais si je ne vaux

rien pour pratiquer le commerce, je vaudrai pour le démasquer.

Ph. 1848, pp. 9–10, Cah. 45, cote 9.

B. *Le commerce jugé selon le gros bon sens*

... Posons d'abord la question en sens familier. Le système commercial actuel est-il judicieux ou absurde ? Qu'en doit-on penser, en jugeant d'après les résultats notoires tels que banqueroutes, fourberies, pullulation d'agents, monopole extérieur et intérieur, agiotage, accaparement, usure et autres prouesses de la libre concurrence ? Tous ces faits sont-ils véritablement la perfectibilisation du perfectibilisantisme, comme le prétendent les philosophes modernes ? Ils vont se hâter de répliquer que les fléaux dont je parle sont les abus du commerce. Point du tout : ils en sont les caractères essentiels, et je le prouverai tout à l'heure par l'analyse régulière sur laquelle nous préludons.

Dans tout mécanisme, soit matériel, soit politique, la véritable économie consiste à simplifier le jeu des rouages et le nombre des machines, à diminuer les dépenses et les agents plutôt que d'y ajouter. C'est une vérité triviale à force d'évidence.

Partant de ce principe, que penserait-on d'un mécanicien qui voyant un moulin en bon état et propre à moudre dix quintaux de grain par jour, proposerait de le remplacer par un autre qui contiendrait dix fois plus de roues, de meules, bluteaux, etc., et qui exigerait dix meuniers au lieu d'un pour ne moudre que la même quantité de 10 quintaux par jour ? Chacun ferait observer à ce mécanicien qu'il est dix fois fou de vouloir décupler la dépense de mouture, et qu'il faut au contraire s'évertuer à la diminuer, en simplifiant, s'il se peut, la machine ?

A cela notre savant répondrait qu'en décuplant le nombre des agents, meules, roues et bluteaux, on fera gagner les meuniers, charpentiers, tailleurs de pierres, etc., et que *ça fera vivre du monde*. Oui, du monde improductif, travaillant aux dépens des consommateurs, qui supporteront en dernier ressort tous ces nouveaux frais de manutention. Mais, dira le mécanicien, ce nouveau moulin sera surchargé d'une foule de machines si embrouillées, si confusément disposées que l'œil s'y perdra : un bourgeois peu exercé n'y connaîtra rien, ne pourra pas suivre son blé et sa farine dans les nombreux déplacements, au moyen desquels le meunier pourra voler trois ou quatre fois plus de farine qu'il n'en vole à présent, et *ça fera vivre les meuniers*. — Nouvelle absurdité, dira-t-on au mécanicien; nous cherchons à nous garantir de la friponnerie des meuniers et non pas à leur donner de nouveaux moyens de gruger : ce qu'ils ne font déjà que trop.

En résumé, chacun déclarerait que la proposition du mécanicien est le comble de l'impudence ; que cet homme est un fripon éhonté, et que c'est lui faire trop de grâce que de l'accuser de démence. Chacun saurait réfuter son sophisme sur l'avantage de *faire vivre tels ouvriers*, chacun saurait lui faire observer qu'il faut *faire vivre ceux qui augmentent la masse du produit*, comme les laboureurs et manufacturiers, tandis qu'il faut réduire les agents et les machines qui compliquent la manutention sans rien ajouter au produit. Ce jugement que tout bon simple saurait porter suffit à renverser toute la théorie des économistes qui, dans leur système commercial, n'ont d'autre souci que d'employer dix fois plus d'agents et de capitaux que n'en exigerait l'économie naturelle, ou sociétaire et véridique.

On peut s'en convaincre par la pullulation de marchands survenue depuis trente ans pour un service dont l'étendue n'a point varié. On peut, dans certaines villes, compter jusqu'à trente marchands dans tel genre qui n'en comptait que trois en 1789. Les denrées sont-elles pour cela tombées à plus bas prix? Les marchands sont-ils devenus moins fourbes? Tant s'en faut. Les extorsions et la fourberie ont augmenté sans mesure, et ces fourmilières d'amis du commerce ont tellement raffiné en astuces, en art de la vente, qu'on est aujourd'hui trompé jusque sur les allumettes (voyez l'article Gargote chimique) qui sont en faux soufre, enduites de manière à ne pouvoir plus prendre feu. On a perfectionné de même tous les autres brigandages, banqueroute, monopole, etc. dont je donnerai plus loin le tableau. Il est évident que la science dite économisme, la théorie de la libre concurrence a dupé le corps social en tout sens par complication de fourberies et par complication de frais d'agents improductifs, capitaux distraits et autres dommages et déperditions qui retombent ultérieurement sur le consommateur, à qui ces nombreux marchands font supporter tous leurs frais tant par les bénéfices et fraudes que par la banqueroute qui les dédommage aux dépens du public.

Lorsqu'on voit une science aboutir à des résultats si ridicules, n'est-elle pas condamnée par le fait? n'est-elle pas le pendant du charlatanisme que je viens de citer, du moulin où l'on décuplerait le nombre des roues, des meules et des agents pour ne moudre qu'une même quantité en temps donné et pour faciliter les larcins? Tel est le résultat où nous a conduits la libre concurrence. Vanter cette complication d'agents et de fourberies, c'est comme si l'on conseillait de combler ou intercepter les canaux

afin de faire vivre beaucoup de rouliers, de charrons et d'aubergistes qu'occuperait la suppression des transports par eau.

Pourquoi prône-t-on dans le commerce le vice de complication, tandis qu'on reproche sans cesse aux administrations modernes ce même vice de multiplier des fonctionnaires, évidemment improductifs puisque leur doublement ou triplement ne parachève que la même quantité de travaux ? Seront-elles justifiées en disant que la création de ces places parasites fait vivre du monde ? L'économie consiste-t-elle à faire vivre quelques privilégiés aux dépens de la multitude ? Il est sûr que si un tribunal, auquel suffisent vingt juges, est porté tout à coup à soixante également salariés, ce triplement fera vivre quarante familles, mais aux dépens de quarante mille familles d'administrés, et sans rien ajouter ni au produit, ni aux fonctions utiles pour le producteur.

A l'époque où les ports de France étaient bloqués, où Marseille et Rouen ne pouvaient pas communiquer par mer, le port intérieur de Chalon-sur-Saône était le pivot d'un grand mouvement de transport par eau et par terre : pouvait-on prétendre que cette fermeture des mers était un bien parce qu'elle faisait vivre du monde à Chalon-sur-Saône et sur la route ? Un seul faubourg de Lyon s'était accru de 2000 habitants par le produit de cette industrie parasite qui obligeait à payer le transport de Marseille à Rouen dix fois plus qu'il ne coûtait par mer, indépendamment des avaries, bien plus nombreuses par la voie de terre.

Concluons qu'au lieu de s'attacher au bien du commerce, vraie sangsue qui ne cherche qu'à pressurer les producteurs et les consommateurs, cent fois plus nombreux que lui, l'on doit s'attacher au bien des classes productrices et

consommatrices, qui forment l'immense majorité et qui supportent, l'une en diminution de bénéfices et l'autre en augmentation de frais, toutes les dépenses dont les trafiquants surchargent la distribution des produits ; et pour exprimer en peu de mots cette vérité, nous dirons que l'économie consiste à favoriser les classes dont le service augmente la masse du produit, et à réduire celles qui compliquent la manutention sans rien ajouter au produit. Cette thèse n'est-elle pas démontrée vraie par l'adoption des mécaniques et des canaux ? D'après cela, par quel prestige les économistes ont-ils pu persuader que c'était un bien de tripler et décupler la masse des marchands, dont l'entremise, loin de rien ajouter au produit, introduit dans la distribution une foule de malversations criminelles.

... Depuis qu'on a accrédité les sophismes de libre concurrence et de pullulation immodérée des marchands, notre siècle n'est plus apte à traiter les questions d'économie naturelle ou réduction du nombre des improductifs. Les esprits, sur cette question, sont comparables à des cordes fausses, dont il est impossible d'obtenir un son régulier. Les prestiges mercantiles ont vraiment faussé toutes les têtes politiques. Le commerce aujourd'hui, est comparable à ces favoris qui envahissent tous les pouvoirs et subordonnent à eux tous les ministères. L'agriculture même n'est comptée aujourd'hui que pour accessoire au commerce. On a vu des princes, passant dans un pays purement agricole et ruiné par une mauvaise récolte, lui promettre que le *commerce irait bien*. Eh ! qu'importait à ces malheureux qu'on trafiquât et agiotât dans les marchés des grandes villes ? cela ne remplaçait pas les récoltes avortées, cela ne leur donnait pas des fonds pour acheter leur subsistance ; ils n'en

furent pas moins réduits à vivre pendant six mois d'herbes sauvages et d'orties ; mais on croit secourir un village affamé en lui vantant les bénéfices de l'agiotage, dont il ne tirera pas une obole. On instruit les princes à croire que tout va pour le mieux quand les agioteurs ont fait foule à la Bourse. Mais les idées sont tellement embrouillées sur ce point qu'il n'y a plus aucun terme à la confusion. Le mot favori, le mot *commerce*, désigne toutes les branches d'industrie, et on a tout nommé quand on a nommé le commerce, qui profite de cet engouement pour s'attribuer le bénéfice de toutes les faveurs que le gouvernement croit accorder à l'industrie productive.

Ce ne sera pas une tâche médiocre que de dissiper ces erreurs. On peut les distinguer en illusions politiques et en illusions mécaniques.

... On peut réduire les illusions politiques à une bévue fondamentale, celle de vouloir enrichir les nations au lieu d'enrichir les individus. Des calculs et tableaux de balance chiffrée nous apprennent que telle nation, Angleterre ou autre, est colossalement riche, et l'on y voit les villes jonchées de mendiants. Je ne saurais trop le redire, Londres, qui passe pour envahir les richesses du monde, Londres d'où sont sorties les sectes d'économisme qui enseignent aux nations l'art de s'enrichir, Londres contient 115.000 mendiants, filous, vagabonds, etc. ; ainsi dans toutes les villes d'Angleterre. Ne peut-on pas dire aux Anglais, en vertu du sens commun : vous êtes devenus nation riche dont le sol est couvert de pauvres ; tâchez plutôt de devenir nation pauvre dont le sol soit couvert de riches.

Nos beaux esprits savent prouver au besoin que la douleur n'est point un mal, que la goutte

et la pierre ne causent aucune souffrance* ; chacun d'eux saura nous montrer la richesse publique dans les fourmilières de mendiants. Ils ont tous le talent de l'alchimiste qui enseigne l'art de faire de l'or, et vous fait dépenser votre or en pure perte. Le bon sens exige qu'on juge les accroissements de richesse publique par application aux individus. Le souverain, les grands, les traitants auront toujours de quoi vivre au large : c'est donc la masse et non pas les grands qu'il faut enrichir. Tel est le problème qu'éludent les savants ; ils nous bercent d'illusions commerciales sur la richesse des nations pour farder la pauvreté des individus et l'absurdité du système distributif.

Qu'importent les prestiges de monopole colonial, balances de commerce, empiètement de manufactures qui n'aboutissent qu'à produire la majorité numérique des pauvres, comme on le voit en Angleterre, en Suisse, en France et dans toute la civilisation ! Nos économistes ne portent jamais en compte les souffrances du peuple, ni les désastres des guerres qu'entraînent leurs spéculations ambitieuses. Tel état, comme l'ancienne France, présente des tableaux fastueux de bénéfices coloniaux et ne dit rien des guerres maritimes, emprunts et autres calamités qu'il lui en a coûté : non plus que des révolutions suscitées par les prétentions coloniales. N'est-ce pas pour une jalousie de sucre et de café que l'Angleterre a provoqué cette révolution qui conduisit Louis XVI et l'élite des Français à l'échafaud, qui a enlevé 4 millions d'habitants à la France et coûté 4 milliards au seul corps du clergé ? Nos

* Paroles d'un ancien philosophe qui, surpris dans sa chaire par quelques accès de goutte et de rhumatisme, s'écria : « Non, douleur, tu ne me feras jamais avouer que tu sois un mal. »

économistes ne tiennent compte de tous ces fléaux ; ils ne voient que leurs balances chiffrées par sous et deniers.

. . .

Après les illusions politiques nous aurons à dissiper les illusions mécaniques ; les notions erronées sur la machine commerciale, où l'on ne sait pas même distinguer les fonctions productives des improductives, ni distinguer ce qui est entremise parasite sujette à répression, et évitable comme l'agiotage, de ce qui est entremise indispensable et digne de protection, comme le transport. Tout cela est confondu sous le nom de commerce, bien du commerce, amis du commerce. Il faudra débrouiller cette confusion.

. . .

Ph. 1845. Cahier 45, cote 9, pp. 23–25.

C. *Cercle vicieux de l'industrie civilisée.*

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques ; c'est la manie de produire confusément sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Il importe de dissiper dès la préface les illusions d'industrialisme ou abus de l'industrie, parce qu'elles sont le régime le plus opposé à la politique sociétaire qui a pour base :

l'attraction industrielle, la répartition proportionnelle,

L'économie de ressorts, l'équilibre de population ; et autres règles dont s'éloigne en tous sens le système industrialiste, production désordonnée, sans garantie de justice distributive.

Jugeons ici des systèmes par les résultats : c'est l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie ; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réellement de faim dans un pays où il existe surabondance de vivres ». Aveu d'autant moins suspect qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à réduire le salaire des ouvriers, et déguiser leur misère.

Voici un second témoin également intéressé à dissimuler le côté faible de sa nation ; c'est un économiste, un industrialiste, qui va dénoncer sa propre science.

Londres, chambre des communes, 28 février 1826. *M. Huskisson, ministre du commerce*, dit : « Nos fabriques de soierie emploient des milliers d'enfants qu'on tient à l'attache depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : combien leur donne-t-on par semaine ? un shilling et demi, trente-sept sous de France, environ *cinq sous et demi par jour*, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des contremaîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant qui s'arrête un instant. »

Voilà l'esclavage rétabli par le fait : il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les populaces de Chine et d'Indoustan, les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

A côté de l'Angleterre plaçons l'Irlande qui,

par double excès en culture outrée et en subdivision des propriétés, est parvenue au même dénûment où l'Angleterre arrive par double excès en manufactures et grandes propriétés. Ce contraste, dans un même empire, démontre bien le cercle vicieux de l'industrie civilisée.

Les journaux de Dublin (1826) disent : « Il règne ici une épidémie *parmi le peuple* : les malades qu'on amène à l'hôpital guérissent dès qu'on leur donne à manger. » Leur maladie est donc *la faim* : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands : on ne verra ni le lord gouverneur, ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim pressante, il meurt de faim lente par les privations, de faim spéculative qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim imminente en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où naissent les fièvres, les infirmités : c'est toujours aller à la mort par la famine.

Et quand il ne souffre pas de la faim, de quoi subsiste-t-il ? Pour en juger il faut voir de près comment se nourrit le paysan français, même dans les provinces dont on vante la fertilité. Huit millions de Français ne mangent pas de pain, n'ont que des châtaignes ou autres pauvretés ; vingt-cinq millions de Français n'ont pas de vin, et pourtant on est obligé, par surabondance, de jeter aux égouts des récoltes entières.

Voilà le vol sublime de l'industrie vers la perfectibilité ; et cependant chaque année voit éclore une douzaine de philosophies nouvelles sur la richesse des nations : que de richesses dans les livres, que de misère dans les chaumières !

A ces illusions, opposons les réalités : est-ce un vol sublime, que la situation de Londres, qui, tout en participant au secours annuel de deux cents millions accordés aux indigents contient encore

117.000 pauvres connus à la charge des paroisses,

115.000 pauvres délaissés, mendiants, filous, vagabonds, parmi lesquels on remarque :

3.000 recéleurs dont l'un est riche à 20 millions,

3.000 juifs distribuant de la fausse monnaie, excitant les valets à voler leurs maîtres, les fils à voler leurs pères.

Total 332.000 pauvres dans la ville qui est le grand foyer de l'industrie. La France marche à cette misère : Paris a 86.000 pauvres connus, et peut-être autant d'inconnus. Les ouvriers français sont si misérables que dans les provinces de haute industrie comme la Picardie, entre Amiens, Cambrai et Saint-Quentin, les paysans, sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit ; ils se forment une couchette avec des feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier plein de vers ; de sorte qu'au réveil les pères et les enfants s'arrachent les vers attachés à leur chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort de la belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré, Bretagne, Limousin, haute Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Etienne, et même dans la belle Touraine, dite jardin de la France.

A cela les industrialistes répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction ; eh ! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister ? Elle les poussera à la révolte.

Cette dégradation de l'humanité engendre

l'athéisme ; il s'accroît en raison des progrès de l'industrie civilisée ; elle semble une dérision de la nature contre l'humanité : l'athéisme est le résultat nécessaire d'une civilisation trop longtemps prolongée, et donnant un vaste essor à l'industrie avant de connaître la méthode de répartition proportionnelle et garantie de *minimum* au peuple ; en d'autres termes, connaître le code naturel ou divin sur les relations industrielles.

Dieu fait des codes sociaux pour les insectes même ; aurait-il pu manquer à en faire un pour le genre humain bien plus digne de sa sollicitude que les abeilles, guêpes, fourmis ! Aurait-il donc créé les passions et les éléments de l'industrie, sans savoir à quel ordre il les destinait ? Il serait dans ce cas plus imprudent que nos ouvriers mêmes ; car un architecte qui rassemble des matériaux de construction ne manque pas de faire préalablement le plan de l'édifice auquel il veut les employer.

Dieu a dû prévoir l'impéritie de nos législateurs, des Solon, des Justinien, des Montesquieu, des Target. Si ces hommes se croient capables de faire des codes sociaux, Dieu à plus forte raison sait en faire ; ils n'ont pour appui de leurs lois que la contrainte, les sbires et les gibets ; Dieu aurait pour appui des siennes l'attraction dont il est seul distributeur. Cent autres indices faisaient pressentir l'existence du code divin, il fallait donc en mettre au concours la recherche, et déterminer d'abord la méthode à suivre dans cette investigation.

Le code divin, pour être méthodique, doit statuer avant tout sur l'industrie qui est fonction primordiale, l'administration ne naît qu'à la suite : il fallait donc chercher les lois de Dieu sur l'industrie, l'ordre qu'il a assigné aux travaux agricoles et domestiques.

Ces publicistes au contraire ne se sont occupés

pendant trois mille ans que du gouvernement, que des abus administratifs et religieux ; ils ont commencé depuis un siècle seulement à traiter de l'industrie, sans songer à en corriger les désordres. Soit inadvertance, soit erreur systématique, il est certain qu'ils en ont prôné les deux vices radicaux, *morcellement industriel* et *fraude commerciale* fardée du nom de libre concurrence.

La science est donc en fausse route ; au lieu de s'occuper à combattre les vices des deux branches dites agriculture et commerce, elle ne s'exerce que sur les deux branches dites gouvernement et sacerdoce, auxquelles on ne peut toucher sans causer des commotions et souvent des redoublement d'abus ; tandis qu'en corrigeant, par le système sociétaire, les vices du régime agricole et commercial, on opérerait en plein accord avec l'autorité, qui trouverait bien son compte dans le quadruplement de produits et dans la cessation de toutes les querelles de parti : elles seront regardées en pitié, dès qu'on aura passé au bonheur sociétaire.

... Nos économistes, confus de voir la ténacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est en fausse route ; un débat s'est engagé dernièrement sur ce sujet entre MM. Say et Sismondi : le second, revenant de visiter les prodiges d'outre-mer, a déclaré que l'Angleterre et l'Irlande, avec leur industrie colossale, ne sont que de vastes amas de pauvres ; que l'industrialisme n'est jusqu'à présent que la région des chimères. M. J.-B. Say a répliqué pour l'honneur de la science ; mais à parler net, l'économie politique a été désorientée par la crise pléthorique de 1826 ; elle cherche à se justifier. Déjà l'on voit des chefs d'école, tels que feu Dugald Stewart, dire que la science est

bornée au rôle passif, que sa tâche est limitée à l'analyse du mal existant.

C'est agir comme un médecin qui dirait au malade : « Mon ministère consiste à faire l'analyse de votre fièvre, et non pas à vous en indiquer les moyens curatifs. » Un tel médecin nous semblerait ridicule ; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc :

« Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts. »

Si l'on admet ce rôle passif, cet égoïsme par lequel ils croient excuser l'impéritie de la science, ils seront encore très en peine de tenir parole, de donner l'analyse du mal ; parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tout sens qu'un monde à rebours. Jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs, et non sur le bien-être du producteur ; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique. Mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation ? n'est-il pas évident :

que la *circulation est inverse*, opérée par les intermédiaires nommés *marchands*, *négociants* qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc. ;

que la *concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé ; et d'autre part

plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse, dans le mécanisme industriel ; j'en compterai facilement trente (voyez 6e section) : pourquoi n'en avouer qu'un, celui de la consommation inverse ?

L'industrie présente une subversion bien plus saillante, c'est la *contrariété des deux intérêts collectif et individuel.* Tout industrieux est en guerre avec la masse, et malveillant envers elle par intérêt personnel. Un médecin souhaite à ses concitoyens de bonnes fièvres, et un procureur de bons procès dans chaque famille. Un architecte a besoin d'un bon incendie, qui réduise en cendres le quart de la ville, et un vitrier désire une bonne grêle qui casse toutes les vitres. Un tailleur, un cordonnier ne souhaitent au public que des étoffes de faux teint et des chaussures de mauvais cuir, afin qu'on en use le triple, pour le bien du commerce : c'est leur refrain. Un tribunal croit opportun que la France continue à commettre chaque année cent vingt mille crimes et délits à procès, ce nombre étant nécessaire pour alimenter les cours criminelles. C'est ainsi qu'en industrie civilisée tout individu est en guerre intentionnelle avec la masse ; effet nécessaire de l'industrie anti-sociétaire ou monde à rebours. On verra disparaître ce ridicule dans le régime sociétaire, où chaque individu ne peut trouver son avantage que dans celui de la masse entière.

De tous les indices qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends par *simple* une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté au cinq classes :

	pauvre	*gênée*	*moyenne*	*aisée*	*riche*
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

La ligne A représente l'origine des sociétés où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre figurée par zéro n'existait pas.

A mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes BCDE il faudrait que la classe pauvre y participe selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire, que dans un degré de richesse E, le riche ayant cent vingt-huit francs à dépenser par jour, le pauvre aurait au moins huit francs : dans ce cas l'échelle serait composée, croissant proportionnellement pour les cinq classes, et sans égalité.

Mais en civilisation l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que si la richesse est parvenue au cinquième degré E, la classe riche obtient bien son lot de cent vingt-huit, et la pauvre zéro seulement ; car elle a toujours moins que le nécessaire ; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128 ; et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations ; car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir ; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice, et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim.

Sous ce rapport, les peuples fainéants, comme l'Espagnol, sont plus heureux que les laborieux, car l'Espagnol est assuré de trouver du travail

quand il lui plaira d'en accepter. Le Français, l'Anglais, le Chinois ne jouissent pas de cet avantage.

Je n'en conclus pas que le régime social de l'Espagne soit louable, tant s'en faut : je veux seulement arriver au but qu'indique le titre de cet article, démontrer que tout est cercle vicieux dans l'industrie morcelée ou civilisée ; elle crée par ses progrès les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur ; il ne pourra naître que du régime d'attraction industrielle et répartition proportionnelle, selon la ligne E. Cette répartition est impossible, tant que l'industrie est répugnante ; il faut que le peuple reste dans l'extrême dénuement pour consentir à l'exercer. D'ailleurs la civilisation produisant à peine le quart de ce que produira l'association, et peuplant outre mesure, il serait impossible d'assurer à ses fourmilières de populace un lot de *minimum* ou honnête nécessaire.

On a si bien reconnu ce cercle vicieux de l'industrie que de toutes parts on commence à la suspecter, et s'étonner *que la pauvreté naisse en civilisation de l'abondance même.* Je viens de décrire cinq vices, dont chacun isolément suffirait à produire ce désordre ; qu'est-ce donc lorsque les cinq vices agissent tous à la fois, et concurremment avec une cinquantaine d'autres non encore cités ?

N.M., t. 6, pp. 28–35.

Deuxième partie
Critique des idéologies

1. Égarement de la raison

L'hypothèse des accommodements individuels entre Dieu et l'homme donna naissance à tous les dogmes qui prêtent à Dieu nos ridicules et nos faiblesses ; quiconque put croire que Dieu s'abaissait à traiter avec lui par l'entremise d'un prêtre dut se persuader que Dieu était peu différent du prêtre, comme le roi est peu différent de l'ambassadeur qui est son interprète. De là vinrent les dogmes qui dénaturent le caractère de Dieu, entre autres le dogme de l'épreuve qu'on accuse Dieu d'exercer sur nous, avant de nous admettre au bonheur de l'autre vie.

... Pour motiver cette prétendue épreuve, les prêtres et les philosophes ont distingué les passions en bonnes et mauvaises, et prétendu que l'exercice des bonnes actions, telles que la charité, étant agréables à Dieu, on devait espérer le bonheur de l'autre vie pour ceux qui auront fait le bien et augurer le malheur de l'autre vie pour ceux qui auront fait le mal.

Une preuve que Dieu ne tiendra aucun cas de vos bonnes ou mauvaises actions, qu'il n'admet point vos distinctions de crime ou de vertu, et qu'il juge toutes les passions bonnes c'est qu'il a permis que tout acte que vous jugez criminel dominât dans un corps social, et y fût excité, admiré comme vertu, comme penchant religieux et agréable à Dieu. Donnons quelques exemples.

Commençons par le suicide : c'est une grande vertu chez divers sauvages qui se croient déshonorés de périr de mort naturelle. Le suicide a été religieusement honoré par de grandes nations, par des peuples conquérants, tels que les Scandinaves, qui croyaient exercer la vertu en se poignardant, dans l'espoir que Dieu après la mort leur ferait boire du sang dans le crâne de leurs ennemis. Ces peuples et tant d'autres ont érigé en vertu la torture des prisonniers qu'ils font périr dans de longs supplices. D'autres font une vertu de l'anthropophagie ; les Auzicos, nation africaine, se mangent fraternellement les uns les autres. Je dis fraternellement, parce qu'ils consentent à être mangés. Un Auzico croit exercer la philanthropie et la vertu en avisant ses amis qu'il est las de la vie, qu'il va se faire tuer par le boucher, et qu'il lègue son rognon à tel ami, son aloyau à tel autre pour s'en régaler, comme il s'est régalé lui-même en mangeant son père, son frère et son enfant dans l'occasion ; ce sont des anthropophages économistes et philanthropes chez qui il y a toujours des gigots de chair humaine pendus au croc devant la boutique du boucher. Les Spartiates et les Chinois nous montrent l'infanticide érigé en vertu. Tout Spartiate a cru exercer une vertu civique en envoyant son enfant nouveau-né à l'inspection du magistrat qui faisait tuer ceux qu'il ne jugeait pas bons à conserver. Les Chinois poussent la vertu plus loin, ils veulent se défaire des enfants sans les tuer eux-mêmes ; en conséquence ils les exposent sur un fumier où les cochons viennent les manger tout vivants, ou bien ils les abandonnent sur l'eau attachés à une courge vide qui les fait surnager longtemps avant d'être noyés. Parlerai-je des sacrifices d'hommes qui ont été des actes de vertu et de religion chez tant de peuples, sans en excepter nos bons aïeux, les

Gaulois, et même nos contemporains les Espagnols qui brûlaient les Juifs, au lieu de les envoyer gratter la terre en expiation de leurs usures et de leurs friponneries.

Passant aux crimes voluptueux, nous citerons d'abord les fiers républicains de Sparte, qui faisaient une vertu de la pédérastie. Il est à remarquer que leur manie antiféminine règne chez la majeure partie des sauvages, que nous appelons hommes de la nature, et jusque chez les pauvres Kamtchadals où l'on voit régner l'usage d'entretenir de jeunes garçons sans que la religion du pays s'y oppose. D'autres font bien pis, les Zaporaviens font de la sodomie une spéculation politique : ils n'ont point de femmes, sont tous pédérastes, et se renouvellent en enlevant les enfants des voisins. Il en est chez qui la prostitution des filles aux étrangers est un acte de vertu, témoin les Lapons, les Brasiliens et tant d'autres. Quelques-uns, tels que les Otahitiens, ont exercé l'acte vénérien sur l'autel, pour la plus grande gloire de Dieu, et leur religion vaut bien celle des Mexicains qui élevaient à leurs dieux des pyramides formées des crânes des victimes humaines qu'on leur immolait. On a vu aussi les Guèbres dont la vertu favorite était l'inceste. Chaque père a cru chez eux pratiquer la vertu en déflorant sa fille comme une plante qu'il avait cultivée et dont il devait cueillir la fleur ; et combien de pères et mères civilisés pratiquent encore cette vertu ! Bref, tout crime a dominé, domine, ou dominera chez quelque nation, toutes étant libres de placer la vertu où leurs voisins placent le crime...

Qu'entendez-vous donc par vertu et crime ? Si les vertus sont les actions qui coopèrent au soutien de l'ordre social, le suicide est vertu d'après le culte d'Odin, qui a failli envahir l'Europe. La réclusion des femmes et la mutila-

tion des hommes sont vertu d'après le culte de Mahomet, bien plus étendu que le nôtre. D'ailleurs, chaque religion transforme selon ses besoins le crime en vertu. La mutilation est admise chez le pontife romain pour service des autels. Vous seriez bien à plaindre si Dieu punissait ce que vous appelez crime, vous seriez de votre propre aveu tous condamnés aux peines cruelles, ne fût-ce que pour le larcin, car les neuf dixièmes des civilisés sont des voleurs, et vous seriez condamnés tous en masse pour fait d'assassinat que le corps social exerce sur ses indigents, en leur interdisant la chasse, la pêche, le larronnage et autres droits de la nature, sans leur fournir leur travail adoptif d'où dépend le gain de leur subsistance. Vous assassinez doublement les indigents en leur ôtant les moyens d'existence naturelle et les moyens d'existence sociale, et vous mériteriez tous de brûler dans un double enfer pour ce seul crime dont vous êtes coupables en masse. Voyez combien il est heureux pour vous que Dieu se rie de vos idées de crime et de vertu comme des songes d'un malade, et qu'il ne se mêle pas de vos infamies sociales. S'il vous prenait au mot, quand vous demandez la punition du crime, ne devrait-il pas créer 800 millions de monstres pour dévorer 800 millions de criminels qui couvrent le globe, et faire périr l'infernale engeance des civilisés, barbares et sauvages par 800 millions de supplices différents.

Cessez donc de compter sur les suppliques et les bonnes œuvres dont vous croyez vous appuyer auprès de Dieu, le seul rapport sensé que vous puissiez établir entre la vie présente et la vie future, c'est que si Dieu est bon et puissant, il doit nous donner dès cette vie un avant-goût des délices qu'il nous prépare dans l'autre vie.

. . .

Dans l'état de faiblesse où se trouvent les théories morales quel secours la religion pourrait-elle s'en promettre ? Qu'est-ce que votre influence, moralistes, au prix de la sienne ? elle sait, au nom de Dieu, faire pratiquer les plus effrayantes austérités, et vous ne pouvez pas, au nom de la raison, faire observer la plus légère privation. Vous n'osez pas adresser aux grands la plus petite réprimande, tandis que la religion s'est maintenue dans le droit de les gourmander en face : la chaire est une citadelle d'où un orateur adroit peut remontrer les rois, parlant à eux-mêmes (s'il ne le peut pas aujourd'hui, il le pourra demain sous un règne faible). Avec son ton de rigueur elle s'est fait aimer, tandis que la morale, en présentant la doctrine la plus radoucie, est tombée dans un mépris proportionné à la complaisance de ses dogmes ; aussi, moralistes, ne fûtes-vous jamais plus dédaignés qu'aujourd'hui où vous avez transigé avec les vices commerciaux que vous attaquiez encore dans le dernier siècle.

Cependant, vous entreprenez la même tâche que les prêtres vos rivaux, corriger les mœurs et annoncer l'autre vie : d'où vient cet excès de fortune chez les uns et de revers chez les autres dans la même carrière ? C'est que votre science, malgré tout l'esprit de ses auteurs, a mal saisi le caractère civilisé. La masse de nos sociétés est une vile canaille qu'il faut prendre par la terreur et l'intérêt, mais non pas persuader. La Religion serait conspuée comme vos dogmes, si elle se mettait aux genoux des civilisés pour les séduire, et si elle ne leur présentait que des raisonnements. Elle saisit le faible de tous les âges et de toutes les conditions. Aux enfants elle fait peur de l'enfer, ils ont le choix de croire ou brûler éternellement ; les enfants ont plus de peur que de raison, et ils croient. Aux pères de famille, elle

promet de contenir leurs jeunes filles et leurs domestiques ; les pères sont ravis d'entrevoir quelque secours dans une tâche pénible et ils accueillent la religion, lors même qu'ils la méprisent. Aux vieillards, et aux coquettes délaissées, elle donne un régime spirituel pour tuer quelques heures d'une longue journée, elle leur donne dans ses confréries un simulacre d'importance, un dédommagement de l'ingratitude du monde qui les méconnaît. Aux hypocrites, elle aplanit les voies, elle leur sert de marchepied. Aux scélérats, elle calme les remords pour un acte de contrition. Aux pauvres, elle promet leur chimère favorite, l'égalité dans le royaume des cieux. Où sont ceux à qui elle est inutile ? quelques esprits forts, qui sont parfois bien aise, comme Voltaire, que leurs domestiques aient de la religion, quelques jeunes gens, qui sont de nulle influence, et qui viendront à leur tour à son giron... Pour vous, moralistes, votre science ne présente ni terreur, ni agrément, ni bénéfice. Quelle influence pouvez-vous obtenir ? quels sont vos titres pour figurer à côté de la religion et prétendre à son alliance ? La raison dont vous vous appuyez n'est pas à portée du peuple. L'essai qu'il a fait du culte de la raison n'a abouti qu'à le rattacher à ses anciennes chimères. La théologie, qui semblait accablée par le ridicule, a ressaisi le sceptre de l'opinion, et en accordant qu'elle soit une science chimérique, son triomphe prouve que le peuple qui la redemande a besoin de déraison en civilisation. Quelle vérité désolante pour les partisans du perfectionnement de la raison ! De quelle utilité sont donc les philosophes dans l'ordre civilisé, si leur doctrine est repoussée du peuple qui compose le grand nombre, si leur règne momentané cause la ruine et le supplice du petit nombre qui peut les lire et fait décliner rapide-

ment vers la Barbarie cet ordre civilisé qu'ils prétendent perfectionner ?

Reprenons l'examen des chances qui pouvaient amener une ligue de la morale avec la religion, ou une rupture ouverte.

... Le paganisme, plus accommodant avec les passions que le catholicisme, se prêtait à l'association des sectes morales et religieuses. La religion mythologique pouvait admettre les sectes morales en qualité de prêtres accessoires comme sont nos moines, et de fait, les moralistes anciens n'étaient autre chose que des moines païens : les cyniques ne sont-ils pas le pendant des capucins ? Les épicuriens ne sont-ils pas le pendant des bernardins ? etc. ; tant il est vrai que les jongleries civilisées se reproduisent en chaque siècle sous des masques divers.

Depuis la révolution opérée dans le culte sous Constantin, toute union entre les sectes morales et religieuses devenait impossible. Le christianisme est trop austère, trop exclusif pour pouvoir se concilier avec d'autres sectes que la sienne ; les moralistes devaient prévoir la rupture et prendre les devants dans la lutte, en cherchant à s'appuyer de la Politique puisque leur science ne peut pas jouer par elle seule le rôle actif.

... Pour prendre cette attitude, il suffisait d'une seule opération, fonder une nouvelle religion : l'expérience conseillait une religion voluptueuse. On voyait la mythologie triompher par ses attraits du culte même qui l'avait écrasée, et se maintenir jusque dans les écoles chrétiennes par le suffrage de la classe polie qu'elle captivait. Il fallait donc mettre en action les voluptés et les passions que la mythologie fait goûter en tableaux. Il fallait organiser le culte des passions voluptueuses combinées avec quelques dogmes de l'évangile qui se prête à toute secte religieuse.

...

Le culte de la volupté cadrait merveilleusement avec la politique moderne. Les économistes, trop décharnés dans leur doctrine, et prêchant trop crûment l'amour des richesses, avaient besoin de s'allier à une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides prétextes. En d'autres termes, il fallait à l'économie politique un beau masque pour cacher sa vilaine figure. C'est une science qui ne parle qu'à la Bourse : elle devait se former un allié qui parlât au cœur, une secte qui, réduisant les jouissances du luxe et les voluptés en actes religieux, aurait prouvé que l'amour des richesses et des voluptés est très compatible avec la probité, la charité et les passions généreuses *parmi la classe polie et opulente*, aurait jeté des fleurs sur cette soif de l'or que provoquent les économistes. Hélas! cette cupidité contre laquelle on déclare si vainement, ne valait-il pas mieux la couvrir de fleurs que de boue, puisqu'elle devait régner à jamais sur les civilisés, sans qu'aucun raisonnement pût la bannir un seul instant. Observons bien qu'en parlant d'un culte de la volupté, je n'entends l'étendre qu'à la classe polie et à quelques adeptes tirés du peuple pour le service de la secte qui n'aurait pas pu comporter l'initiation du peuple avant de s'être solidement établie parmi les grands et les bourgeois. Cette religion aurait pris une marche opposée à celle des cultes austères... Au reste, il serait inutile d'élever contre cet aperçu aucune objection tant que je n'indique pas les moyens d'exécution.

Les moralistes avaient encore différentes voies à tenter pour se soutenir contre le choc du christianisme ; mais quelle a été leur marche ? Ils se sont isolés et privés de l'appui de la politique moderne en réchauffant les radotages de la belle antiquité contre les richesses : en outre, ils ont appuyé les persécutions du christianisme contre

l'amour. En somme ils se sont affublés des ridicules de l'antiquité et de ceux du catholicisme. C'est avec de telles armes qu'ils ont déclaré une guerre inconsidérée à la religion chrétienne : il faut que celle-ci soit bien chancelante pour avoir été culbutée momentanément par de si faibles agresseurs.

Ph. 1847, pp. 28–77.

2. Du Libre Arbitre

De toutes les bévues de notre siècle, il n'en est pas de plus funeste que l'esprit de liberté, bon et très louable abstractivement, mais si mal dirigé, en application, qu'il a rallié aux bannières du despotisme ceux-mêmes qui avaient penché pour la liberté. Une fâcheuse épreuve a démontré qu'il n'y a qu'illusion et péjorantisme dans ces belles théories.

Pourquoi donc les nations civilisées ne sont-elles pas aptes à jouir d'un bien qui est l'objet des désirs collectifs et individuels ? Question bien digne de notre attention ! C'est la première qui doit nous occuper dans une analyse de la Civilisation : il faut d'abord démontrer dans le mécanisme civilisé aberration spéculative, ignorance des conditions de liberté collective et individuelle. Ce sera l'objet de la *1re section*, d'où nous passerons à l'analyse des erreurs pratiques et des ressorts dont le jeu mal dirigé condamne la Société civilisée au rôle de servitude permanente, quelque forme qu'elle puisse donner à ses codes et institutions, en pays populeux, l'exception ne portant que sur pays neufs. L'asservissement du Civilisé, même dans les républiques où il est souvent bien plus esclave que sous un roi, témoin les oligarchies de Venise, Berne et Fribourg ; cet asservissement, dis-je, est si bien constaté que

toute preuve à cet égard serait superflue ; mais il reste à l'orgueil quelque retranchement où il fait résistance, et à défaut de libertés politiques et matérielles, il se targue de quelques libertés spirituelles, et notamment du *Libre Arbitre* que chacun s'accorde à admettre, pour obvier aux croyances de prédestination et de fatalisme qui, faisant de l'homme un automate, élèvent le crime au niveau de la vertu. Je ne prétends pas traiter de ces abstruses questions, mais seulement la partie qui est relative à l'Attraction.

Lorsque le roi Louis XVI bloqué aux Tuileries par les conventionnels était obligé de signer tous les décrets qu'on lui proposait, une gravure le représenta enfermé dans une prison et passant sa main à travers les barreaux pour écrire : *Je suis libre.*

Telle est l'indépendance dont nous jouissons en Civilisation sur l'exercice de nos passions : nous sommes libres de souffrir, mais non pas libres de nous plaindre. L'animal a non seulement le droit de jouir sans qu'on lui intente un procès de larcin ou d'adultère, mais il a le droit de se plaindre si on l'empêche de jouir. Un chien renfermé a le droit de hurler dans sa cage ; un conscrit n'a pas le même privilège, et il faut qu'arraché par les sbires à sa famille et à ses habitudes, il s'écrie comme Louis XVI : Je suis libre ; je me pâme d'amour pour la personne sacrée de Bonaparte ; je jouis de mon libre arbitre, etc.

Tels sont les arrêts de la philosophie et de la théologie, on ne les amènera pas à confesser que le Civilisé soit un vil esclave, bafoué dans ses vertus malheureuses, exalté dans ses crimes heureux : c'est, disent-elles, un être qui a le libre arbitre d'opter entre le bien et le mal. Entre-temps, on prend de bonnes mesures pour qu'il n'hésite pas sur l'option.

U.U., t. 2, p. v.

Du libre arbitre de l'homme, en simple et en composé, en positif et en négatif.

Le Libre Arbitre se divisera en simple et en composé : simple s'il n'opte que pour la raison seule ou la passion seule, composé s'il opte pour toutes les deux, s'il parvient à une raison coïncidente avec l'Attraction passionnée. ...

Du moment qu'on met en jeu la contrainte, les châtiments, pour faire exécuter un ordre, il ne remplit aucune des conditions de Libre Arbitre, et si on veut nous persuader que Dieu ou la loi nous donne cette prérogative, il faut d'abord supprimer les enfers, les gibets et autres voies coercitives, borner les ressorts du Mouvement aux deux éléments indiqués, savoir : l'impulsion directe ou adhésion irréfléchie, qu'on nomme Attraction, et l'impulsion indirecte ou adhésion réfléchie, qu'on nomme Raison positive, convenance de plaisir calculé.

On objectera que les Civilisés, abrutis par la pauvreté, n'ont aucun discernement en affaires sociales, et que la raison consiste à les violenter pour leur propre bien. Je le sais ; et j'ai observé, en parlant des jantes larges, de l'unité monétaire, etc., qu'on ne connaît pas encore l'emploi régulier des contraintes utiles ; mais, d'après ce principe, les Civilisés n'ont donc pas de libre arbitre ou tout au moins ils ne l'ont qu'en négatif, ils n'ont que l'option du moindre mal ; souffrir l'indigence et la faim pour éviter les gibets et les enfers.

Le problème étant d'arriver au Libre Arbitre *positif* et *composé*, il est clair que la civilisation ne peut nous le donner et nous ne l'obtiendrons que par l'issue de Civilisation et l'entrée dans le Nouvel Ordre social qui, assurant au peuple l'aisance, le luxe, les plaisirs, et par suite le goût du bon ordre, l'attachement au Régime *(de l'industrie attrayante)* dispensera de recourir à

la contrainte.

Si les voies coercitives conduisaient la multitude à son but, au bonheur composé ou destination de l'homme, telle qu'elle est définie dans le prologue, on pourrait approuver les deux sciences philosophique et théologique d'avoir comprimé le Libre Arbitre, et l'avoir, à force de sophismes, restreint à l'essor négatif : mais au lieu de bonheur composé elles conduisent l'immense majorité au malheur composé, résultat constant des Sociétés civilisée et barbare, et ne nous assurent pas même l'exercice de la Raison, l'un des deux éléments du Libre Arbitre. Elles ne peuvent pas s'entendre sur la fonction de cette Raison dont elles modifient sans cesse les oracles dans leurs innombrables codes et systèmes. Leur contradiction est pire encore quant aux résultats, puisque ces codes nous donnent tout le contraire de ce que la Raison philosophique nous avait promis, n'opérent partout que la permanence des fléaux.

C'est donc à bon droit que l'homme se plaint d'être plus malheureux que les animaux qui, étant destinés à l'Attraction simple ou Passion pure, jouissent du plein essor et du libre arbitre ; tandis que nous, destinés au Libre Arbitre composé ou essor combiné de la Passion et de la Raison, nous ne jouissons ni de l'une ni de l'autre. Quelques exceptions, bornées au plus à 1/8 des hommes, ne servent qu'à constater l'exclusion générale.

Ces considérations n'ont pas échappé aux savants, qui ont escobardé autant que possible sur ce problème du Libre Arbitre. Quelques-uns pourtant, et notamment Voltaire, ont fait sur cet asservissement des hommes et sur les vues de Dieu relativement au bien et au mal, des arguments très forts et auxquels la science civilisée ne saurait répondre.

L'embarras des savants naît de ce qu'ils n'envisagent le mouvement qu'en sens rétrograde. Le voyant parvenu à la 4e limbe ou Civilisation, ils en concluent qu'il ne peut pas s'élever plus haut et ne spéculent que sur la carrière déjà connue. C'est raisonner comme celui qui aurait dit, avant l'expédition de Colomb : « J'ai fait mille lieues dans l'Atlantique, je me suis avancé plus loin qu'aucun autre navigateur : je n'ai pas découvert de nouveau continent : donc il n'en existe pas. » Chacun aujourd'hui saurait lui répondre : « 1000 lieues n'ont pas suffi ; retournez et faites-en 2000, 3000 au besoin. » Tel est le tort des Civilisés : ils ne trouveront rien de satisfaisant sur le problème du libre arbitre ni sur toutes les questions du Mouvement social, tant qu'ils voudront se borner aux échelons connus, aux quatre limbes Sauvagerie, Patriarcat, Barbarie, Civilisation. Nous allons, en spéculant sur la continuation de l'échelle, réfuter leurs sophismes contre le Libre Arbitre composé ou libre exercice de la passion et de la raison combinées.

Divisons l'examen en rétrograde et extrograde : nous comprendrons dans la partie rétrograde l'état présent et passé du mouvement social, et dans l'extrograde l'état futur, les sociétés à venir.

Du Libre Arbitre en carrière rétrograde.

Tant que nous sommes en limbes obscures, dans les cinq périodes sauvage, patriarcale, barbare, civilisée et garantisme même, nos passions nous poussent plus ou moins au mal. Or, si l'intention de Dieu est que nous ne commettions pas le mal et que nous soyons réprimés, contenus par le frein des lois et de la religion, il semble avoir voulu notre asservissement, et nous paraissons fondés à lui reprocher

un état de choses qui ne nous laisse pas autant de liberté qu'aux animaux en qui l'essor libre de la passion n'est point un vice, et qui jouissent vraiment du libre arbitre simple, ou passion sans raison. Pourquoi l'espèce humaine, qui est leur supérieure, n'a-t-elle pas comme eux le droit de se livrer à ses passions, et pourquoi Dieu lui en a-t-il donné d'assez vicieuses pour qu'il soit nécessaire de la priver du libre arbitre ? En nous donnant pour ressorts sociaux la Passion et la Raison, pourquoi ne nous a-t-il pas donné la Raison en dose proportionnée à la Passion, mais au contraire en quantité si faible qu'elle équivaut à zéro chez la multitude, et même chez les savants qui parlant sans cesse de modération et de raison, n'en ont pas l'ombre dès que leur passion est émoustillée ?

Dieu a-t-il donc voulu nous priver du Libre Arbitre en nous privant à peu près de l'un des deux éléments qui doivent y concourir, et donnant à l'autre, à la Passion ou Attraction, une intensité désordonnée qui oblige à la tenir en compression perpétuelle chez les peuples industrieux, civilisés et barbares, et non chez les sauvages ?

Ainsi, lorsqu'on se borne, en mouvement social, à envisager la carrière rétrograde, le présent et le passé, on est induit à penser, ou que Dieu ne veut pas le libre arbitre dans les sociétés industrielles ou que Dieu ne veut pas l'industrie s'il veut l'exercice du Libre Arbitre.

De ces deux opinions, la deuxième est inadmissible, car l'abandon de l'industrie, en nous ramenant à l'état sauvage, rend bien le libre arbitre aux hommes qui sont réellement libres en sauvagerie, mais non pas aux femmes qui forment moitié de la population et qui sont comprimées chez les sauvages ; et d'ailleurs les hommes n'y jouissent que de la liberté politique

et non de la liberté passionnelle. Quelques sauvages ont des lois très rigoureuses contre l'adultère et autres essors de passion, qu'ils punissent par des supplices légaux chez les hommes ainsi que chez les femmes.

On ne peut donc pas conclure que Dieu ait voulu fonder le libre arbitre sur l'abandon de l'industrie, car les hommes sauvages sont entravés sur plusieurs passions, et leurs femmes le sont presque sur toutes.

Il reste à disserter sur la première proposition : Dieu semble interdire le libre arbitre aux sociétés industrieuses, puisque la compression des 7/8 de leurs membres est nécessaire, et que le 1/8 privilégié, qui comprime les 7/8, est encore entravé lui-même dans une foule de passions, les grands n'ayant pas, à beaucoup près, le libre essor des leurs, et s'en plaignant jusque sur les trônes.

. . .

Ainsi, en proscrivant l'attraction, nous tombons sous la tutelle d'une prétendue sagesse fort éloignée du libre arbitre ; car elle ne peut s'accorder ni avec Dieu, ni avec l'homme, et n'admet l'impulsion ni de Dieu, ni de l'homme. Jugeons en par une courte analyse de ses deux branches, théologie et philosophie : l'une en guerre avec l'attraction, l'autre en guerre avec l'attraction et la raison.

La théologie, qui nous défend l'usage de la raison par le précepte : *de fide est* (c'est article de foi), nous interdit aussi l'obéissance à l'attraction. Ainsi, sous prétexte de donner tout à Dieu, elle ne laisse rien ni à Dieu, ni à l'homme. Cependant elle prétend venir de Dieu : mais comme il y a des théologiens par centaines et que chacun a produit et produit encore des sectes rivales qui se damnent réciproquement, on en doit conclure que si toutes les religions civilisées, barbares et

sauvages, viennent de Dieu, l'esprit de Dieu n'est qu'incertitude et contradiction et que Dieu ne veut pas le libre arbitre de l'homme, puisque, dans les 9/10 de ces religions, il dévoue les mécréants aux brasiers éternels ; ce qui n'est plus leur laisser libre option, liberté de jugement.

La philosophie qui dénonce le système oppressif de sa rivale est-elle moins intolérante ? n'a-t-elle pas aussi ses articles de foi ? ses risibles assertions sur l'existence de la liberté, là où l'homme n'a pas le droit de manger quand la faim le presse ? En voulant étouffer l'attraction ou impulsion divine, elle la remplace par une raison qui sanctionne tous les actes de tyrannie, pourvu qu'ils soient fardés de beaux verbiages. L'une fait au nom de la raison ce que l'autre fait au nom de Dieu. Toutes deux approuvent qu'on envoie au supplice le malheureux qui, pressé par la faim, dérobe un pain dont l'attraction, écho de Dieu, lui fait une loi de se nourrir.

Voilà donc la science divisée en deux sectes primordiales, qui, sous divers masques, ne veulent reconnaître ni Dieu ni la raison dont elles se disent les interprètes, et punissent en pratique ce libre arbitre qu'elles promettent en théorie.

D'où naît ce conflit d'absurdités ? De ce que chacune des deux spécule sur le simple qui n'est pas applicable à l'homme (sinon en relai composé). Chacune s'attache à une prétendue sagesse, divine ou humaine, qui toujours exclut l'attraction et borne le libre arbitre à un seul de ses deux éléments. C'est l'anéantir : car en principe de mouvement : « Tout mécanisme essentiellement composé, qu'on veut réduire au simple, n'arrive point au simple, mais tombe en composé subversif ou conflit de ses deux éléments. » C'est une règle qui nous expliquera toutes les absurdités civilisées, dont je renvoie l'examen à la touche du duplicisme (pivotale mineure).

C'est assez prouver que pour arriver au libre arbitre composé et surtout positif, ou liberté d'option sur les jouissances, le problème est de développer combinément l'attraction et la sagesse ou raison ; et, pour y réussir, il n'est d'autre voie que de déterminer un nouvel ordre social où les deux ressorts soient compatibles.

Du Libre Arbitre en carrière extrograde.

... Si l'on veut envisager le Mouvement en sens extrograde, s'élever au-delà des Sociétés connues, raisonner sur le mécanisme des Séries passionnelles, tous les problèmes de bonheur social deviennent des jeux d'enfants, et rien n'est plus facile que de développer en plein accord l'Attraction et la Raison, s'élever ainsi à la jouissance du Libre Arbitre composé et positif.

Jusque-là toutes les subtilités de l'école ne sauraient répondre aux arguments sur le malheur de l'homme, sur la malfaisance apparente de Dieu et sa préférence pour les animaux, que nous voyons pourvus d'un bonheur suffisant, selon leur Libre Arbitre, tandis que le monde civilisé ne cesse de gémir sur l'étendue de ses malheurs.

...

Classement des libertés vraies et illusoires.

Ne craignons point de multiplier les tables Sans cette précaution, il ne reste souvent d'une lecture que des notions confuses. Une table vient à propos à la suite des débats, pour classer et graver dans la mémoire divers détails dont les lectures n'ont laissé que de vagues souvenirs.

Nous n'avons que quatre modes à envisager dans l'essor des libertés. Leur classement bien précis mettra fin à toutes les controverses politiques et théologiques sur les libertés. Le

problème se borne à décider lequel des quatre modes assure le plein bonheur, et il n'y aura pas à hésiter sur la décision.

TABLE DES QUATRE EXERCICES DE LIBERTÉ

La composite positive	*convergente directe*	*2 éléments*
La simple positive	*divergente active*	*1 élément*
La simple négative	*divergente passive*	*1 élément*
La composée négative	*convergente inverse*	*2 éléments*

La première, et la seule qui soit pleine liberté, a été décrite. Elle développe les deux éléments Attraction et Raison en sens positif, ou concret de toutes deux pour la distribution et le raffinement des plaisirs. Une telle Raison est convergente avec l'Attraction. Il est bien peu de Civilisés qui puissent exercer en ce genre, car il faut réunir santé, richesse, prudence et sûreté. On trouve quelques épicuriens qui atteignent ce but, au moins pour quelque temps, car il n'est pas de bonheur stable en Civilisation, et combien petit est le nombre de ceux qui arrivent à l'exercice composé positif, sort habituel du plus pauvre des hommes en Harmonie, où il a des chances de plaisir décuples de celles de ces épicuriens !

. . .

La liberté en 2ᵉ exercice est *la simple positive*, celle qui ne repose que sur l'essor de l'Attraction sans concours de Raison positive. Elle conduit rapidement l'homme à sa perte. Un jeune étourdi qui dissipe follement une grande fortune jouit de ce genre de liberté qui ne lui prépare pas de bonheur pour la suite. Il est douteux qu'il aille à quelques mois sans tomber dans de fâcheuses

disgrâces et même en malheur composé. C'est donc une liberté funeste que la *simple positive*, et avant de parler des 3e et 4e, on reconnaît déjà au parallèle des 1re et 2e, qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la liberté *composée positive*, qui fait converger les deux éléments, la Passion du plaisir avec une Raison positive, occupée à raffiner et étendre les plaisirs, mais non pas à en modérer l'usage; auquel cas elle devient négative, et n'est plus, au lieu d'un garant de bonheur réel, qu'un garant contre l'imminence du malheur. Il faut se rappeler ici qu'en Harmonie, on n'a pas besoin de Raison modératrice, puisque la modération naît de l'état des choses, de l'affluence des plaisirs. Dès lors la Raison n'a plus qu'à exercer en composé ou en calculs de raffinements voluptueux, c'est-à-dire en positif, en service de plaisir actif.

La liberté en 3e exercice est la *simple négative* ou emploi de Raison modératrice dénuée du concours de l'Attraction, et n'intervenant que pour l'entraver dans des vues de prudence. Tel est le triste sort que la philosophie et la théologie veulent nous allouer en Civilisation. Il y a loin de là au bonheur. Savoir se résigner à souffrir, ce n'est pas jouir. Nous ne sommes point heureux quand la Raison est en essor négatif, en guerre avec l'Attraction; nous ne jouissons que lorsque toutes deux s'accordent en faveur du plaisir; ainsi, dans un grand repas, au lieu de servir les mets en confusion, nous employons la Raison qui nous apprend à classer les mets en Série de quatre groupes ou quatre services consécutifs. Une telle raison est positive, en ce qu'elle accroît la jouissance, nous assure, par ce classement des mets, la faculté de digérer mieux et de graduer le plaisir. Mais si l'on ne sert sur la table qu'un panier de livres philosophiques et théologiques sur la tempérance, la mortification des sens et le

besoin de réprimer son appétit quand on n'a pas de quoi le satisfaire, cette Raison, tout en nous persuadant par de belles phrases, ne sera qu'un plaisir négatif en conflit avec l'Attraction, qui nous fait désirer un dîner quand nous nous mettons à table. Il n'est donc rien de plus opposé au bonheur que cette Raison négative, à laquelle on façonne si bien les Civilisés et qu'on leur donne pour Libre Arbitre, quoique elle ne soit que la liberté de s'habituer à souffrir et guerroyer contre soi-même.

La liberté en 4[e] exercice est la *composée négative* ou ralliement des deux éléments frustrés. Le peuple civilisé ne connaît que cette quatrième liberté. Sa Raison brute, mais juste, ne lui montre que malheurs dans sa misérable condition. En vain la philosophie et la théologie interviennent pour lui prouver : l'une, que ses privations sont le chemin du ciel ; l'autre, qu'elles sont le bonheur du sage. Le peuple n'entend goutte à ce grimoire de subtilités, et s'écrie partout qu'il est bien malheureux, qu'il voudrait être riche pour se livrer aux plaisirs. La philosophie lui répond que l'or et l'argent sont de vils métaux ; la théologie, qu'il n'a besoin que de la grâce et des indulgences. Il regimbe de plus belle contre ces doctes leçons, il persiste à désirer les richesses et à déplorer ses privations.

Ici les deux éléments reviennent à l'accord, mais en négatif. La Raison n'est plus contraire au vœu de l'Attraction comme dans la troisième liberté. L'Attraction n'est plus dénuée de Raison comme dans la deuxième liberté. Le peuple a vraiment la Raison positive tendant à raffiner les plaisirs, car il ne désire pas la fortune pour la dissiper, mais pour en jouir judicieusement comme le font les gens du peuple qui s'enrichissent. On n'en voit pas un sur cent qui consume en prodigalités ce qu'il a péniblement amassé.

Le peuple a donc véritablement la Raison positive, ou amie des plaisirs réels sagement distribués, amie de l'Attraction positive ; mais cet accord des deux éléments n'a chez lui aucun aliment ; il n'opère qu'en sens négatif, puisqu'au lieu de conduire aux jouissances, il aigrit le sentiment des privations.

. . .

En comparant les quatre libertés, on voit qu'il n'y a de raisonnable que les deux composées : tant il est vrai que le simple n'a aucune convenance avec la nature de l'homme.

Voici matière à une belle réplique des philosophes et des théologiens, qui vont soutenir la troisième liberté, la simple négative. Puisque l'immense majorité des humains est condamnée aux privations, ne vaut-il pas mieux, diront-ils, façonner le peuple à une souffrance nécessaire, et armer la Raison contre l'Attraction et l'aiguillon du plaisir, que d'encourager les misérables dans leurs jérémiades et leur vaine convoitise qui est pour eux un ver rongeur ? N'est-il pas plus sage de les habituer à des privations inévitables ? — Non certes ; le parti serait fort sage s'il n'existait pas de remède à leurs misères, point d'issue de Civilisation ; mais il en existe douze, non compris l'issue privotale ou calcul de l'Attraction ; et quand les deux sciences, philosophie et théologie, adoptent pour système de façonner le peuple au malheur, elles paralysent le génie chez la multitude et chez les savants mêmes ; elles ferment toute voie à la recherche des douze issues dont il eût été facile de découvrir quelqu'une si l'on s'en fût occupé.

Ainsi tout ce qui nous paraît sagesse relativement à la Civilisation devient déraison quand on spécule sur la carrière extrograde, sur les sociétés qui restaient à découvrir.

Nous pouvons, à l'aide de ces quatre modes en

exercice de la liberté, réduire à leur juste valeur les sornettes que nous content nos sectes savantes sur les libertés diverses, droits politiques, Libre Arbitre, etc. Nous allons en faire trois applications : une de la compétence des théologiens, l'autre de celle des philosophes, une en commun aux deux classes.

• • •

COMPÉTENCE THÉOLOGIQUE

Un homme et une jeune fille désirent se livrer au péché de fornication. Tous deux vont consulter un confesseur qui leur interdit sévèrement cette accointance, et les menace de brûler éternellement s'ils cèdent à l'Attraction ou seulement au désir de commettre le péché.

D'autre part, la Raison positive (raison qui coopère efficacement au plaisir) leur dit qu'en se livrant secrètement à la fornication ils ne feront de tort à personne, puisque aucun d'eux n'est engagé par un serment ou contrat envers qui que ce soit.

Ces deux êtres jouissent-ils de la liberté et du Libre Arbitre ? A quel degré en sont-ils pourvus ou privés ? S'ils suivent les avis du casuiste, ils ne jouissent que du 3[e] degré, liberté simple négative, bornée au seul exercice de la Raison ou sagesse en conflit avec l'Attraction. Ils sont obligés, selon la Raison, de se persuader qu'il est doux de renoncer à une fornication désirée, dont personne ne souffrirait aucun dommage. L'Attraction leur dit, au contraire, qu'il serait plus doux de forniquer en secret, et que dans ce cas il y aurait exercice de liberté composée positive, ou de Raison convergente avec l'Attraction et intelligente à servir activement le plaisir. Jusqu'à leur décision, il y a lutte bien établie entre l'Attraction et la Raison ; et si l'on exige le règne de

la dernière, la résistance au désir de forniquer, c'est réduire les deux individus à l'exercice de la troisième liberté, au simple négatif, qui est un état très malheureux ainsi que je l'ai démontré.

Le Libre Arbitre, selon la théologie, est donc limité à un seul des quatre exercices de la liberté, au troisième, qui est le plus fâcheux de tous. On est moins malheureux selon le quatrième, qui laisse la consolation de se plaindre et de n'admettre la Raison qu'en perspective de coïncidence avec l'Attraction et de service positif. Mais la théologie et la philosophie ne veulent que le troisième exercice. Elles exigent qu'on ajoute à la privation du plaisir le simulacre de la satisfaction comme l'enfant à qui l'on donne les étrivières pour avoir mangé un morceau de sucre, et qu'on oblige ensuite à baiser le fouet respectueusement, et remercier de ce qu'on l'a fustigé pour son bien.

Voilà ce qu'on appelle en Civilisation liberté et Libre Arbitre d'opter pour le bien ou le mal. Car on dira à cet enfant qu'il est libre de mal faire le lendemain, sauf à recevoir de nouvelles fustigations. On lui dira au besoin qu'il n'a pas le droit de manger un morceau de sucre, même en consentant aux étrivières, et pourtant cet enfant jouit, dit-on, du Libre Arbitre d'option pour le bien ou le mal.

On avouera du moins qu'il ne jouit que de la liberté du troisième degré, simple négative.

COMPÉTENCE PHILOSOPHIQUE

Un pauvre paysan possède une somme de dix écus amassés à force d'économies et de fatigues : un percepteur vient lui demander ces dix écus et le somme de payer avec joie, suivant la morale d'un philosophe de Paris, François de Neufchâteau, qui, dans son tableau des *Devoirs du*

Citoyen, nous dit : « Payez donc les impôts avec joie, c'est le mieux employé de l'argent que vous dépensez. »

Le paysan répond qu'il ne veut pas donner ses dix écus et qu'il ne trouve aucun plaisir à payer. Là-dessus on entremet les gendarmes et garnisaires, qui lui prouvent que le vrai bonheur est de payer les impôts. Il paie pour se débarrasser d'eux, et s'il va se plaindre de cette violence à un philosophe, celui-ci lui prouvera qu'il doit s'estimer heureux d'avoir donné toutes ses épargnes pour le bien du commerce et de la charte, et qu'il jouit de la vraie liberté. Le paysan donne au diable ce bonheur philosophique, et soutient qu'il aurait été plus heureux et plus libre en gardant ses dix écus.

De quelle liberté a-t-il joui dans cette lutte ? c'est encore de la troisième ou conflit de la Raison avec l'Attraction. Il ne lui est pas permis de jouir de la quatrième, de se plaindre hautement, exprimer ce que la Raison et l'Attraction lui inspirent contre les sangsues publiques : on l'arrêterait comme perturbateur. Il est donc forcé de dissimuler et laisser croire qu'il a payé par Raison, par amour de la morale, du commerce et de la charte.

Dans ces deux exemples, on voit que le monde civilisé tend au 4e exercice de liberté, composée négative, à la faculté de jouir en secret ou de se plaindre hautement des entraves qu'on oppose à l'Attraction. Les beaux esprits le réduisent à feindre qu'il jouit de la 3e liberté, simple négative, et qu'il trouve son bonheur à réprimer ses passions. Plaisante situation pour un être qu'on dit pourvu de Libre Arbitre ! Loin de lui laisser le droit d'opter, on ne lui laisse pas même le droit de se plaindre quand on a violenté son choix.

Deux conscrits sont obligés de partir, l'un en 1812, l'autre en 1818. Tous deux ont résisté jusqu'à ce que le gendarme soit venu les prendre et les conduire enchaînés.

Le premier, le 1812, rencontre en chemin un philosophe qui lui dit : « Tu es bien heureux, tu vas mourir pour la personne sacrée de Bonaparte : c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. » A quoi le captif répond : « J'aimerais bien mieux rester libre. — Eh ! lui dit le philosophe, tu jouis de la vraie liberté suivant les droits de l'homme et la constitution sanctionnée par le sénat conservateur. — Mais, si je suis libre, qu'on m'ôte ma chaîne et qu'on me laisse partir. — Non pas, dit le philosophe, il faut, pour la liberté, que tu ailles, bon gré, mal gré, moissonner des lauriers et te faire casser les bras. — Je ne comprends rien à cette liberté. — Cela est bien aisé à comprendre ; il suffit de savoir que nos sensations naissent de nos perceptions par la cognition de la volition des droits de l'homme, qui font que le vrai républicain doit verser son sang pour le bien du commerce, et se doit à sa patrie. — Eh bien ! je ne suis pas républicain, je demande qu'on me relâche. — Comment malheureux ! tu ne veux pas être républicain, tu ne sens pas ta dignité d'homme libre. — Je sens que je ne suis pas du tout libre avec mes chaînes. — Mais les chaînes sont douces quand on les porte pour la patrie, pour la personne sacrée de Bonaparte à qui nous devons tout notre amour ; demande plutôt au sénat conservateur. — Bah ! le sénat vit au large : c'est une troupe de sangsues qui nous grugent ; ils raisonnent à leur aise de la liberté. — Tu parles en rebelle ; si tu ne changes pas de ton, tu seras enfermé dans une forteresse et au besoin envoyé à la guillotine. Gendarmes,

surveillez ce coquin-là. On te morigénera, drôle que tu es : on t'apprendra à respecter la liberté et la philosophie. — Cela suffit, M. le philosophe, je connais maintenant votre doctrine et je crois aux perceptions de sensation et à la cognition de volition des droits de l'homme. »

Le conscrit de 1818, frère du premier et conduit enchaîné par un sbire à cheval, est accosté en chemin par un théologien qui lui dit : « Mon pauvre garçon, te voilà bien dans l'embarras, mais tu as un bon parti à prendre. » Le conscrit (à voix basse) : « Qu'est-ce ? as-tu quelque moyen de me faire échapper au gendarme ? — Non vraiment, à Dieu ne plaise ! je veux dire que tu peux tirer parti de la circonstance et jouir de la liberté de l'âme à défaut de celle du corps. — Voyons si cela pourra me servir, dis-moi ton secret. — Le voici : tu as le Libre Arbitre d'opter pour le bien ou pour le mal. — Eh bien ! j'opte pour m'en aller, fais-moi ôter ma chaîne. — Pas de ça, tu opterais pour le mal en désobéissant aux lois. — Bah ! je veux opter pour le mal et m'en aller. — Comment infâme ! tu oses préférer le mal au bien ! — Eh ! tu me dis que je suis libre de choisir. — Oui, mais si tu choisis le mal, tu mérites punition. — A quoi sert donc la recette, s'il faut que j'opte pour rester enchaîné ; autant vaut n'avoir pas le choix. — Tu es dans l'erreur : ce choix t'est très utile, car si tu te résignes à la volonté de Dieu et à l'obéissance aux lois, tu acquiers des mérites auprès de Dieu : tu entres dans la voie du salut et du bonheur éternel ; tu sauves ton âme, qu'importe le corps ? — Eh bien ! si le corps n'est rien, mets le tien à ma place, tu auras tout le profit, une belle occasion de sauver ton âme. — Non, j'ai d'autres fonctions à remplir, et il faut que je veille au salut de mes ouailles. — Et tu ne sais pas d'autre voie de salut pour moi ? quelque moyen d'être libre ? — Je te

mets au chemin de la vraie liberté, qui est celle de l'âme. Fais un saint usage de ton Libre Arbitre et résigne-toi à la volonté de Dieu. — Chansons que tout cela ! mon frère a été tué en 1812 pour Bonaparte, et je ne suis pas tenté de faire de même. — Ton frère était un brigand qui servait l'usurpateur, il a mérité la mort. — Mais on l'a entraîné comme moi, enchaîné. Je serai donc un brigand selon ceux qui viendront dans 6 ans. — Non, certes, tu vas te faire tuer pour la légitimité, pour un tendre père. — Merci de sa tendresse ! J'aimerais mieux rester chez moi. — Comment, coquin, tu n'aimes pas à te faire tuer pour l'autorité légitime, tu n'as point de religion, tu brûleras éternellement. — Ce n'est donc pas assez que je sois torturé en ce monde, tu veux encore me brûler en l'autre. — Sans doute, si tu ne veux pas user de ton Libre Arbitre selon la volonté de Dieu et des lois. Reviens à la raison et opte pour louer Dieu du malheur par lequel il t'éprouve. — Va-t'en, jongleur, tu te moques de ma misère avec ton Libre Arbitre, donne-moi plutôt un esclavage qui me fasse ôter mes chaînes. Allez, charlatans, il n'y a de Libre Arbitre que pour vous qui nous faites tuer en ce monde et brûler dans l'autre. »

U.U., t. 2, pp. XXXVI–LXV.

Troisième partie
L'attraction passionnée

1. Sur l'étude de la nature par l'attraction passionnée

Si l'on compare l'immensité de nos désirs avec le peu de moyens que nous avons de les satisfaire, il semble que Dieu ait agi inconsidérément en nous donnant des passions si avides de jouissances ; des passions qui semblent créées pour nous harceler, en excitant mille fantaisies dont nous ne pouvons pas satisfaire la dixième partie pendant la durée de l'ordre civilisé.

C'est d'après ces considérations, que les moralistes prétendent corriger l'œuvre de Dieu ; modérer, réprimer les passions qu'ils ne savent pas contenter et qu'ils ne connaissent même pas ; car sur douze passions qui composent les ressorts principaux de l'âme, ils n'en connaissent que neuf, encore ont-ils des notions très imparfaites sur les quatre principales.

Ces neuf passions déjà connues, sont *les cinq appétits des sens* qui exercent plus ou moins d'empire sur chaque individu, et *les quatre appétits simples de l'âme*, savoir :

6e *Le groupe d'amitié.*

7e *Le groupe d'amour.*

8e *Le groupe de paternité ou famille.*

9e *Le groupe d'ambition ou corporation.*

Les moralistes veulent donner à ces neuf passions une marche contraire au vœu de la nature : combien n'ont-ils pas déclamé pendant deux mille ans, pour modérer et changer les cinq

appétits sensuels, pour nous persuader que le diamant est une vile pierre, l'or un vil métal, que le sucre et les aromates sont de viles productions dignes de mépris, que les chaumières, que la simple et grossière nature sont préférables aux palais des rois ? C'est ainsi que les moralistes voulaient éteindre les passions sensuelles, et ils n'épargnaient pas davantage les passions de l'âme : combien ont-ils vociféré contre l'ambition ? A les entendre, il ne faut désirer que des places médiocres et peu lucratives ; si un emploi donne un revenu de cent mille livres, il n'en faut accepter que dix mille, pour complaire à la morale. Ils sont bien plus ridicules dans leurs opinions sur l'amour ; ils veulent y faire régner la constance et la fidélité, si incompatibles avec le vœu de la nature et si fatigantes aux deux sexes, que nul être ne s'y soumet quand il jouit d'une pleine liberté.

Tous ces caprices philosophiques appelés *des devoirs* n'ont aucun rapport avec la nature ; le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu ; or, si l'on veut connaître les vues de Dieu, il faut étudier l'attraction, la nature seule, sans aucune acception du devoir, qui varie dans chaque siècle et dans chaque région, tandis que la nature des passions a été et restera invariable chez tous les peuples.

Donnons un exemple de cette étude ; je le tirerai des rapports qui existent entre l'amour paternel et filial.

Les moralistes veulent établir l'égalité d'affection entre les pères et les enfants : ils allèguent à ce sujet des devoirs sacrés sur lesquels la nature n'est aucunement d'accord. Pour découvrir sa volonté, oublions *ce qui doit être*, ce qui est de devoir, et analysons *ce qui est*. Nous reconnaîtrons que l'affection est à peu près triple des pères aux enfants, ou tierce des enfants aux pères. La dis-

proportion paraît énorme et injuste de la part des enfants ; mais qu'elle soit injuste et vicieuse, cela n'importe à savoir dans une étude où il faut analyser *ce qui est* en non pas *ce qui doit être.*

Si, au lieu de vouloir corriger les passions, on veut rechercher quels peuvent être les motifs de la nature pour donner aux passions une marche si différente du devoir, on s'apercevra bientôt que ces devoirs sacrés n'ont aucun rapport avec la justice, témoin la question qui nous occupe : la disproportion des deux amours filial et paternel. On va voir que leur inégalité est fondée sur des motifs très plausibles, et que les enfants ne doivent en retour que le tiers de l'amour que leur portent les parents. En voici trois raisons.

1° L'enfant ignore jusqu'à l'âge de puberté en quoi consiste la qualité de père et de générateur : il ne peut pas apprécier ce titre, ni en tenir compte dans le bas âge où se forme son affection filiale ; on lui cache avec soin la nature de l 'acte qui constitue la paternité ; il n'est donc, à cette époque, susceptible que d'amour *sympathique* et non pas d'amour *filial.* On ne doit pas exiger son attachement à titre de gratitude pour les soins donnés à son éducation : cette reconnaissance calculée est au-dessus des facultés morales d'un enfant : c'est être plus enfant que lui d'exiger un amour réfléchi dans un être incapable de réflexion : d'ailleurs cette gratitude est *amitié*, et non pas *amour filial*, que l'enfant en bas âge ne peut ni connaître ni ressentir.

2° L'enfant dans le moyen âge, de sept à quatorze ans, est obsédé par les remontrances des parents ; elles sont chez le peuple assaisonnées de mauvais traitements ; et comme l'enfant n'a pas assez de raison pour apprécier la nécessité d'une contrainte qu'on lui impose, son attachement doit s'établir en rapport des faveurs qu'il reçoit : aussi voit-on fréquemment qu'un aïeul, un

voisin, un domestique, lui sont plus chers que les auteurs de ses jours, et les pères n'ont aucun droit de s'en plaindre ; s'ils ont quelque sagacité, ils ont dû savoir que l'enfant (par les motifs allégués ci-haut), n'est susceptible que d'*amour sympathique*, et qu'un tel amour s'établit en raison de la douceur et du discernement que les pères savent mettre dans l'exercice de leurs fonctions paternelles.

3° L'enfant, lorsqu'il vient à connaître dans l'âge pubère, en quoi consiste la qualité de père et de mère, aperçoit les motifs intéressés de leur amour pour lui : ces motifs sont l'impression qui leur est restée des jouissances génératrices, l'espoir que sa naissance a fourni à leur ambition ou à leur faiblesse, et les distractions qu'il leur a values dans son enfance où il était le charme de leurs loisirs. D'après ces lumières que l'enfant acquiert à l'âge de raison, il ne peut se croire bien redevable envers les parents, pour leur avoir procuré tant de plaisirs qu'il n'a point partagés et dont on veut le priver dans le bel âge. Ces notions concourent à attiédir plutôt qu'à augmenter son affection. Il s'aperçoit qu'on l'a engendré par amour du plaisir et non par amour de lui-même ; que ses parents l'ont engendré peut-être à contrecœur, soit qu'ils aient par maladresse augmenté une progéniture déjà trop nombreuse, soit qu'ils aient désiré l'enfant d'un sexe différent. Bref, à l'époque de l'adolescence, où l'amour filial peut commencer à naître chez l'enfant, mille considérations viennent dissiper le prestige, et même ridiculiser à ses yeux l'importance qu'on attache à la paternité. Alors si les parents n'ont pas su ce concilier son estime et son amitié, ils ne verront naître en lui aucun amour filial, pas même ce retour du tiers auquel la nature a fixé la dette des enfants envers les parents ; retour qui semblera suffisant, quand on saura que l'édu-

cation ne cause pas aux pères la moindre peine dans l'ordre combiné auquel le globe va passer, et pour lequel nos passions sont disposées.

Quant à présent, si les peines de l'éducation semblent donner aux pères des droits illimités à l'amour des enfants, c'est qu'on n'a jamais mis en balance les trois raisons atténuantes que je viens de faire valoir

1° Ignorance des enfants en bas âge sur les titres qui constituent la paternité.

2° Dégoûts qu'ils éprouvent dans le moyen âge par l'abus ou l'exercice mal entendu de l'autorité paternelle.

3° Contraste qu'ils remarquent dans l'adolescence entre les hautes prétentions des pères et les mérites imaginaires dont elles sont appuyées.

Si l'on met en balance d'autres considérations accessoires, comme les préférences paternelles dont l'enfant est justement offensé, on concevra pourquoi le descendant n'éprouve communément que le tiers de l'affection qui lui est vouée par l'ascendant : s'il en ressent davantage, c'est effet de sympathie et non pas influence de consanguinité ; aussi voit-on souvent l'enfant avoir pour l'un des parents deux et trois fois plus d'attachement qu'il n'en a pour l'autre, dont les titres sont les mêmes à ses yeux, mais dont le caractère n'est pas à sa convenance.

Ce sont là des vérités que les civilisés ne veulent ni confesser ni prendre pour base de leurs calculs sociaux. Pauvres de jouissances, ils veulent être riches d'illusions ; ils s'arrogent un droit de propriété sur l'affection du plus faible. Sont-ils époux [de 60 ans] ? ils prétendent qu'une épouse [de 20 ans] doit les aimer sans partage ; et l'on sait à quel point sont fondées leurs prétentions. Sont-ils pères ? ils veulent être des dieux, des modèles aux yeux de leurs enfants ; ils crient à l'ingratitude s'ils n'en obtiennent que

la dose d'amour qu'ils ont méritée. A défaut d'attachement véritable, ils se repaissent de tableaux mensongers, ils aiment qu'on leur étale dans les romans et les comédies, des débordements d'amour filial, et de fidélité conjugale dont on ne trouve pas même l'ombre au sein des familles. Les civilisés en se nourrissant de ces chimères morales, deviennent incapables d'étudier les lois générales de la nature : ils ne les voient que dans leurs caprices et leurs prétentions despotiques, et ils accusent la nature d'injustice, sans vouloir rechercher le but auquel tendent ses dispositions.

Pour découvrir ce but, il fallait sans s'arrêter aux idées de *devoir*, procéder à l'analyse [et synthèse] de cette *attraction passionnée* qui nous paraît vicieuse, parce que nous ignorons quel est son but, mais qui, vicieuse ou non, n'a jamais été l'objet d'une analyse régulière.

Pour rappeler le lecteur à distinguer l'*attraction* du *devoir* et étudier l'attraction indépendamment de tout préjugé sur le devoir, je donnerai dans la troisième partie de ce mémoire un nouveau chapitre sur cet objet, celui des *contre-mouvements composés*, dans lequel on verra encore que l'attraction étant *incompressible* quoique contradictoire avec le devoir, il faut enfin capituler avec cette sirène, et étudier ses lois au lieu de lui dicter les nôtres dont elle s'est jouée et se jouera éternellement pour le triomphe de Dieu et la confusion de nos versatiles systèmes.

L'ARBRE PASSIONNEL ET SES RAMEAUX OU PUISSANCES GRADUÉS EN 1er, 2e, 3e, 4e ET 5e DEGRÉS.

Débutons par le premier degré, qui porte trois rameaux ; nous parlerons plus tard de la tige ou

unitéisme, considéré comme la source de toutes les passions qui sont en premier échelon trois, en deuxième douze, etc.

Il y a en premier degré ou première division de la tige trois passions sous-foyères ou centres d'attraction, vers lesquels tendent les humains dans tous les rangs, dans tous les âges ; ces trois passions sont :

1er Le *luxisme*, ou désir du luxe.
2e Le *groupisme*, ou désir des groupes.
3e Le *sériisme*, ou désir des séries.

Examinons-les en subdivisions selon le nombre des passions qu'elles fournissent dans l'échelon suivant ou deuxième puissance, qui donne douze rameaux formant la gamme passionnelle analogue à la musicale.

1er *sous-foyer, le luxe*. Il fournit et régit cinq passions secondaires, dites sensitives ou désirs des sens.

Le *luxe* est *interne* et *externe* ; il est interne quant à la santé qui nous garantit l'exercice plein et direct de chaque sens. Ils ne peuvent exercer sans le secours de la richesse ; en vain aurait-on bon estomac et brillant appétit si l'on manque d'un écu pour dîner. Celui qui n'a pas le sou est condamné à la famine, à l'engorgement indirect des sens ; les sens ne peuvent donc prendre le plein essor indirect sans l'entremise de l'argent, à qui tout est subordonné en civilisation.

Il en est des quatre autres sens comme de celui du goût ; chacun d'eux, sans l'appui de la fortune, est réduit au minimum d'essor. En vain auriez-vous la perfection de l'oreille ; on vous refusera la porte de l'opéra et du concert si vous manquez d'argent, et vous y verrez entrer des gens grossiers qui auront l'oreille fausse, mais la bourse bien garnie. Il ne suffit donc pas au bonheur d'avoir

le luxe interne ou santé ; nous désirons encore le luxe externe ou richesse, qui garantit l'essor libre des sens, dont le luxe interne garantit seulement l'essor conditionnel.

L'exception même confirme le principe. Une jeune fille trouve un barbon qui lui assure une vie heureuse, un plein exercice de certains plaisirs sensuels, bonne chère, parure, etc., dont elle manquait. Dans ce cas, l'un des cinq sens, le cinquième, le tact-rut, intervient pour assurer par voie de richesse l'exercice externe aux quatre autres qui n'auraient qu'un exercice interne ou santé, qu'une aptitude privée d'essor positif, et qui, sans le secours de la richesse fournie par ce barbon, auraient été réduits aux privations de toute espèce, peut-être même à celle du sens du tact, car les gens très pauvres ont fort peu de moyens pour se procurer en amour les personnages qu'ils convoitent.

Concluons que le luxe est composé et non pas simple, qu'il est interne et externe, principe important à établir pour constater le vague des sciences physiques dans toute question d'unité du mouvement, témoin le débat sur la simplicité ou composition de la lumière ; si elle était corps simple, il faudrait, en vertu de l'unité de la nature, que le luxe fût simple. Il est premier but d'attraction passionnelle, comme le pivot de la lumière ou soleil est premier but d'attraction matérielle. Or, le luxe étant composé comme on vient de le voir, la lumière l'est de même, à moins de duplicité dans le système de la nature, sur la coïncidence du mouvement en matériel et en passionnel.

2e *sous-foyer, les groupes*. Ce rameau fournit quatre passions secondaires, dites affectives[1].

1. Se référer au tableau á la fin de ce volume (note du présentateur).

En majeur	1. Groupe d'honneur ou corporation. 2. Groupe d'amitié.
En mineur	3. Groupe d'amour. 4. Groupe de famille ou de parenté.

Nos législateurs veulent subordonner le système social au dernier des quatre groupes, à celui de famille, que Dieu a exclu presque entièrement de l'influence en harmonie sociale, parce que c'est un groupe de lien matériel ou forcé, et non pas d'assemblage libre, passionnel, dissoluble à volonté.

Il était digne des gens qui, dans tous leurs calculs, sont à contresens de la nature, de prendre pour pivot de mécanique sociale celui des quatre groupes qui doit avoir le moins d'influence, puisqu'il manque de liberté ; aussi, dans l'harmonie, n'a-t-il d'emploi actif que dans les cas où il est absorbé par les trois autres et opère dans leur sens.

Toute contrainte engendrant la fausseté, elle doit s'établir en raison de l'influence du groupe de famille, qui n'est ni libre ni dissoluble ; aussi n'y a-t-il rien de plus faux que les deux sociétés civilisée et patriarcale, où domine ce groupe. La société barbare, plus sanguinaire, plus oppressive que la nôtre, est pourtant moins fausse, étant moins influencée par le groupe de famille, l'un des plus grands germes de fausseté qu'il y ait dans le mouvement. A titre de lien indissoluble, il est hétérogène dans l'esprit de Dieu, qui ne veut diriger que l'attraction ou liberté des liens et des impulsions.

3e *sous-foyer, les séries* ou affiliations de groupes ligués en séries et jouissant des mêmes propriétés que les séries géométriques. Ce troisième rameau fournit trois des douze passions secondaires ; elles sont nommées *distributives* et tendent à un

mécanisme social et domestique fort inconnu en civilisation ; il était connu de la société primitive : c'est le secret du bonheur perdu qu'il fallait retrouver. C'est donc sur l'art de former et mécaniser les séries de groupes que doit rouler principalement le calcul de l'harmonie passionnelle.

Si les savants croyaient à cette unité de l'univers dont ils vous rabattent les oreilles, ils auraient opiné que, si tout l'univers et tous les produits créés sont distribués par séries, il faudrait, pour nous rallier à l'unité, établir pareil ordre dans le jeu des passions sociales et domestiques.

Il ne leur a pas plu d'admettre cette analogie, ni d'en induire la nécessité des recherches sur la formation des séries passionnelles dont j'apporte le secret.

Nous aurons souvent l'occasion de remarquer la division des douze passions secondaires en cinq corporelles ou sensuelles, et sept animiques ou provenant de l'âme (ce sont les quatre affectives et les trois distributives), et leur foyer collectif ou tige passionnelle, l'unitéisme, passion qui comprend les trois rameaux primaires et est le résultat de leur essor combiné.

L'unitéisme est le penchant de l'individu à concilier son bonheur avec celui de tout ce qui l'entoure, et de tout le genre humain, aujourd'hui si haïssable. C'est une philanthropie illimitée, une bienveillance universelle, qui ne pourra se développer que lorsque le genre humain tout entier sera riche, libre et juste, conformément aux trois passions sous-foyères, luxe, groupes et séries, qui exigent :

En 1er essor, richesse graduée pour les cinq sens ;

En 2e essor, liberté absolue pour les quatre groupes ;

En 3e essor, justice distributive pour les passions de ce nom.

Si l'unitéisme comprend les trois passions primaires, il renferme aussi les douze secondaires contenues dans les trois primaires ; dès lors sera-t-il juste de comparer l'unitéisme au rayon blanc qui contient les sept couleurs solaires ? Il faut savoir que ce rayon en contient cinq autres invisibles pour nous, et qui ne sont pas aperçus, rose, fauve, marron, vert dragon, lilas (je ne suis bien certain que du rose et du fauve). Le rayon blanc contient donc réellement douze rayons, dont il ne montre que sept, comme l'octave musicale contient douze sons dont sept sont prononcés. Il n'y a donc point d'exactitude à représenter l'unitéisme comme la réunion des sept passions de l'âme, dites affectives et distributives, puisque cette réunion suppose l'essor de cinq sensitives, et par conséquent l'essor des douze passions secondaires.

Il manque à ce prospectus une définition de l'unitéisme ou souche des passions, mais elle n'a aucun essor dans l'ordre civilisé ; il suffit donc de fixer l'attention sur la contre-passion ou égoïsme qui domine si universellement, que le système de perfectibilité perfectible, l'idéologie, a fait de l'égoïsme ou du *moi* la base de tous ses calculs. Il était régulier, en étudiant des civilisés, de ne voir en eux que des passions subversives, qui ont leur échelle semblable à celle d'harmonie.

Nos savants ne connaissent pas l'unitéisme ou philanthropie illimitée ; ils n'ont, au lieu de cette passion, entrevu que son essor subversif ou contre-essor, manie de tout subordonner à nos convenances individuelles. Cet odieux penchant a divers noms dans le monde savant ; chez les moralistes il s'appelle égoïsme, chez les idéologues il se nomme le *moi*, mot nouveau qui ne dit rien de neuf et n'est qu'une paraphrase inutile de l'égoïsme dont on a toujours accusé les civilisés, et avec raison, puisque leur état social, en faisant

régner la fausseté et l'oppression, tend à subordonner les douze passions à l'égoïsme, qui dès lors devient foyer subversif et remplace l'unitéisme ou passion foyère harmonique.

Le bonheur, notre but commun, étant l'essor de l'unitéisme qui comprend l'essor de toutes les passions, il faut, pour simplifier nos études, fixer la thèse d'essor aux trois passions primaires, luxisme, groupisme, sériisme, ou tout au plus aux douze secondaires qui sont les subdivisions des trois primaires.

Il est inutile d'étendre prématurément les détails aux 32 tertiaires, encore moins aux cent trente-quatre quartiaires, etc., puisque l'essor complet des trois primaires assure celui des trente-deux tertiaires et des cent trente-quatre quartiaires, des quatre cent quatre quintiaires, etc.

Ainsi donc, dans ce prospectus, il suffit amplement de spéculer sur l'essor des trois primaires, dites sous-foyères, et sur celui des douze secondaires, dites radicales d'octave et de gamme passionnelle.

Nous connaissons fort bien les cinq passions *sensitives* tendant au luxe, les quatre *affectives* tendant aux groupes ; il ne nous reste à connaître que les trois *distributives*, dont l'essor combiné produit les séries, méthode sociale dont le secret est perdu depuis les premiers hommes, qui ne purent maintenir les séries qu'environ trois cents ans. Ce mécanisme est enfin retrouvé avec les dispositions nécessaires pour l'appliquer à la grande industrie.

Notre tâche, réduite à sa plus simple expression, est donc de déterminer le jeu du *sériisme* ou troisième passion primaire ; c'est celle qui tient en balance les deux autres, *luxisme* et *groupisme* dont la discorde est permanente sans l'intervention du *sériisme*.

L'accord des trois produit le bonheur en assurant l'essor de l'unitéisme, tige et souche des passions ; il engendre tous les rameaux des divers degrés.

J'en ai donné le classement ou échelle puissantielle ; répétons que l'arbre sorti de l'unitéisme, passion inconnue parmi nous, et qui est la contremarche de l'égoïsme, donne en première puissance trois, en deuxième douze, en troisième trente-deux, en quatrième cent trente-quatre, en cinquième quatre cent quatre, plus le pivot, qui n'est jamais compté en mouvement.

Les caractères et tempéraments se classent dans le même ordre, à quelques variations près ; les tempéraments sont quatre en deuxième degré, plus le foyer ; le quatrième degré peut varier de trente à trente-deux, et ainsi des autres.

On pourrait pousser l'analyse des passions, caractères et tempéraments en sixième, septième et huitième puissances. La cinquième, dans ce début, suffira à notre curiosité, puisqu'elle donne l'ensemble de la phalange d'harmonie ou destinée domestique.

Conformément à l'unité de l'univers matériel et passionnel, le système de l'attraction est très fidèlement dépeint et suivi en mécanique sidérale ; on y voit trente-deux touches ou planètes du clavier graviter en mode collectif sur l'uniteisme, par l'équilibre et accord du tourbillon avec la sphère étoilée dont il occupe le centre.

2. Séries passionnelles

La série de groupes est le mode généralement adopté par Dieu, dans la distribution des règnes et des choses créés. Les naturalistes, dans leurs théories et leurs tableaux, ont admis cette distribution à l'unanimité ; ils n'auraient pas pu s'en

écarter sans faire scission avec la nature même, et tomber dans la confusion.

Si les passions et les caractères n'étaient pas assujettis comme les règnes matériels à la distribution par séries de groupes, l'homme serait hors d'unité avec l'univers ; il y aurait duplicité de système et incohérence entre le matériel et le passionnel. Si l'homme veut atteindre à l'unité sociale, il doit en chercher les voies dans ce régime de série auquel Dieu a soumis toute la nature.

Une série passionnelle est une ligue, une affiliation de diverses petites corporations ou groupes, dont chacun exerce quelque *espèce* d'une passion qui devient passion de *genre* pour la série entière. Vingt groupes cultivant vingt sortes de roses forment une série de rosistes quant au genre, et de blanc-rosistes, jaune-rosistes, mousse-rosistes, etc., quant aux espèces.

Autre exemple. Douze groupes cultivent douze fleurs différentes ; la tulipe est soignée par un groupe de tulipistes, la jonquille par un groupe de jonquillistes, etc. ; l'ensemble de ces douze groupes ligués forme une série de fleuristes, qui a pour fonction de genre le soin des fleurs, échelonnées par nuances de goûts, et où chaque groupe a pour fonction d'espèce le soin de telle fleur qu'il affectionne spécialement et cabalistiquement.

Les passions limitées à un individu ne sont pas admissibles dans ce mécanisme. Trois individus, *A, B, C,* aiment le pain à trois degrés de salaison ; *A* le désire peu salé, *B* le veut mi-salé, *C* l'aime très salé ; ces trois êtres ne forment qu'un discord gradué, inhabile aux accords sériaires qui exigent un assemblage de groupes affiliés en ordre ascendant et descendant.

Un groupe régulier doit avoir de sept à neuf sectaires, au moins, pour être susceptible de

rivalités équilibrées ; on ne peut donc pas spéculer en série passionnelle sur des individus. Douze hommes qui cultiveraient passionnément douze fleurs différentes, ne pourraient pas alimenter les intrigues d'une série : on en verra la preuve au traité, et jusque-là on devra se rappeler que la désignation de série passionnelle signifie toujours une affiliation de groupes, et jamais d'individus.

Ainsi, les trois personnages *A, B, C,* mentionnés plus haut, ne peuvent pas former une série de *panistes* ou sectaires du pain.

Si au lieu de trois on en suppose trente ; savoir :

Huit du goût *A,* dix du goût *B,* douze du goût *C,* ils formeront série passionnelle ou affiliation de groupes gradués et contrastés en goûts sur le pain ; leur intervention combinée, leurs discords cabalistiques, fourniront les intrigues convenables à élever la fabrication du pain, et la culture du blé à la perfection.

Les séries passionnelles ont toujours pour but l'utilité, l'accroissement de richesse, et le raffinement d'industrie, lors même qu'elles s'appliquent à des fonctions d'agrément, comme la musique.

Une série ne peut pas s'organiser à moins de trois groupes, car elle a besoin d'un terme moyen qui tienne la balance entre les deux contrastes ou extrêmes. Elle s'équilibre fort bien aussi à quatre groupes dont les propriétés et relations se rapportent à celles d'une proportion géométrique.

Lorsque les groupes d'une série sont en plus grand nombre, on en forme trois corps, le centre et les deux ailes, ou bien quatre corps en quadrilles, et on réunit dans chacun de ces trois corps les nuances vicinales et homogènes.

L'ordre sociétaire doit développer ainsi par gradations toutes les variétés de goûts et de caractères ; il forme des groupes de chaque

variété, sans statuer sur la préférence que peut mériter telle ou telle nuance de goût : ils sont tous bons et ont tous leur emploi, pourvu qu'on puisse en composer une série régulièrement échelonnée en ordre ascendant ou descendant, et appuyée aux deux extrémités par des groupes de transition ou de goûts mixtes et bâtards. Lorsqu'elle est disposée de cette manière, selon les méthodes qui seront expliquées au traité, chacun de ses groupes, fussent-ils au nombre de cent, coopère *harmoniquement* avec la masse des autres ; comme les dents d'un rouage qui sont toutes utiles, pourvu qu'elles engrènent à leur tour.

Le calcul des séries passionnelles va établir un principe flatteur pour tout le genre humain, en démontrant que tous les goûts qui ne sont pas nuisibles ou vexatoires pour autrui, ont un emploi précieux dans l'état sociétaire, et y deviennent utiles, dès qu'ils sont développés par série ou échelle de nuances graduées et affectées à autant de groupes.

La théorie d'Association se bornera donc à l'art de former et mécaniser des séries passionnelles. Dès qu'un globe s'élève à cette science, il peut fonder subitement l'unité sociale et atteindre au bonheur collectif et individuel : c'est donc l'étude de première nécessité pour le genre humain.

Les séries passionnelles doivent être *contrastées, rivalisées, exaltées et engrenées ;* une série qui ne remplirait pas ces conditions ne serait pas apte à fonctionner en mécanisme d'harmonie.

Il faut contraster une série, la disposer en ordre ascendant et descendant ; si on classe une centaine d'individus en groupes d'âges, on les répartira comme il suit :

Aile ascendante. Les groupes d'enfants et impubères.

Centre de série. Les groupes d'adolescents et virils.

Aile descendante. Les groupes de déclinants et vieillards.

Même distinction doit être observée dans le classement des séries de passions et de caractères.

Cette méthode, en faisant ressortir les contrastes, produit l'enthousiasme dans les divers groupes ; chacun d'eux s'engoue du caractère ou du goût spécial qui le domine, et du contraste correspondant en échelle ; chacun d'eux critique telle nuance de passion ou d'industrie qu'exercent les autres groupes vicinaux de la série.

De ces classements progressifs naissent des sympathies et alliances entre les groupes exactement contrastés, et des antipathies ou dissidences entre les groupes de nuances contiguës.

La série a besoin de discords autant que d'accords : il faut l'intriguer par une foule de prétentions contradictoires, d'où naissent les liens cabalistiques et les ressorts d'émulation ; sans contrastes, on ne parviendrait pas à créer les ligues et l'enthousiasme ; la série manquerait d'ardeur au travail, ses produits seraient médiocres en qualité et quantité.

La seconde condition requise est de bien intriguer une série, d'y établir des rivalités très actives ; cet effet devant naître de la régularité des contrastes et de la graduation des nuances, on peut dire que la seconde condition est accomplie conjointement avec la première, sauf l'emploi des ressorts d'intrigue dont il n'est pas encore temps de nous occuper.

La troisième condition à remplir est celle de l'engrenage ou lien des différentes séries : il ne peut avoir lieu qu'autant que leurs groupes changent très fréquemment de fonctions, comme d'heure en heure, ou tout au plus de deux en deux heures ; par exemple, un homme peut se trouver :

à 5 heures du matin, dans un groupe de pasteurs ;

à 7, dans un groupe de laboureurs ;

à 9, dans un groupe de jardiniers.

La séance de deux heures est la plus longue station admissible en harmonie passionnée, l'enthousiasme ne pouvant pas se soutenir au-delà de deux heures ; les séances doivent se réduire à une heure, si l'objet du travail est peu attrayant.

Dans la succession que je viens d'indiquer, les trois séries de bergerie, labourage et jardins, auront engrené par échange réciproque de sociétaires.

Il n'est pas nécessaire que cet échange soit général ; que vingt hommes occupés au soin des troupeaux de cinq à six heures et demie, aillent tous les vingt labourer de six heures et demie à huit heures ; il faut seulement que chaque série fournisse aux autres plusieurs sociétaires tirés de quelques-uns de ses groupes, afin d'établir des liens entre elles par engrenage de divers membres fonctionnant alternativement dans l'une et dans l'autre.

Une série passionnelle qu'on formerait isolément, ne serait d'aucun emploi, et ne se prêterait à aucune opération d'harmonie. Rien ne serait plus aisé que d'organiser dans une grande ville, comme Paris, une ou plusieurs séries industrielles : exerçant sur les parterres, les vergers, elles seraient complètement inutiles ; il faut au moins une cinquantaine de séries pour remplir la troisième condition, celle d'engrenage ; c'est pourquoi l'on ne peut pas tenter l'Association sur un petit nombre, comme vingt familles ou cent personnes, dont on ne parviendrait jamais à former cinquante séries régulièrement graduées par groupes de nuances ascendantes ou descendantes ; il faut au moins quatre cents personnes, hommes, femmes et enfants, pour former et engrener une cinquantaine de séries sur les-

quelles doit rouler le mécanisme d'Association simple : il faudrait environ quinze à seize cents personnes pour le mode composé qui exige au moins quatre cents séries.

U.U., t. 3, pp. 19–25.

3. Groupes et séries

... Comme les séries passionnées ne se composent que de groupes, il faut, avant tout, apprendre à former des groupes. « Ha ! Ha ! les groupes, c'est un sujet plaisant que les groupes : ça doit être amusant les groupes ! »

Ainsi raisonnent les beaux esprits quand on parle de groupes : il faut d'abord essuyer d'eux une bordée de fades équivoques ; mais que le sujet soit plaisant ou non, il est certain qu'on ne connaît rien aux groupes, et qu'on ne sait pas même former un groupe régulier de 3 personnes, encore moins de 30.

Cependant nous avons de nombreux traités sur l'étude de l'homme : quelles notions peuvent-ils nous donner sur ce sujet, s'ils négligent la partie élémentaire, l'analyse des groupes ? Toutes nos relations ne tendent qu'à former des groupes, et ils n'ont jamais été l'objet d'aucune étude.

... Un *plein groupe* en mécanique sociétaire, doit être de sept au moins, parce qu'il doit contenir trois subdivisions, dites sous-groupes, dont la moyenne soit plus forte que les extrêmes qu'elle doit tenir en balance. Le groupe de sept fournit les trois divisions deux, trois, deux, appliquées à trois parcelles d'une fonction. Dans ce cas, les groupes de deux, quoique faux, en action isolée, deviennent concevables par alliage à d'autres.

Si le centre, formé de trois personnes, est en balance avec les sous-groupes, deux et deux, formant les extrêmes, c'est que le centre est toujours affecté à la fonction la plus attrayante ; il a donc en supériorité de nombre, un, et en supériorité d'attraction un. Dès lors son influence égale celle des quatre sectaires appliqués à deux autres fonctions.

Un groupe serait mal équilibré à six sectaires formant les divisions deux, deux : son centre serait aussi faible en nombre que chaque aile ; or, il faut, en principe, renforcer le centre et faire les ailes inégales, donner à l'aile ascendante plus de nombre qu'à l'aile descendante ; voici pour exemple trois divisions appliquées à douze, seize et vingt-quatre.

12 sectaires divisés par 4, 5, 3.

16 sectaires par 2, 3–2, 3, 2–2, 2.

24 sectaires par 2, 4, 2–3, 4, 2–2, 3, 2.

Ces divisions ne doivent pas s'établir par ordre d'un chef, mais par attraction, par emploi spontané. Il faut que l'attraction seule détermine vingt-quatre sectaires cultivant telle fieur, tel légume, à former les neuf sous-groupes indiqués, e à les affecter d'autant de fonctions distinctes. C'est ce que j'ai nommé régime *parcellaire*...

... Les séries se distribuent de la même manière que les groupes : elles opèrent sur les groupes comme ceux-ci opèrent sur les individus. Elles doivent contenir au moins cinq groupes. Le nombre vingt-quatre est le plus bas qui puisse fournir une série complète ; la division donnée plus haut pour vingt-quatre sectaires remplit sept conditions exigibles, savoir :

Les trois groupes 2, 4, 2, –3, 4, 2–2, 3, 2, inégaux.

Le central plus fort que chacun des extrêmes.

L'extrême supérieur plus fort que l'inférieur.

Les deux extrêmes subdivisés en trois termes.

Le moindre groupe élevé au minimum de sept membres.

Les sous-groupes de chaque terme renforcés sur le centre.

Les trois groupes en progression régulière de 7, 8, 9.

Cette série est donc rigoureusement exacte, quoique limitée au plus petit nombre possible : vingt-trois ne pourrait remplir ni la troisième ni la sixième condition.

Un groupe est suffisant à sept, mais il est plus parfait à neuf, et peut ajouter à ses trois groupes un pivot ou chef, et un ambigu ou sectaire de transition. Exemple :

Transition	1	ambigu
Aile supér.	2	bacheliers
Centre	3	adeptes
Aile infér.	2	novices
Pivot	1	chef

Cette distribution s'établit naturellement dans toute réunion d'industrie ou de plaisir, si on y donne libre cours aux passions et instincts. L'homme étant par instinct ennemi de l'égalité, et enclin au régime hiérarchique ou progressif, cette échelle graduée s'établira dans une série de neuf groupes, comme dans un groupe de neuf individus, s'il y a pleine liberté.

... Dans toute série, l'aile ascendante se compose des groupes exerçant sur les genres les plus mâles ; l'aile descendante comprend les genres bénin et trivial ; le centre contient les genres les plus nobles et les plus attrayants, parce qu'il doit, je l'ai dit, contrebalancer les deux ailes par double supériorité, en nombre de sectaires et en dose d'attraction. Exemple tiré d'une série de poiristes :

Ambigu, 4 groupes cultivant coings, sortes bâtardes.

Aile asc., 10 groupes cultivant poires cassantes.

Centre, 12 groupes cultivant poires fondantes.
Aile desc., 8 groupes cultivant poires farineuses.
Pivot, 2 groupes d'état major en industrie et en apparat.

L'ensemble des séries formant une phalange se divise en neuf degrés ou puissances, savoir :

1° de classe	4° d'espèce	7° de minuité
2° d'ordre	5° de variété	8° d'ambigu
3° de genre	6° de ténuité	9° d'infinitésimal

... Aristote n'a pas fait mention du café, vingt siècles en concluent que le caféier et sa fève ne sont pas dignes d'attention. Platon n'af ait aucune analyse des groupes, donc les groupes ne sont pas dignes d'étude. Ainsi opine le civilisé ; puis il prétend *avoir perfectionné la raison* ! ! !

N.M., t. 6, pp. 57–60.

4. Des séries mesurées

...

D'où vient ce goût universel des nations pour tout ce qu tient à la mesure matérielle, comme la poésie, la musique, la danse, qui sont des harmonies mesurées en langage, en son, en démarche ? On trouve chez les peuplades les plus sauvages ces 3 harmonies mesurées ; elles naissent comme d'instinct, même chez celles que l'âpreté du climat semble devoir éloigner de ces illusions de l'art. Dans les glaces du Nord on a vu les Bardes cultiver la poésie, la musique et la danse, et, de nos jours, la muse ossianique fait encore le charme des nations policées. Les grossiers sauvages du nord de la Sibérie, gens plus rapprochés de la brute que de l'homme, ont aussi leurs mauvais vers, leur chétive musique et leurs danses grotesques. L'art des harmonies mesurées est chez eux au niveau de l'état social, mais cet art n'y existe pas moins et se rallie partout à la religion. Chez le sauvage, les tributs

grossiers de l'art mesuré sont offerts en hommage à la divinité, tandis que chez le civilisé les harmonies poétiques vocales et instrumentales, font le lustre des solennités religieuses. On n'y admet plus les danses qui figuraient dans les religions anciennes. Un tel retranchement n'est-il pas effet de corruption plutôt que de révérence ? Le Psalmiste dansa devant l'arche d'alliance ; David pensait donc que la danse est un encens digne du Créateur. Si David se trompait sur les honneurs qu'on doit rendre à la divinité comment se fait-il que nos modernes religions n'adressent à Dieu d'autres louanges que celles qu'enfanta la muse de ce roi poète, qui pensait que, dans les mouvements de sainte allégresse et de pieuse ferveur, la danse doit s'unir au pied des autels, à la musique et à la poésie ?

. . .

Les mathématiques et la musique sont les principales des harmonies mesurées à nous connues. Aussi sont-elles éminemment le langage divin : les mathématiques par la justice, et la musique par la justesse. Où serait l'unité de système de l'univers, si nos passions étaient exclues de cette harmonie mesurée, qui est à nos yeux le sceau de la justice divine en matériel.

Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de connaître ses intentions en passionnel où doit régner éminemment l'harmonie mesurée, puisque les passions sont la portion de l'univers la plus identifiée avec Dieu.

. . .

Les civilisés, et surtout les Français ne font pas de la musique le cas qu'elle mérite. Elle est pour les hommes un abrégé du système d'harmonie universelle, un tableau fidèle du jeu des séries mesurées dont je vais traiter, et qui n'opèrent

que par des masses de groupes classées en octave comme les sons musicaux. Les hommes auraient dû pressentir depuis longtemps qu'il y a quelque oracle divin, quelque analogie parlante dans cette musique, vrai langage de justesse collective en matériel, et que si l'homme est destiné à découvrir des lois de l'harmonie passionnelle, il doit en chercher les emblèmes et les règles dans cette science musicale qui doit coïncider avec toutes les harmonies (matérielles ou passionnelles) de l'univers ; à défaut de quoi on ne saurait concevoir l'unité dans le système du monde et dans les desseins de Dieu.

. . .

Pour placer la pratique avant la théorie et donner un exemple intelligible à tout le monde, je choisis la Série de parade ou classement en chœurs d'âges consécutifs. C'est, de toutes les séries, la plus facile à former.

L'opération peut paraître délicate quant au sexe féminin, qui, parmi nous, ne s'accommoderait guère d'un classement public des âges. L'opération déplairait même à certains hommes qu'on appelle ci-devant jeunes hommes. Qu'ils se rassurent. L'harmonie ne voulant opérer sur l'un et l'autre sexe que par attraction, ne serait pas si maladroite que de proposer à tous ses sectaires un classement strict des âges. Il n'est qu'approximatif et libre : il devient même flatteur pour ceux et celles qui voudraient déguiser leur âge, car on peut, à 40 ans, se classer, si on veut, dans les chœurs de 30 ans. Voilà, je pense, de quoi rassurer le beau sexe et faire pressentir que la série des âges ne blessera en rien l'amour propre.

L'harmonie sait établir pour tous les âges des intérêts qui dissipent la répugnance qu'on aurait aujourd'hui à se classer selon le nombre d'années. Si la femme de 40 ans qui ne voit aujourd'hui de bonnes fortunes que dans les rangs

de celles de 30 ans, voyait d'autres avantages équivalents pour celles de l'âge de 50, qu'arriverait-il ? Qu'elle resterait dans la classe de 40, parce qu'il y aurait des deux côtés balance d'attraction ; chose inconcevable parmi nous où tout l'avantage est du côté des jeunes femmes. Il n'en sera pas de même en Harmonie, où les contrepoids et équilibres de bien-être seront parfaitement ménagés pour tous les âges. De là vient que les femmes, et à plus forte raison les hommes, se classeront assez régulièrement selon leur âge, sauf quelques exceptions qui seront en balance d'écart, puisqu'elles donneront à peu près nombre égal de sociétaires passant dans les rangs d'âge supérieur ou d'âge inférieur au leur.

Lorsqu'une phalange s'assemble en cérémonie, comme dans les festivités, les réceptions de monarques, de légions, etc., elle a une distribution fixe en série (pass. mesurée de 3e puissance), en 32 chœurs, dont 16 d'hommes et 16 de femmes, paradant avec 32 costumes et ornements différents. Cette Série, qu'on peut nommer série de base, est une de celles qui ont des signes unitaires par tout le globe. En tout pays, elle adopte 32 couleurs convenues pour les 32 chœurs ; ces couleurs ne sont de rigueur que sur les guidons, panaches et ornements distinctifs.

Chacun des 32 chœurs a 3 uniformes pour les 3 saisons chaude, froide et mixte ; chacun a ses bannières, ses officiers et ses esprits de corps, qui sont des mobiles très puissants dans l'industrie et autres relations. Il importe de connaître en grand détail cette série, que j'aurai souvent occasion de citer. J'en vais donner le tableau, où je désigne sous le nom d'amphi-chœurs de tribus les doubles chœurs d'âges correspondants, comme bambins et bambines, jouvenceaux et jouvencelles.

. . .

Ph. 1845, pp. 355–360.

SÉRIE DE PARADE*

	Chœurs majeurs	Chœurs mineurs	Nombres	Ages
Transition ascendante	1 Bambins	et Bambines	78	0 à 4 ans.
Aileron ascendant	2 Chérubins	et Chérubines	42	4 à 6 ans.
	3 Séraphins	et Séraphines	48	6 à 8½
Aile descendante	4 Lycéens	et Lycéennes	54	8½ à 11½
	5 Gymnasiens	et Gymnasien^{es}	60	11½ à 15
	6 Jouvenceaux	et Jouvencelles	66	15 à 19
Centre de série	7 Adolescents	et Adolescentes	72	19 à 24
	8 Formés	et Formées	78	24 à 30
	9 Athlétiques	et Athlétiques	66	30 à 37
	10 Mûrissants	et Mûrissantes	60	37 à 45
Aile descendante	11 Virils	et Viriles	54	45 à 54
	12 Raffinés	et Raffinées	48	54 à 64
	13 Tempérés	et Tempérées	42	64 à 75
Aileron descendant	14 Révérends	et Révérendes	36	75 à 87
	15 Vénérables	et Vénérables	30	87 à 100 ans.
Transition descendante	16 Patriarches	et Patriarches	30	100 ans et au-delà.
⋈	17 Chœurs d'ARÉOPAGE ou FOYER		54	âge indéterminé.
Complém^{res}. adjoints	18 Complém^{res}. d'aile ascendante		66	4 à 19
	19 Complémentaires de centre		72	19 à 45
	20 Complém. d'aile descendante		54	45 à 100
Réserve	21 Supplément^{res}. de tous âges.		192	même division.
		Total.	1302	

Table numérique

Chœurs 1.— 2. 3.— 4. 5. 6. = 7. 8. 9.10.—11.12.13.—14.15. = 16.⋈
Nombre 78.—42.48.—54.60.66. = 72.78.66.60.—54.48.42.—36.30. = 30.54

15 14

* *Pour des raisons de commodité typographique, nous avons simplifié ce tableau.*

5. Les deux moduls mesuré et puissanciel

... Je désigne sous le nom de moduls d'Harmonie, les quatre méthodes employées dans la distribution des Séries.
1° En *simple*, 2° en *mixte*, 3° en *mesuré*, 4° en *puissanciel*.

On peut les comparer avec nos méthodes employées dans le langage, savoir :

	Correspondance
Modul 1er, simple	prose ordinaire
Modul 2e, mixte	prose poét. ou mêlée de vers
Modul 3e, mesuré	vers libre
Modul 4e, puissanciel	vers suivis et stances

La méthode *simple* est celle des civilisés dans leurs tableaux de la nature, où ils se bornent à passer consécutivement des classes aux ordres, de là aux genres, puis aux espèces, négligeant de distinguer les transitions.

Cette méthode a été suivie dans la série des banqueroutiers, qu'on a vue aux Inter-liminaires. On y a distingué 3 ordres, 8 genres, 36 espèces ; je n'ai pas mentionné celles de transition. Le mode simple ne les classe pas séparément.

La méthode *mixte* ... est déjà plus féconde en accords que la simple ; elle est plus distincte en progression croissante et décroissante ; elle donne plus de saillie, plus de contraste aux subdivisions de genres et d'espèces : en outre, elle détache les transitions, qu'elle sépare aux deux extrêmes, en double sorte, selon ce tableau d'une série mixte à 64 espèces.

TP	*TS*	*Ordre ascend.*	*Centre*	*Ordre descend.*	*TS*	*TP*
1.	2.	3.4.5.6.	7.8.7.	6.5.4.3.	2.	1.
3		18	22	18	3	

Cette division a tous les avantages de la simple, et y en ajoute d'autres, comme de mieux graduer les termes, et mieux distinguer les transitions en deux primaires et quatre secondaires. Mais il reste, dans cette méthode, le tort de ne pas distinguer et graduer les pivots. Elle a seulement un grand corps pivotal, qui est figuré ici par le n° 8. Ces distinctions sont encore loin de l'Harmonie désirable dans une Série. Celle-ci peut subdiviser ses termes copieux, faire de 7 et 8 les sous-séries 2, 3, 2, et 2, 4, 2.

On obtient des accords bien plus nombreux, un classement plus méthodique et plus varié, si l'on emploie le troisième modul, ordre mesuré, ou distribution par octaves et pivots. Elle est de divers degrés : nous ne parlons ici que du 3ᵉ, contenant 2 octaves. C'est celui qu'on emploie pour classer les tribus et les chœurs d'une phalange sociétaire : cette méthode est ébauchée, je vais la tracer régulièrement.

Les chiffres désignent les chœurs masculins.

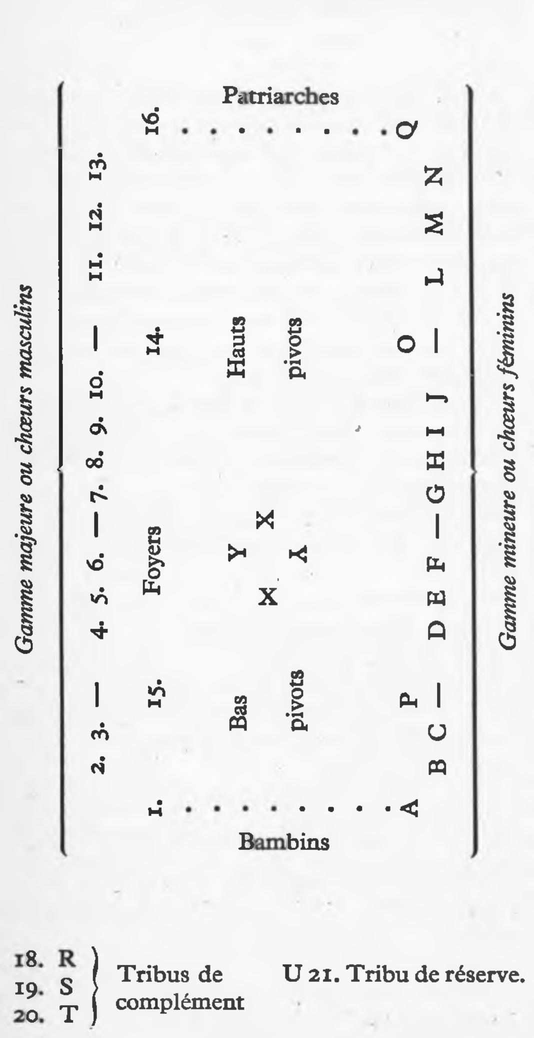
Les lettres désignent les chœurs féminins.

Le foyer ou grand pivot est quadruple, composé de la Magnature, l'Aréopage, l'État-major, la Régence.

Les 4 foyères : A long, A bref ; O long, O bref ; 4 voyelles (redoublées) en bas pivot, 4 en sous-transition : 12 consonnes en majeur, 12 en mineur, correspondant comme les 6 couples.

On dispose ainsi les lettres de l'alphabet naturel :

Majeur Be. De. Se. Je. Gue. Ve.
Mineur Pe. Te. Ze. Che. Que. Fe.


TABLE PIVOTÉE DES
16 TRIBUS ET DES 32 CHOEURS
Gamme majeure ou chœurs masculins
2. 3. — 4. 5. 6. — 7. 8. 9. 10. — 11. 12. 13.
1. 15. Foyers 14. 16.
Bambins
Bas
pivots
Y
X
X
Y
Hauts
pivots
Patriarches
A P O Q
B C — D E F — G H I J — L M N
Gamme mineure ou chœurs féminins
18. R
19. S
20. T
Tribus de
complément
U 21. Tribu de réserve.

Couples qu'il faut porter à 12 ; je les indiquerai.

Cette distribution, dite mesurée, est la plus commode pour établir des affinités ou sympathies en matériel et en passionnel.

De tout temps la classe qui aime le merveilleux a rêvé des calculs sur les sympathies. Le défaut de notions fixes a donné sur ce sujet beaucoup de crédit aux charlatans et aux magiciens. Quelques savants ont pensé confusément qu'il pouvait exister une théorie fixe en ce genre ; ils ont essayé quelque système simple, et n'en ont obtenu aucune lumière sur cette énigme.

Les sympathies et antipathies ont été pour Dieu l'objet d'un calcul très mathématique ; il a réglé celles de nos passions aussi exactement que les affinités chimiques et accords musicaux.

... Les sympathies ne peuvent s'établir méthodiquement qu'en graduant les caractères par douzaines, avec pivot et transitions, selon le tableau ci-dessus.

Ces douzaines ou octaves doivent être distribuées de manière à produire trois sortes d'accords :

1° Le *contracté*, progressif majeur et mineur, qui est en rapport avec les tierces, quartes et quintes, et sixtes musicales.

2° Le *conjugué* progressif ou identique. On peut en voir les degrés dans le tableau suivant, où la série se conjugue sur elle-même en divergence :

1.	—	2.	3.	—	4.	5.	6.	—	7.	8.
16.	—	15.	14.	—	13.	12.	11.	—	10.	9.
8/8.	—	7/8.	6/8	—	5/8.	4/8.	3/8.	—	2/8.	1/8.

3° *L'alternat* progressif, selon lequel les sympathies doivent alterner du contrasté au conjugué et du mode majeur au mode mineur.

Cette division correspond aux trois passions distributives, qui doivent régir les sympathies, comme toute autre harmonie.

La cabaliste régit les accords contrastés ;
La composite régit les accords identiques ;
La papillonne régit l'alternat des accords.

Appuyons-nous de quelques détails.

Rien de plus connu que les accords de contraste : j'ai déjà prouvé que les espèces vicinales sont discordantes en passions comme en notes musicales ; que la femme blonde préfère l'homme brun ou opposé en couleur ; que le groupe cultivant le beuré gris sera antipathique avec celui du beuré vert, espèce trop rapprochée.

Le tort des philosophes, toujours simplistes, a été de penser que cet accord de contraste était l'unique boussole des sympathies. Elles ont besoin de se former aussi en identique ou homogénéité de penchants, qui se trouve dans les caractères parfaitement semblables. Une âme veut ces 2 sortes de sympathie, pour être bien équilibrée en accords composés.

L'accord identique ou conjugué existe par degrés entre les 16 âges correspondants, selon la série ci-dessus. L'accord est plein, 8/8 entre les deux tribus, 1. bambins, 16. patriarches : leurs goûts se concilient à merveille. L'accord est 7/8 entre les tribus, 2. chérubins et 15. vénérables. Enfin, il est très faible, réduit à la dose de 1/8 entre les deux tribus.

8. les formés et les formées ;

9. les athlétiques et les athlétiques.

Ledit accord, quoique de faible degré, est identique en ce que l'impression est la même dans la tribu entière, à peu d'exception près.

L'homme le mieux pourvu de ces sortes d'accords les trouverait bientôt insipides, s'il n'avait les moyens d'alterner les uns aux autres, et du majeur au mineur. C'est ce qui manque en civilisation, même aux Sybarites. Aussi se plaignent-ils tous de manquer d'illusions, d'être blasés sur les plaisirs.

Il est encore une sorte de sympathies, les pivotales, ou infinitésimales dont il n'est pas temps de parler, et qui doivent intervenir dans le cadre général des accords sociaux.

Le traité des séries mesurées devrait enseigner comment on organise en majeur et mineur ces octaves ou douzaines de passions graduées, d'où l'on tire les mêmes accords que des octaves musicales.

Il n'est pas aisé de classer ainsi les goûts par octaves ; une Phalange peut cultiver 40 sortes de poires, tellement distribuées qu'on ne pourra pas, sur les 40 groupes de cette culture, former une octave de groupes régulièrement gradués, comme ceux de la série des âges.

Aussi les séries mesurées sont-elles beaucoup plus rares que les libres et les mixtes ; mais elles ont une plus forte influence en Harmonie sociale ; et il suffit bien, pour la plénitude des accords, qu'une Phalange puisse organiser en Mesuré un tiers de ses séries : on en aura à peine un huitième dans le début.

Du reste, les séries mesurées sont d'autant plus commodes en distribution, qu'elles peuvent rejeter dans trois corps complémentaires, tout ce qui serait parasite ou faux en échelle d'octaves graduées.

On ne court aucun risque à tenter l'ordonnance mesurée par gammes de 7, 12, avec pivot et transitions : si elle ne peut pas réussir, l'ébauche retombe au rang de série libre ou mixte. C'est par cette raison que je préfère les gammes septénaires et douzainaires dans mes aperçus. Fussent-elles incomplètes, elles sont toujours aussi régulières qu'une série libre ; car la douzaine et la septaine comportent de belles divisions par 2,3,2 ; 4,5,3 : il est donc prudent, en toute division, de tenter le modul mesuré, sauf à retomber dans le libre, qui comprend toutes les

séries irrégulières.

... Concluons superficiellement sur le parallèle des deux ordres libre et mesuré...

L'ordre libre y comprend les essors 1 et 2 qui correspondent à la prose. L'ordre mesuré y comprend les essors 3 et 4 qui correspondent à la poésie...

Nota. L'étude du modul puissanciel en cinquième degré est celle qui devra, par le secours de l'analogie, fournir aux géomètres un procédé pour les équations de 5e, 6e, 7e degré. J'en donnerai les indices, dont le principal est, que les Séries pass. une fois parvenues en 5e puissance, changent de procédé, et opèrent sur des caractères au lieu d'opérer sur des groupes. Il est probable que l'algèbre devra imiter cette méthode, et chercher dans le mécanisme sériaire les emblèmes de la route nouvelle qu'il faudra suivre en formules excédant le 4e degré.

U.U., t. 5, pp. 312–321.

6. Des préventions relatives aux nombres et à la mesure

En traitant des séries mesurées toujours distribuées par octaves ou douzaines comme la musique, en démontrant que ces sortes de séries sont très supérieures aux libres, dont les groupes sont en nombre indéfini, je ne prétends établir aucun préjugé pour ou contre tel nombre, ni épouser l'opinion des auteurs prévenus pour telle division. Loin de là, je vais établir que l'harmonie sait tirer parti de tous les nombres, sauf emploi limité selon les ressources de chacun.

La manie d'établir des systèmes exclusifs en faveur de tel nombre est aussi ancienne que les sciences. Les prêtres d'Égypte et les Pythagori-

ciens tombèrent dans ce vice : on aurait cru les modernes guéris de cette manie, mais elle renaît de plus belle. Aujourd'hui encore, on me communique un extrait d'un philosophe moderne nommé Saint-Martin, qui voit la mesure du mal dans le nombre 9 et la mesure du bien dans le nombre 4. Il n'y a pas longtemps que Bernardin de Saint-Pierre voyait dans le nombre 5 la mesure de tout bien : un autre nous prouvera demain que c'est le nombre 6 qui est le flambeau de lumière.

Ces préventions exclusives sont l'enseigne de l'égarement ; c'est croire l'auteur de la nature bien borné que de penser qu'il se passionne exclusivement pour tel nombre et qu'il réprouve toute distribution différente.

Il est, à la vérité, des nombres plus ou moins adaptés aux chances de haute harmonie. Ces nombres sont :

3 — 4 — 7 — 12

Les deux derniers sont produits d'addition et de multiplication des deux premiers ; ce sont les 4 nombres dont les combinaisons renferment les principales subdivisions des Séries mesurées.

. . .

Mais, de ce que certains nombres sont favorables aux dispositions d'harmonie, s'ensuit-il que les autres soient des nombres à flétrir et à bannir, et que 2, 5, 6, 8, 9, 10, 16, 18, nombres plus ou moins adaptés à l'harmonie, doivent être dédaignés et proscrits ?

Accusons ici tous les sophistes et interrogeons-les d'abord sur les nombres inférieurs 3 et 4. De là nous passerons à des nombres plus élevés.

Toute l'espèce humaine s'est prononcée en faveur du nombre 3. La trinité est partout le nombre sacré. Mais voici deux philosophes, Saint-Martin et Bernardin de Saint-Pierre, qui veulent nous enrôler pour les nombres 4 et 5.

Lequel des deux faut-il écouter ? Aucun, puisque ni l'un ni l'autre ne connaissent les vertus des nombres qu'ils vantent.

4 est un nombre aussi sacré que 3, car les séries simples à 4 groupes ont autant de propriétés utiles que celles à 3 groupes. L'équilibre passionnel s'établit aussi bien sur l'une que sur l'autre, quoique par diverses méthodes ; d'où il suit que le nombre trinitaire et le nombre cardinal ou quaternaire sont les 2 nombres sacrés inférieurs, comme étant les plus aptes aux combinaisons d'harmonie. Le nombre 5 n'a plus les mêmes avantages ; il s'emploie utilement quand on le distribue en 4 touches coordonnées à un pivot, comme les 5 doigts de la main, dont un, le pouce, fait pivot et contrepoids aux quatre autres.

Voilà une harmonie pour le nombre 5, et par conséquent pour le nombre 10. J'en indiquerai d'autres pour les nombres 6, 8, 16, 9, 18. On en conclura que ces préventions de certains philosophes pour tel ou tel nombre sont des manies déraisonnables.

On peut bien, parmi les nombres, donner le pas à quelques-uns, comme agents principaux d'harmonie ; mais il faut conserver aux autres leurs prérogatives, mentionner leurs emplois utiles, et reconnaître que tout étant progressif dans le système de la nature, elle peut bien donner le pas à certains nombres et à certains êtres sans pour cela proscrire les autres.

Je serai dans tout le cours de cet ouvrage, antagoniste du nombre 10, quant à la numération ; je raillerai les civilisés sur ce qu'ils comptent par 10, comme les sauvages et je n'exprimerai que des railleries bien motivées, dont il n'est pas encore temps de s'occuper. Je ne prétendrai pas pour cela que 10 soit un nombre à proscrire, mais seulement qu'il est inférieur en importance aux

nombres intégrants d'harmonie, qui sont 3, 4, 7, 12.

$\frac{3 + 4}{7}$ Addition $\frac{3 \times 4}{12}$ Multiplication

Le nombre 12 a pour lui le témoignage de l'harmonie parlante ou musicale. Dieu n'aurait pas affecté ce nombre à la musique s'il ne l'eût pas jugé le plus propre à la multiplicité des accords.

Le même nombre 12 a pour lui l'harmonie mathématique : 12 est le nombre qui donne le plus de diviseurs communs dans la moindre somme d'unités. Sous ce double rapport, il devient nombre d'harmonie composée, titre contre lequel aucun autre nombre ne saurait lutter.

Quant au nombre 7, j'ai énoncé, aux prolégomènes, sa propriété essentielle qui est de former des séries équilibrées. On en forme de simples à 3 groupes, mais les composées ne peuvent pas se former à moins de 7 groupes, dont 3 en centre, 2 et 2 en ailes.

Le nombre 3 a l'avantage de donner à 4 groupes l'harmonie d'une proportion géométrique : 32 sectaires divisés par 3,5–9,15, peuvent avoir, dans les rivalités industrielles et dans la rétribution des dividendes, les propriétés d'une proportion géométrique. L'influence combinée des deux groupes extrêmes sera égale à l'influence combinée des deux groupes moyens, soit en relations d'intérêt et de répartition, soit en luttes émulatives.

La Série de 3 groupes jouit à peu près des mêmes propriétés, sauf une légère différence. De là vient que les nombres 7 et 12, qui sont puissances de 3 et 4, à savoir :

7, puissance d'addition

12, puissance de multiplication

sont les plus adaptés à l'harmonie.

On ne jugera bien de ces propriétés de la

septaine et de la douzaine qu'après avoir lu le traité de leurs emplois en Séries passionnelles ; on en conclura que ces deux nombres sont les favoris de l'harmonie, ainsi que les nombres 3 et 4 dont les combinaisons engendrent la septaine et la douzaine.

Mais parce que 4 nombres ont une prééminence, doit-on déconsidérer les autres et bâtir des systèmes qui excluent l'intervention harmonique les nombres non favorisés des sophistes. Faut-il exclure d'une série la division en 5 groupes ou en 9 groupes parce que Saint-Martin n'estime que le nombre 4 et proscrit le nombre 9 ? Faut-il exclure la division en 4 groupes parce que Bernardin de Saint-Pierre n'admire que le nombre 5 ?

L'harmonie est étrangère à toutes ces préventions ; elle tire de chaque nombre tout le parti qu'on en peut tirer, et quoique l'octave ou douzaine soit le nombre le plus favorable aux accords, elle emploie avec succès les autres nombres. Par exemple, une bioctave, comme les côtes, formée de 24 pièces et les 2 foyers ou clavicules, total 26, est sans doute un nombre harmonique : mais si une culture fournit 27 groupes distincts, l'harmonie essaiera d'autres accords sur 27 : peut-être cette culture ne comportera-t-elle pas les divisions en octaves ; dans ce cas on essaiera une série libre à 27 groupes qui pourra réussir par les divisions de 7. 9. 11., formant un centre et deux ailes, ou bien 8. 9. 10 ou 6. 9. 12 ou 6. 12. 9, etc.

On peut donc, soit par les Séries libres, soit par les mesurées, chercher et trouver des voies d'accord dans tous les nombres. Telle sera la méthode des harmoniens. Ils n'épouseront jamais l'esprit systématique des Civilisés qui, lorsqu'ils sont engoués d'un nombre ou d'un principe, veulent tout coordonner à l'objet de leur engouement.

Le génie de Dieu n'est pas si borné ; il sait utiliser tous les moyens que fournit la nature. Si le nombre 24 se prête à certaines harmonies, les nombres 25, 26, 27, 28, en fournissent d'autres. Elles se rehaussent toutes l'une par l'autre en mécanique générale. Si on se passionnait exclusivement pour tels et tels nombres, une phalange serait fort embarrassée lorsqu'il faudrait augmenter ou réduire la quantité de groupes voués à telle culture, à telle fonction ; il faut qu'elle puisse changer le système d'accords chaque fois qu'elle change le nombre de groupes d'une série.

Telle série est bien accordée à 26 groupes de pommistes ; mais divers sociétaires se passionnent pour une 27e espèce de pommes, et veulent l'introduire dans le canton ; il faut bien colloquer leur groupe dans la Série générale de Pommistes ; peut-être conviendra-t-il en réserve, annexé à l'une des deux octaves qui sera plus riche par l'accession de ce nouveau corps ; peut-être aussi sera-t-il mieux placé en ligne d'octave que l'un des groupes qui y figurent et qui, dès lors, se placera en réserve ou en mixte, entre les deux octaves. Peut-être ce nouveau groupe fournira-t-il quelque moyen de ramener utilement à l'ordre libre une série qui chancelait dans l'ordre mesuré.

...

Le mécanisme passionnel peut moduler en 5e puissance par 12 tétroctaves ou octaves quadruples ; tel serait un orgue qui aurait 144 touches ou 12 octaves en ligne, et qui les répéterait en 4 claviers accordés en quadruple timbre :

En majeur direct et inverse,

En mineur direct et inverse.

On voit combien le système passionnel de la 5e puissance est déjà plus étendu que notre système musical qui ne comporte pas plus de 7 octaves, et élude par la méthode des tempéraments les 4 nuances qu'il faudrait ménager entre les accords.

L'attraction passionnée

Les caractères humains dont la disparate a si fort désorienté nos sciences, ne sont autre chose qu'une mécanique de 5e puissance à 12 tétroctaves, formant 576 touches de gamme, soutenues par 234 touches de sous-pivot et ambigu en divers degrés[1]. Il est bon de faire entrevoir ces immenses problèmes, tant pour faire juger de l'attention qu'on doit au calcul des séries mesurées qui nous l'expliqueront, que pour signaler la petitesse des théories civilisées, qui spéculent en accords domestiques sur la plus petite combinaison possible, sur le doux ménage sans argent, borné à un tendre époux querellant sa tendre épouse et à des enfants demandant du pain au père, qui leur donne le fouet. Quand on n'a su en 3.000 ans de travail inventer que ce pitoyable mécanisme social, comment ose-t-on douter qu'il ne reste une grande théorie à découvrir sur les passions (et que son étude ne soit pas l'affaire d'un jour) et qu'il n'y ait en ce genre un nouveau monde aussi inconnu que l'était l'Amérique avant Colomb.

Ph. 1846, pp. 11–18.

1. Les 810 caractères provenant des combinaisons des 12 passions fondamentales. (Note du présentateur).

Quatrième partie
L'Harmonie

1. L'éducation harmonienne

Il n'est pas de problème sur lequel on ait plus divagué que sur l'instruction publique et ses méthodes. La nature, dans cette branche de politique sociale, s'est fait de tout temps un malin plaisir de confondre nos théories et leurs coryphées, depuis l'affront essuyé par Sénèque, instituteur de Néron, jusqu'aux échecs de Condillac et Rousseau, dont le premier ne forma qu'un crétin politique, et le second n'osa pas essayer l'éducation de ses propres enfants. Bien sage fut-il, car il aurait sans doute réussi comme Cicéron, qui entremit toute la docte séquelle d'Athènes et de Rome pour faire de son fils le plus nul des êtres, un idiot, dont l'unique relief se borna à porter le nom de Cicéron, héritier de son immense fortune, et avaler une cruche de vin en une seule gorgée. Cette crapule était le seul talent du fils de l'orateur romain ; il tenait parmi les biberons le même rang que son père parmi les beaux esprits.

Telles sont les prouesses que l'histoire nous transmet sur le compte de cet avorton, pour l'instruction de qui les sages d'Athènes et de Rome avaient été mis à contribution. Il faut l'avouer, l'espoir des pères est bien déçu par les méthodes civilisées, et par l'impéritie des sophistes en éducation.

Pour nous sortir du chaos de leurs systèmes, posons d'abord des fanaux de direction ; déterminons le but, puis nous nous occuperons de la marche à suivre.

En toute opération d'Harmonie, le but n'est autre que l'unité. Pour s'y élever, l'éducation doit être INTÉGRALE COMPOSÉE.

Composée, formant à la fois le corps et l'âme ; elle ne remplit aujourd'hui aucune des deux conditions.

Intégrale, c'est-à-dire embrassant tous les détails du corps et de l'âme, introduisant la perfection sur tous les points. Il sera prouvé que nos systèmes civilisés ne tendent qu'à fausser pièce à pièce les développements du corps et de l'âme, et vicier l'un et l'autre par l'égoïsme et la duplicité.

Dans un prélude, évitons de parler du matériel qui nous conduirait trop loin, et bornons-nous à envisager l'éducation harmonienne en sens moral et politique, c'est-à-dire en sens unitaire ; car il ne peut exister ni saine politique, ni saine morale, hors des voies d'unité ou voies de Dieu.

L'éducation harmonienne, dans ses procédés, tend d'abord à faire éclore dès le plus bas âge les VOCATIONS D'INSTINCT, appliquer chaque individu aux diverses fonctions auxquelles la nature le destine, et dont il est détourné par la méthode civilisée, qui, d'ordinaire et sauf rares exceptions, emploie chacun à contresens de sa vocation.

Si votre astre en naissant vous a formé poète, les leçons de la morale et du devoir filial tendront à faire de vous comme de Métastase un portier au lieu d'un poète, et tout l'attirail de la sagesse philosophique sera mis en jeu pour vous entraîner aux fonctions d'où la nature voulait vous écarter. Les 9/10 des civilisés pourraient élever cette plainte.

Il n'est donc pas de question plus obscurcie parmi nous que celle de la vocation ou instinct de fonctions sociales. Ce problème va être pleinement éclairci par le mécanisme de l'éducation harmonienne. Elle ne développe jamais chez l'enfant une seule vocation, mais une trentaine de vocations graduées et dominantes en divers degrés.

Le but étant de conduire d'abord au LUXE, il faut que l'éducation entraîne au travail productif ; elle ne peut y réussir qu'en faisant disparaître une tache bien honteuse pour la civilisation, et qu'on ne trouve pas chez les sauvages ; c'est la grossièreté et la rudesse des classes inférieures, la duplicité de langage et manières. Ce vice peut être nécessaire parmi nous, où le peuple accablé de privations sentirait trop vivement sa misère s'il était poli et cultivé ; mais dans l'état sociétaire où le peuple jouira d'un minimum supérieur au sort de nos bons bourgeois, il ne sera pas nécessaire de l'abrutir pour le façonner à des souffrances qui n'existeront plus, et pour l'enchaîner à des travaux qui n'auront rien de pénible, puisque le mécanisme sériaire les rendra attrayants.

De cette chance d'attraction industrielle dérive la nécessité de polir la classe plébéienne ; car si l'industrie sociétaire doit amorcer les souverains comme les plébéiens, il suffirait de la seule grossièreté du peuple pour contrebalancer les amorces que le nouveau système industriel pourrait présenter aux grands. La classe riche ne se plairait jamais à exercer le travail avec des rustres, à se mêler à toutes leurs fonctions. Ainsi, par le double motif du bien-être du peuple et de l'accession des riches au travail, il devient inutile que le peuple d'Harmonie reste grossier ; il faut au contraire qu'il rivalise de politesse avec la classe riche, pour réunir attrait des personnes et

attrait des fonctions dans les cultures et manufactures.

La politesse générale et l'unité de langage et de manières ne peuvent s'établir que par une éducation collective, qui donne à l'enfant pauvre le ton de l'enfant riche. Si l'Harmonie avait, comme nous, des instituteurs de divers degrés pour les trois classes, riche, moyenne et pauvre, des académiciens pour les grands, des pédagogues pour les moyens, des magisters pour les pauvres, elle arriverait au même but que nous, à l'incompatibilité des classes et à la duplicité de ton, qui serait grossier chez les pauvres, mesquin chez les bourgeois, et raffiné chez les riches. Un tel effet serait gage de discorde générale : c'est donc le premier vice que doit éviter la politique harmonienne : elle s'en garantit par un système d'éducation qui est UN pour toute la Phalange et pour tout le globe, et qui établit partout l'unité de bon ton.

Évitons ici de confondre l'UNITÉ avec l'ÉGALITÉ. La classe opulente, loin d'être lésée par la politesse des inférieurs, y trouve une foule d'avantages incontestables. Aussi tout homme riche préfère-t-il des domestiques polis et intelligents, comme ceux de Paris, aux rustres de province, par qui on est fort mal servi et grossièrement traité.

D'ailleurs, le service n'étant pas engagement individuel en Harmonie, où il est au contraire lien d'affection individuelle, c'est pour l'homme riche un double charme que de trouver dans ses nombreux pages des amis intimes et des gens polis comme lui. On croit déjà favoriser les monarques en leur procurant un seul de ces agréments, celui d'avoir pour pages des jeunes gens d'une éducation très soignée. Si un Harmonien peut ajouter à cet avantage celui de trouver des amis dans tous ses serviteurs, s'ensuivra-t-il

que ce régime ait quelque rapport avec l'égalité ?

Usons d'une comparaison : prétendra-t-on que, pour éviter l'égalité, il faille que le peuple soit de plus petite stature et de plus faible corpulence que les gens riches ? Non, sans doute. L'unité matérielle veut que les corps soient de même taille dans toutes les classes. Il n'y a jusque-là qu'unité simple, bornée au matériel ou physique de l'homme.

L'unité composée qui doit être matérielle et passionnelle, et qui ne peut s'établir qu'en Harmonie, exige que les humains soient identiques en ce qui touche aux essors de l'âme comme en développements du corps, qu'ils soient homogènes par le langage et les manières, quoique très inégaux en fortune.

Du moment où le travail sera devenu attrayant, il n'y aura nul inconvénient à ce que le pauvre soit poli et instruit. Il y aurait au contraire lésion pour le riche et pour l'industrie générale, si le pauvre conservait les mœurs grossières de la civilisation; il doit se rencontrer sans cesse avec les riches dans les travaux attrayants des Séries pass. Il faut, pour charmer et intriguer ces réunions, que les manières soient unitaires, généralement polies. Les Harmoniens s'aiment entre eux autant que les civilisés se détestent ; la Phalange se considère comme une seule famille bien unie; or, il ne peut convenir à une famille opulente qu'un de ses membres soit dépourvu de l'éducation qu'ont reçue les autres.

Pour élever à l'unité de manières toute la masse des enfants, le plus puissant ressort sera l'OPÉRA, dont la fréquentation est pour tous les enfants d'Harmonie un exercice demi-religieux, emblème de l'esprit de Dieu, de l'unité que Dieu fait régner dans le mécanisme de l'Univers.

L'opéra est l'assemblage de toutes les unités matérielles : aussi tous les enfants Harmoniens

figurent-ils, dès le plus bas âge, aux exercices d'opéra, pour s'y façonner aux unités maté., acheminant aux pass.

... Une salle d'opéra est aussi nécessaire à une Phalange que ses charrues et ses troupeaux. Ce n'est pas seulement pour l'avantage de se donner dans le moindre canton un spectacle aussi brillant que ceux de Paris, Londres et Naples ; c'est pour éduquer l'enfance, la former au matériel d'Harmonie.

Ce spectacle sera à la fois vœu d'Attraction et de raison. Il sera vœu d'Attraction, en ce qu'on verra les enfants entraînés passionnément à y figurer dès l'âge de 4 ans ; vœu de raison en ce que les pères y verront le rudiment industriel de l'enfance, l'imitation figurative aux principes de l'Harmonie sociale.

L'éducation unitaire doit élever les hommes aux perfections du corps et de l'âme. Nos instituteurs armés de fouets, de palettes et d'abstractions métaphysiques, savent former des Nérons et des Tibères : laissons-leur ce honteux talent, fruit de l'éducation partielle simple, et étudions le système de l'éducation intégrale composée, qui saura d'un Tibère et d'un Néron pris au berceau, pris à trois ans, former un monarque plus vertueux que les Antonins et les Titus.

U.U., t. 5, pp. 1–7.

2. Éducation de la basse enfance

La basse enfance est divisée en trois catégories : Savoir :

1. Les nourrissons,	âgés de 0 à 18 mois,	S.T.
2. Les poupons,	âgés de 18 à 36 mois,	S.T.
3. Les bambins,	âgés de 36 à 54 mois,	T.

Ces derniers sont les seuls qui commencent à fréquenter comme sectaires les ateliers et réunions industrielles. On y voit bien quelques poupons de 30 à 33 mois, mais qui n'ont pas rang de néophytes admis. De là vient que j'ai donné aux ordres 1 et 2 le nom de sous-tribu, S.T. Les bambins sont une tribu, T.

Nous trouverons même subdivision dans l'autre classe extrême, qui est celle des vieillards, des infirmes et des malades :

Malades, Infirmes, Patriarches.

Les patriarches forment une tribu n° 16, opposée en degré à celle des bambins n° 1. Les malades et infirmes équivalent à des sous-tribus inactives, comme les poupons et nourrissons. Il y a dans toutes les distributions harmoniennes correspondance exacte, mais sans égalité.

Chacun des trois ordres de bambins, poupons et nourrissons, doit se subdiviser en trois genres, qui sont très distincts, dans les Séristères, fonctions et salles : par exemple, quant aux âges, on peut classer comme il suit et inégalement, par 5, 6 et 7 mois :

Les sous-bambins,	âgés de 36 à 41 mois,	5 m.
Les mi-bambins,	âgés de 41 à 47 mois,	6 m.
Les sur-bambins,	âgés de 47 à 54 mois,	7 m.

Si l'architecte et les fondateurs d'un canton d'épreuve négligeaient de spéculer sur toutes ces graduations, et d'échelonner de même les dimensions de leurs salles, il arriverait que les Séristères seraient faussés, inconvenants ; que l'Attraction ne pourrait pas se développer, et qu'il faudrait employer la science des Algériens et des Philosophes, la *contrainte*. On ne fera une bonne épreuve d'Harmonie qu'autant qu'on aura bien calculé toutes les graduations matérielles et passionnelles qu'établit la nature. Étudions-les donc sur l'enfance, où elles sont plus faciles à analyser que sur l'âge mûr.

Outre ces classements d'âges, nous aurons à indiquer des classements de facultés dont on parlera au chapitre suivant. Commençons à bien diviser les trois ordres de catégories de bambins, poupons et nourrissons, afin de prévoir et prévenir les erreurs qu'on pourrait commettre dans la construction de leurs Séristères. Tout serait manqué en Harmonie, si on manquait d'éducation, soit en matériel soit en passionnel.

Au contraire, le mécanisme marchera sans peine et les difficultés seront aisément surmontées, si on distribue avec intelligence tout ce qui touche aux relations des six tribus de l'enfance. Elles ont la plus forte influence en Attraction industrielle ; et sur ce point la hiérarchie sexuelle s'établira en sens inverse de la force physique, c'est-à-dire :

Que le sexe masculin qui est le plus fort est au dernier rang d'influence en Attraction industrielle. Les enfants tiennent le premier rang sous ce rapport. Les femmes viennent en 2e ligne, et ensuite les hommes.

Je place les hommes au 3e rang, parce que l'Attraction, par contraste avec la violence, doit opérer du faible au fort. L'état de choses qui produira l'Attraction industrielle, entraînera les enfants plus activement que les pères et mères, et les femmes plus vivement que les hommes ; de sorte que ce seront les enfants qui, dans l'ordre sociétaire, donneront la principale impulsion au travail. Après eux, ce seront les femmes qui entraîneront les hommes à l'industrie.

On voit par ces aperçus, combien il importera, dans la Phalange d'essai, d'apporter le plus grand soin à l'organisation des enfants, à la distribution opportune de leurs Séristères, à l'assortiment proportionnel des nombres et des âges.

Si les règles de l'attraction et l'échelle progres-

sive sont bien observées, on verra dans la 1re Phalange, au bout de trois mois, l'enfant de 4 ans se montrer en état de pleine liberté, plus prudent et plus expert que n'est chez nous l'homme de 30 et 40 ans. En Harmonie, un bambin de 4 ans, fût-il fils d'un monarque, sait gagner sa vie à plusieurs métiers, exercer proportionnément tous ses membres, s'assurer en tout point le rapide progrès de vigueur et le plein développement de facultés corporelles et spirituelles ; enfin, subordonner toutes ses actions aux convenances d'intérêt général.

Combien nos méthodes, en fait d'éducation, sont loin d'un pareil résultat ! Quel est parmi leurs élèves de 15 ans et même de 30, celui qui pourrait faire preuve de cette perfection, qu'on trouve en Harmonie chez tout bambin de 4 ans.

J'insiste sur ces aperçus, pour intéresser le lecteur à la méthode qui va être décrite, et qui réalisera en éducation tout l'ensemble des biens dont on ose à peine aujourd'hui rêver quelques détails sans pouvoir en réaliser aucun, sans savoir former autre chose que des légions de *petits Vandales*, qui dans leur enfance épient toutes les occasions de détruire au lieu de produire, et qui, parvenus à l'adolescence, iront sous l'égide de la morale s'organiser en légions de *grands Vandales*, pillant, violant, brûlant, massacrant, pour l'équilibre des saines doctrines du commerce, et la perfectibilité des abstractions métaphysiques.

Tels sont les fruits d'un ordre social où l'éducation ne tend qu'à étouffer l'Attraction, travestir la nature et les caractères. Nous allons enseigner à opérer en sens contraire, à développer l'Attraction. Si elle est sagement distribuée par Dieu, elle doit entraîner l'enfant à l'industrie productive, puisque Dieu nous donne la richesse pour premier foyer d'Attraction. Or, dans la solution de cet étrange problème, de cet art

d'attirer l'enfant libre à l'industrie, on doit s'attendre à des moyens bien différents de ceux inventés par nos sciences morales et politiques, habiles à former des Tibères et des Nérons, ou tout au plus des oisifs.

Parmi ces moyens... envisageons dès à présent le principal : l'émulation naturelle ou progressive, dont on n'a aucune idée en civilisation ; elle tient aux dispositions matérielles du nouvel ordre ; elle ne peut donc pas naître dans l'état actuel.

Je n'en cite que le principal ressort, l'aspect des tribus chérubiniques n° 2, et séraphiques n° 3 : elles sont le point de mire de la basse enfance[1]. Un enfant n'admire que ce qui est à sa portée ; un lutin, un bambin voit ces chœurs de chérubins et chérubines, hauts et puissants seigneurs de 4 1/2 à 6 ans 1/2, portant déjà de grands panaches d'autruche, et figurant dans les manœuvres de la grande parade. Cet aspect est pour le bambin ce qu'étaient les trophées de Miltiade pour Thémistocle, à qui ils faisaient perdre le sommeil.

Dans l'espoir de parvenir bientôt au rang de chérubin, il fera cent prouesses industrielles ; mais il ne voudra pas même planter un chou si c'est par ordre du père ou du précepteur. Les conseils les plus sages n'auront sur lui aucune influence : en vain le précepteur lui représentera-t-il *que nos idées naissent des perceptions de sensation pour le bien du commerce* ; tout ce jargon scolastique ne servira qu'à désorienter l'enfant et le rebuter de l'industrie ; il a besoin d'un enthousiasme qu'on ne sait pas lui créer, et qui ne pourrait naître que de l'aspect des *trophées de Miltiade*, ou trophées des chœurs des chérubins et chérubines.

U.U., t. 5, pp. 13–18.

1. Se référer au tableau des séries, supra p.p. 145-148. (Note du présentateur.)

. . .

Dire que les enfants seront pleinement libres, ce n'est pas prétendre qu'on doive leur accorder des licences dangereuses. Il y aurait folie de permettre à un séraphin de 7 ans le maniement des armes à feu, ou aux chérubins de 5 ans le maniement des haches. La liberté qu'on donne aux enfants consiste dans l'option sur toute fonction et tout plaisir qui est sans danger pour eux, et qui ne lèse point les convenances d'une autre corporation d'enfants. S'il plaisait à un bambin, un chérubin, d'arracher les fleurs cultivées par un groupe de séraphins, il y aurait lésion et motif de répression...

Les tribus de l'enfance doivent donc avoir des prérogatives graduées selon leur âge. La tribu 6, jouvenceaux et jouvencelles, qui entre en puberté, peut être admise à certaines lectures et études qu'on ne peut pas accorder aux enfants impubères. La tribu 5, gymnasiens et gymnasiennes, âge de 12 à 15 ans 1/2, jouit du droit de chasser à l'arme à feu, droit qu'il ne serait pas prudent d'accorder aux lycéens et lycéennes, âge de 9 à 12 ans. Ceux-ci ont le droit de monter sur les chevaux nains, et de paraître en escadron dans les parades et manœuvres. On ne pourrait pas, sans imprudence, accorder cette monture aux séraphins âgés de 6 1/2 à 9 ans. Ils sont trop faibles pour manier un cheval ; ils ont déjà le droit d'employer les petites haches et autres outils qui sont interdits aux chérubins de 4 1/2 à 6 1/2 ans. Ceux-ci peuvent manier des couteaux, ciseaux, rabots, fortes scies ; conduire des chars à chien, et vaquer à une foule de fonctions très enviées des bambins, à qui pourtant il est force de les interdire : on leur accorde seulement quelques accessoires diminutifs. Par exemple, les hauts bambins ont l'emploi des petites scies d'un pied, propres à couper des bûchettes et des

allumettes, à exercer l'enfant, l'habituer de bonne heure au maniement des outils et à l'attelage des chiens.

L'impatience d'admission à ces privilèges est un grand stimulant pour les enfants qui brûlent de s'élever de tribu en tribu, d'échelon en échelon, toujours empressés de devancer l'âge, s'ils n'étaient contenus par la sévérité des examens et des thèses : on en laisse le choix au récipiendaire, car il est indifférent que l'enfant prenne parti pour tel ou tel groupe industriel ; il doit seulement faire preuve de capacité dans certain nombre de groupes, qui, en se l'agrégeant, attestent par le fait son intervention utile.

U.U., t. 5, pp. 21–22.

...

On peut donc, dès l'âge de 2 ans 1/2 dès que l'enfant est en état de marcher, l'abandonner à l'attraction ; car elle ne le poussera que vers les points du Phalanstère, ateliers et jardins, où se trouveront des réunions d'enfants annexés à des groupes d'âge supérieur, et pourvues de petits instruments pour s'exercer au travail, sur lequel un patriarche ou révérend présent à la séance prendra plaisir à instruire les bambins et poupons.

Terminons en assignant la différence du classement d'âge au classement d'industrie. S'il s'agit de l'échelle d'âge, on distinguera :

Les hauts-bambins, mi-bambins, bas-bambins
Les hauts-poupons, mi-poupons, bas-poupons

Mais le talent ne suit pas toujours l'échelle des âges, et les bambins, considérés sous le rapport du talent, se classent comme toutes les autres corporations industrielles, en 3 degrés de sectaires dans chaque branche de travail :

Les « Novices et Novices »
Les Bacheliers et Bachelières ;
Les Licenciés et Licenciées.

De sorte qu'un haut-bambin peut être :
Licencié au groupe des allumettes,
Bachelier au groupe d'égoussage,
Novice au groupe du réséda,
avec ornements indicatifs de toutes ces dignités.

On procède avec beaucoup de pompe dans les distributions de grades, qui ont lieu périodiquement, chaque mois, chaque semaine. A l'issue de la grande parade, le carillon de la tour d'ordre sonne la promotion. Alors toute la basse fanfare s'avance vers les dais sous lesquels siègent les deux chœurs des patriarches tenant les ornements à distribuer. Les petits tambours battent le ban ; le héraut et la héraute des chœurs de bambins proclament :

De par la Phalange souveraine de Gnide et la très honorable tribu des bambins de Gnide,

Hylas, haut lutin, âgé de 35 mois, est promu au chœur des bambins, admis à porter les ornements de *bas-bambin*, et partager les prérogatives de cette noble corporation.

. . . Une propriété générale chez les enfants est la *singerie ou manie imitative*. Ils veulent tenter ce qu'ils voient faire à de plus avancés en âge. C'est sur cette fantaisie nommée *ton ascendant* que reposera presque tout le système d'éducation attrayante des bambins et des poupons.

Ladite manie se développe avec véhémence, quand on leur fait voir les manœuvres d'Harmonie, telles que les évolutions
des militaires à l'exercice ;
des thuriféraires à la procession ;
des danseurs à l'Opéra.

Qu'on rassemble cent bambins ou « lutins » pris au hasard. Si on leur fait voir ces diverses manœuvres, ils s'empresseront tous de les imiter. A défaut de fusil, chacun d'eux prendra un bâton; à défaut d'encensoir, une pierre suspendue à une corde ; à défaut de houlette, une branche de saule.

Que si on leur fournit de petits fusils, petits encensoirs, petites houlettes, vous les verrez transportés de joie, écoutant avec une docilité respectueuse les leçons qu'un chérubin de 6 ans voudra bien leur donner sur les évolutions. Leur enthousiasme croîtra encore si on ajoute costume et attirail, si on leur donne de petits bonnets de grenadier pour la manœuvre, petits surplis pour la procession, petits chalumeaux pour les figures chorégraphiques.

Les lutins et bambins trouvent toutes ces gimblettes aux Séristères d'institution harmonienne, et en divers degrés. Ils n'obtiennent que l'encensoir de bois sans feu, et le fusil de bois dans leurs essais. Devenus plus habiles, ils auront encensoir d'étain et fusil de fer ; puis, en 3e degré, l'encensoir argenté, etc. Ce mode progressif est un des grands ressorts d'émulation entre eux.

... Ces fournitures de costumes et gimblettes nécessaires à la basse éducation doivent être de trois degrés au moins, et plutôt cinq, afin d'exercer toujours les enfants par divers pelotons et classes, les façonner de bonne heure à l'Harmonie, à la dextérité. Chez nous, un enfant mène isolément et gauchement un petit char qu'il aura cassé dès le soir même, et les tendres pères seront dans l'extase de voir le char en morceaux. Dans les Séristères de pouponnerie, on ne confie ces gimblettes que sous condition de bien figurer dans telle classe, ou de déchoir d'un degré, recevoir un moindre char et passer au rang inférieur.

... Comment essayer cette éducation collective en civilisation, où l'on n'aurait ni le nombre et la gradation d'enfants, ni les salles, costumes et gimblettes en échelle régulière ?

Ce n'est que sur les masses divisées en petites escouades, chœurs et sous-chœurs, qu'on peut

mettre en jeu le point d'honneur, l'amorce des privilèges gradués, soit en ornements de parade, soit en exercices et instruments d'industrie.

Leur influence est telle, que du moment où l'enfant a passé 3 mois dans le Séristère des « baslutins », son éducation s'achève d'elle-même par la seule impatience de s'élever d'échelon en échelon. Les esprits de corps, les rivalités, l'entraînent à prendre connaissance d'une foule de travaux ; les instituteurs n'ont plus à faire que d'attendre les demandes en instruction. La seule envie de passer des aspirants aux novices, des novices aux bacheliers, suffit pour électriser un poupon ou bambin dans les ateliers et manœuvres. L'on est moins en peine d'exciter son émulation que de modérer son impatience, et le consoler d'une impéritie dont il s'indigne et s'efforce de se corriger.

Un immense avantage en éducation harmonienne, c'est de neutraliser l'influence des pères, qui ne peut que retarder et pervertir l'enfant.

Là-dessus, grande insurrection des pères et des philosophes.

« Vous voulez donc, diront-ils, enlever l'enfant à son instituteur naturel, qui est le père ? » Je ne veux rien. Je ne suis pas la coutume des sophistes, qui donnent pour lois leurs sots caprices en éducation, comme la manie de plonger en hiver l'enfant dans le bain froid, pour imiter quelques républicains de l'antiquité. Je me borne à analyser les vues de l'Attraction. Or, il est de fait qu'elle donne aux 19/20 des enfants un caractère et des penchants opposés à ceux du père qui s'efforcerait de communiquer ses penchants à son fils : elle veut, au contraire, guider l'enfant par le *ton ascendant*, *déférence des inférieurs aux supérieurs*, ton qui est l'opposé de celui qu'elle assigne au groupe de famille.

Désire-t-on, en éducation comme en toute

autre affaire, connaître exactement le vœu de la nature ? Il en est un moyen sûr ; c'est d'opiner à contre-sens de la philosophie, toujours antipathique avec la nature ou l'Attraction.

Or, quels sont les préceptes de la philosophie ?

Elle veut

Que le père soit instituteur de son enfant,

Et que le père ne gâte pas son enfant.

Adoptez les deux opinions contraires :

Que le père ne soit pas instituteur de l'enfant,

Et que le père se livre au plaisir de gâter l'enfant.

C'est double contravention aux lois de la philosophie, et par conséquent double ralliement au vœu de la nature, puisque les doctrines philosophiques ne sont autre chose qu'un *contresens composé*, ou double contrariété avec le vœu de la nature.

On verra, dans le cours de cette section, que les pères harmoniens n'ont d'autre fonction paternelle que de céder à l'impulsion naturelle, *gâter l'enfant*, flatter toutes ses fantaisies, selon la règle du *ton descendant*, déférence du supérieur à l'inférieur.

L'enfant sera suffisamment réprimandé et raillé par ses pairs. Les rebuffades qu'essuient les hauts poupons de la part d'un groupe de bas bambins, et ceux-ci à leur tour de la part des bas chérubins, deviennent le germe d'une émulation qui ne pourrait jamais éclore dans la compagnie des pères et mères, admirant toujours les gaucheries de leur progéniture.

Le contraire a lieu entre enfants ; ils ne se font ni compliments ni quartier : le marmot un peu exercé est inexorable pour les maladroits ; et d'autre part, le poupon raillé n'osera ni crier, ni se fâcher avec les enfants plus âgés que lui, qui riraient de sa colère et le renverraient des salles.

... Bref, le véritable instituteur de l'enfant, le ressort qui peut seul faire naître chez le poupon

le *feu sacré*, l'émulation industrielle, c'est une compagnie d'autres enfants plus âgés de six mois ou d'un an, et plus éminents en dignités et décorations. Lorsqu'un poupon ou bambin a parcouru dans la journée une demi-douzaine de pareils groupes, et essuyé leurs quolibets, il est bien pénétré de son insuffisance, bien disposé à consulter les patriarches et vénérables qui ont la bonté de lui donner des leçons.

Après cela, peu importera que les parents, au moment du coucher, s'amusent à le gâter, lui dire qu'on est trop sévère, qu'il est bien charmant, bien adroit ; ces verbiages ne feront qu'effleurer, sans persuader. L'impression est faite. Il est humilié des railleries de 7 à 8 groupes de bambins qu'il a fréquentés dans la journée. En vain le père et la mère lui diront-ils que ces bambins, qui l'ont repoussé, sont des barbares, des ennemis du commerce et de la tendre nature ; toutes ces fadaises paternelles seront de nul effet, et le poupon retournant le lendemain aux Séristères bambiniques ne se souviendra que des affronts de la veille ; ce sera lui qui, par le fait, corrigera le père du *gâtement*, en redoublant d'efforts et prouvant qu'il connaît son infériorité.

U.U., t. 5, pp. 25–33.

... Nisus à 6 ans est passionné pour le soin des faisans et des œillets ; il figure activement dans les intrigues des groupes qui soignent la faisanderie et l'œilleterie.

Pour introduire Nisus aux écoles, on se gardera bien de mettre en jeu l'autorité paternelle et la crainte des férules, pas même l'espoir de récompense. On veut, au contraire, amener Nisus et ses pareils à demander l'instruction ; comment s'y prendre ? Il faut amorcer les sens, qui sont les guides naturels de l'enfant.

Le vénérable Théophraste qui, à la faisanderie, préside les chérubins et les aide de ses conseils, apportera à la séance un gros livre contenant les gravures des différentes espèces de faisans, de celles que possède le canton, et de celles qu'il ne possède pas. (C'est un volume de l'Encyclopédie naturalogique enluminée.)

Ces gravures font le charme des enfants de cinq ans ; ils en parcourent avidement la collection. Au-dessous de ces *belles images* est une courte définition. L'on en explique 2 ou 3 aux enfants. Ils voudraient entendre lire toutes les autres ; mais le vénérable de station ou le séraphin de ronde *n'a pas le temps* de s'arrêter à ces explications.

C'est une ruse convenue dans les Séristères de basse enfance : chacun est d'accord à dire au chérubin qu'on n'a pas le temps de lui expliquer ce qu'il veut savoir ; on lui refuse adroitement les instructions qu'il demande ; on lui observe que s'il veut connaître tant de choses, il n'a qu'à apprendre à lire, comme tel et tel qui ne sont pas plus âgés que lui, et qui, sachant lire, sont déjà admis à la bibliothèque mineure.

Là-dessus, le séraphin emporte le livre des *belles images* dont on a besoin aux salles d'étude. Pareil tour est joué aux enfants qui cultivent les œillets ; on a excité leur curiosité sans la satisfaire en plein.

Nisus piqué de cette double privation qu'il a essuyée aux groupes de faisanderie et d'œilleterie, veut apprendre à lire pour s'introduire à la bibliothèque, et y voir les gros livres qui contiennent tant de *belles images*. Nisus fait part de ce projet à son ami Euryale, et tous deux forment le noble complot d'apprendre à lire. Une fois l'intention éveillée et manifestée, ils trouveront assez les secours de l'enseignement : mais l'état sociétaire veut les amener à *demander l'instruc-*

tion ; leurs progrès seront trois fois plus rapides, quand l'étude sera *travail d'attraction, enseignement sollicité.*

U.U., t. 5, pp. 117–118.

3. Haute éducation

L'impulsion aux grandes choses doit être donnée par la haute enfance, par les trois tribus supérieures : 4 *lycéens*, 5 *gymnasiens*, 6 *jouvenceaux*. Ces trois tribus doivent entraîner les trois de basse enfance (charme corporatif ascendant). J'ai donc dû différer à parler des ressorts de vertu, dont l'impulsion ne repose que sur la haute enfance. J'ai dû me borner à traiter en 1re et 2e phases, du matériel de l'éducation, du luxe qui comprend santé et richesse ; et qui est le premier but vers lequel on doive diriger le jeune âge, puisque c'est le premier foyer d'Attraction.

L'enfant harmonien sera parvenu à ce point dès l'âge de 9 ans ; il aura acquis la vigueur et la dextérité de toutes les parties du corps ; il possédera de plus le gage de richesse dans les nombreux travaux auxquels il se sera formé en fréquentant les ateliers des Séries pass.

Il restera à élever son *âme et son esprit* à la même perfection ; le rendre capable d'exceller dans les vertus sociales productives et les études utiles.

Là se borne le programme de la haute éducation, qui comprend les trois tribus, 4 *lycéens*, 5 *gymnasiens*, 6 *jouvenceaux*.

Un incident s'opposera à ce que la culture de l'esprit soit poussée loin avant 15 ans : on ne peut pas donner aux enfants connaissance du système de la nature ; leur expliquer les jolis emblèmes de l'analogie passionnelle. La seule tribu des

jouvenceaux et jouvencelles peut être initiée à pareilles études ; les deux tribus de lycéens et gymnasiens en sont nécessairement exclues ; il faudrait leur apprendre sur l'amour et le lien familial des détails qui ne sont pas de la compréhension de leur âge ; il est indispensable d'en différer la communication.

... Dieu a dû ménager des contrepoids à l'excès de chaque passion, à l'influence qu'exerce l'amour dans l'âge d'adolescence, où souvent il préoccupe exclusivement l'imagination, surtout chez les femmes.

Il n'existe pas, dans l'état actuel, de contrepoids aux amours dans le jeune âge. Dieu en a ménagé plusieurs pour les Harmoniens, entre autres la culture de l'esprit par *étude composée.* Cette étude ne commencera qu'avec l'amour, et ne sera guère moins séduisante, même pour les jeunes gens de 16 ans d'un et d'autre sexe.

L'amour, à 16 ans, devient pour eux un nouveau monde passionnel ; en même temps, le calcul de l'analogie leur dévoilera un nouveau monde scientifique adapté à leur situation, à leurs jouissances dont il offrira le tableau.

U.U., t. 5, pp. 131, 134.

Les Petites Hordes

Venez, philosophes rigoristes, vertueux citoyens, ennemis des richesses, perfides ; vous allez être servis à souhait par une confrérie qui méprisera *en action* ces richesses que vous ne méprisez qu'*en paroles.* C'est chez les Petites Hordes que vous trouverez, de fait, le dédain des richesses, la vertu qui entraîne un homme à sacrifier sa fortune individuelle pour le bien de la patrie, pour la masse des citoyens.

De bonne foi, auriez-vous cru qu'une telle vertu fût praticable ? Vous la prêchez, bons

apôtres, mais vous n'y croyez guère, et ne vous presserez pas d'en donner l'exemple. Avouez que l'Harmonie fera prudemment de chercher parmi les enfants des champions d'une vertu dont la seule idée ferait reculer bien loin tous les pères civilisés.

Parmi les corporations de haute enfance, il en est deux qui tiennent le rang suprême en Harmonie ; ce sont :

Les *Petites Hordes* ; moitié des 4e et 5e tribus.

Le *Corps Vestalique* ; moitié de la 6e tribu.

Deux autres figurent en sous-ordre ; ce sont :

Les *Petites Bandes* ; moitié des 4e et 5e tribus.

Le *Corps Damoisel* ; moitié de la 6e tribu.

Ces quatre corporations n'ont aucun sectaire de la 7e tribu (les adolescents), qui est déjà hors du cadre de l'enfance.

... Traitons d'abord du matériel nécessaire à organiser les Petites Hordes et Petites Bandes, qui comprennent les deux tribus de lycéens et gymnasiens. Ces tribus doivent être pourvues d'un attirail fort inconnu parmi nous, d'une collection de chevaux nains comme ceux d'Islande et de Corse.

On ne pourra guère s'en procurer au début de l'Harmonie : on n'en trouve que peu ou point en civilisation, où ils sont négligés et sans emploi spécial. Mais en Harmonie, ils sont de haute utilité pour monter la cavalerie minime, les Petites Hordes et Petites Bandes, ressort de haute influence en éducation.

« Qu'elles aillent à pied ; cela est plus économique », dira quelque philosophe ami des raves et du brouet noir. On peut lui répondre dans le même sens : « Que vos ministres et sénateurs civilisés quittent leurs carrosses et aillent à pied ; cela est plus économique. »

Il faut, répondront-ils, que les chefs d'état imposent à la multitude par l'éclat extérieur. Il

en est de même en Harmonie, où la haute enfance doit imposer à la basse enfance en *mode composé* : en matériel par l'éclat des costumes, et en spirituel par l'éclat des actions nobles et utiles. Sans l'intervention de ce double charme, comment les tribus 6, 5, 4, pourraient-elles entraîner la basse enfance, tribus 3, 2, 1, qu'il faut frapper du charme *bi-composé*, du prestige *corporatif ascendant* ?

Le premier moyen d'imposer aux yeux (car il faut avec l'enfant parler aux yeux), c'est la différence de cavalier à piéton.

Les tribus de lycéens et gymnasiens sont à cheval ;

Les tribus de chérubins et séraphins sont à pied.

Si à ce ressort d'imposance matérielle se joint : l'éclat des vertus sociales, du dévouement à la patrie, à la cause de Dieu et de l'unité, les plus jeunes chœurs de 3 à 9 ans suivront frénétiquement l'impulsion donnée par les chœurs de 10 à 20 ans. C'est sur le Corps Vestalique et les Petites Hordes que repose tout ce mécanisme d'entraînement *corporatif ascendant*.

... On trouve parmi les enfants au-dessous de la puberté environ 2/3 de garçons qui inclinent à la saleté et à l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres. Ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant les locutions grossières, le ton rogue.

Ces enfants, dans les « quatre tribus » de lycéens et gymnasiens, s'enrôlent aux Petites Hordes, dont l'emploi est d'exercer par point d'honneur et avec intrépidité tout travail répugnant. Cette corporation est une espèce de légion à demi-sauvage qui contraste avec la politesse raffinée de l'Harmonie, seulement pour le ton et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

Les Petites Hordes contiennent 2/3 de garçons et 1/3 de filles.

Les Petites Bandes, 2/3 de filles et 1/3 de garçons.

Chacune de ces deux corporations se subdivise en trois genres qu'il faut dénommer. On doit adopter pour les Petites Hordes trois noms de genre poissard, et pour les Petites Bandes, trois noms de genre romantique !

Ainsi les Petites Hordes seront divisées en *Sacripans* et *Chenapans*, *Sacripanes* et *Chenapanes* qui forment la horde d'une Phalange. Elle a une réserve ou corps auxiliaire, tiré des tribus de supplément. Cette horde auxiliaire portera le nom de *Garnements* et *Garnementes.*

Les Chenapans sont affectés aux fonctions immondes ; les Sacripans, aux fonctions dangereuses, comme la poursuite des reptiles et autres emplois qui exigent de la dextérité. Les Garnements participent de l'un et de l'autre genre.

Les hordes féminines servent la triperie dans les boucheries, elles remplissent les fonctions répugnantes dans les cuisines, appartements et buanderies.

Leurs parures doivent être de genre grotesque et barbare. Par exemple, pour décoration de parade, les Petites Hordes adopteront probablement le costume barbaresque ou « Hongrois », dolman et pantalon large. Les zélateurs (Chenapans) ornés du chaînon de fer concave en écharpe et ceinture avec flocons bruyants ; les héroïques (Sacripans), ornés du même chaînon en cuivre. Les anneaux seront concaves, pour éviter la pesanteur.

... Ces hordes enfantines ont leur langage corporatif ou *Argot* ; leur petite artillerie, leurs généraux nommés Petits Kans et Petites Kantes ; noms tartares, parce qu'elles adoptent la manœuvre tartare en évolution.

... Leur poste est toujours au point le plus périlleux : elles sont troupe d'élite en industrie ; elles doivent se porter sur tous les points où faiblirait l'*Attraction industrielle.*

Si la répugnance parvenait à déconsidérer quelque branche de travail, la Série qui l'exerce tomberait dans l'avilissement ; elle deviendrait classe de *Parias*... un tel effet troublerait le mécanisme : il faut que l'amitié soit générale entre tous les sociétaires, afin que la classe riche ne répugne point à prendre part aux travaux des diverses Séries. On doit donc étendre l'Attraction à tous les travaux, et garder qu'aucun soit frappé de mépris, ni même déconsidéré.

Cependant, il en est quelques-uns qui paraissent peu susceptibles d'attraction ; tel est le curage des fosses d'aisance. Il faut aviser aux moyens de surmonter l'obstacle, et à défaut d'amorces *directes* en fournir *d'indirectes* pour toutes fonctions, même pour les plus abjectes.

... Il faut donc parvenir à ériger en philanthropie religieuse l'exercice des fonctions les plus triviales, de celles qui excitent une répugnance *directe et simple.* Il faut la contrebalancer par amorce *composée indirecte.* Cette opération est le but et l'emploi des Petites Hordes.

U.U., t. 5, pp. 140–148.

... Conservatrices de l'honneur social, elles doivent écraser la tête du serpent au physique et au moral ; et tout en purgeant les campagnes de reptiles, elles purgent la société d'un venin pire que celui de la vipère ; elles étouffent par leurs trésors tout germe de cupidité qui pourrait troubler la concorde, et, par leurs travaux immondes, l'orgueil qui, en déconsidérant une classe d'industrieux, tendrait à ramener l'esprit de caste et détruire l'amitié générale. Elles savent employer au bonheur de la société,

l'abnégation de soi-même recommandée par le christianisme, et le mépris des richesses recommandé par la philosophie. Elles sont, enfin, le foyer de toutes les vertus sociales, en sens religieux et civique.

... *Vous changerez donc les passions*, s'écrient nos sceptiques, nos *impossibles* ! Ils ont tout dit, quand ils ont dit : *Vous voulez donc changer les passions.*

C'est vous, politiques imbéciles, qui essayez de les changer dans vos traités de *perfectibilité perfectible*. Voyons qui de vous ou de moi prétend changer les passions.

Il n'en est pas de mieux constatée que celle de la saleté chez les écoliers et enfants de 10 à 12 ans. Tout moraliste déclare qu'il faut les corriger, les punir, lorsqu'ils ont souillé tous leurs vêtements et ceux d'autrui, fait des ordures dans la chaire du professeur : voilà ce que la bonne nature inspire aux enfants, une frénésie de saleté quand ils sont rassemblés. Ils n'en abuseraient pas si on savait appliquer ce goût à des travaux utiles au public et flatteurs pour l'enfance.

« Bah ! vous parlez d'enfants mal élevés, dira quelque moraliste : il s'en trouve d'autres qui ont des penchants honnêtes. »

Sans doute, il en est : je vais les utiliser au chapitre des Petites Bandes : mais il demeure constant que jusqu'à 12 ans les deux tiers des garçons et un tiers des filles inclinent à la saleté. Or, si l'on *veut ne pas changer les passions* il faut trouver un moyen d'utiliser ces goûts immondes que la nature donne évidemment à une moitié de l'enfance ; prétendu vice, dont l'Harmonie fera, dans les Petites Hordes, l'emploi le plus précieux en équilibre social.

Ma théorie se borne à *utiliser les passions réprouvées telles que la nature les donne, et sans y rien changer*. C'est là tout le grimoire, tout le

secret du calcul de l'Attraction passionnée. On n'y discute pas si Dieu a eu raison ou tort de donner aux humains telles et telles passions ; l'ordre sociétaire les emploie sans y rien changer et comme Dieu les a données.

... Ainsi, tous ces prétendus vices de l'enfance deviennent qualités utiles dans l'état sociétaire, et judicieusement adaptées par le Créateur aux convenances des Séries.

En 3[e] Notice, je viens de le justifier d'une attraction très généralement critiquée ; c'est le penchant de l'enfance à la malpropreté. Ce goût, chez les petits enfants, est innocent et sans prétention : il prend un vol plus élevé chez ceux de 9 à 12, vrais maniaques de saleté ; ils la poussent du simple au composé, et conçoivent de vastes plans de cochonnerie. Par exemple, ils vont le soir frotter d'ordures les marteaux de portes et cordons de sonnettes, les enduire de leur denrée favorite ; ils ne rêvent qu'aux moyens d'en barbouiller tout le genre humain. Leurs complots sont bien tramés et sagement exécutés ; sauf quelques horions et coups de fouets que les laquais leur administrent, mais qui ne ralentissent pas leur noble ardeur.

D'où vient cette frénésie ordurière chez les écoliers de 10 à 12 ans ? Est-ce vice d'éducation, défaut de préceptes ? Non, car plus on les sermonnera contre la saleté, plus ils s'y acharneront. Est-ce dépravation ? La nature serait donc dépravée, car c'est elle qui excite en eux de tels penchants ! Si le système distributif de l'Attraction est juste en tous ses détails, il faut que tous ces instincts réputés vicieux aient un emploi très utile, puisqu'elle est si puissante sur la majorité des enfants de 10 à 12 ans.

Nous ne saurions, en civilisation, débrouiller cette énigme ; la voilà expliquée : la manie de saleté est une impulsion nécessaire pour enrôler

les enfants aux Petites Hordes, les aider à supporter gaiement le dégoût attaché aux travaux immondes, et s'ouvrir, dans la *carrière de la cochonnerie*, un vaste champ de gloire industrielle et de philanthropie unitaire.

... Pourquoi l'enfance est-elle appelée au rôle principal en mécanisme d'amitié générale ? C'est que les enfants, en passions affectives, sont tout à l'honneur et à l'amitié. Ni l'amour, ni l'esprit de famille ne peuvent les en distraire : c'est donc chez eux qu'on doit trouver l'amitié dans toute sa pureté, et lui donner le plus noble essor, celui de charité sociale unitaire, prévenant l'avilissement des classes inférieures par l'envahissement des fonctions abjectes et maintenant l'amitié entre le riche et le pauvre.

... Si ce genre de service est réputé ignoble, les Petites Hordes s'en emparent et l'ennoblissent. On se crotte rarement en Harmonie, grâce aux communications couvertes ; et d'ailleurs, chacun a des chaussures de rechange, aux salles de vestiaire, à son armoire. Le cirage est fonction d'un groupe de la Série des pagesses ; mais dans le cas où il faudrait subitement des décrotteurs locaux, opérant sur la personne chaussée, on voit s'empresser une vingtaine de jeunes filles âgées de 7 à 10 ans, les unes déjà admises, les autres aspirantes aux Petites Hordes. Ces jeunes personnes exécutent le travail avec dextérité et prestesse, et on ne leur en doit d'autre salaire en les quittant, que de serrer amicalement le chaînon de fer dont toute sacripane est parée, en signe d'enchaînement à la cause sacrée de la charité unitaire.

U.U., t. 5, pp. 153–163.

Les Petites Bandes

Les Petites Bandes, quoique entièrement com-

posées de lycéens et gymnasiens, enfants de 9 à 15 ans, sont si polies que les garçons y cèdent le pas aux filles, soit parce que les femmes y sont en majorité, en rapport de deux pour un, soit parce que la corporation a pour statut et goût dominant, l'*atticisme*, le ton opposé à celui des Petites Hordes, qu'elle éclipse dans les sciences, les arts, et dans diverses branches d'industrie.

Cette rivalité suffit à créer chez les Petites Bandes un ton et des mœurs diamétralement opposées à celles de l'Argot. La différence de manières entre les deux corps est comparable à celle qu'on voit aujourd'hui entre les militaires et les gens de robe. Le contraste est encore plus saillant.

Bref, les Petites Bandes sont des réunions d'enfants aussi raffinés sur le bon ton que peut l'être chez nous la meilleure compagnie de Paris ou de Londres ; mais à cet atticisme elles joignent une qualité plus précieuse, qui est la prétention d'exceller dans les sciences et les arts, à commencer par l'agriculture, première des sciences.

... Elles sont conservatrices du *charme social* ; poste moins brillant, si l'on veut que celui de soutiens de l'honneur social, affecté aux Petites Hordes... C'est aux Petites Bandes à répandre chez l'enfance entière ce goût des raffinements gradués et contrastés, sans lesquels on en resterait aux degrés inférieurs dans les travaux comme dans les arts et le charme industriel. Or, s'il faut que la Phalange soit enthousiaste d'elle-même, de ses propres travaux, elle doit ménager comme ressort puissant, les objets de charme, tels que fleurs et parures, considérer leur soin comme acheminement des belles choses aux bonnes, des arts aux sciences.

U.U., t. 5, pp. 167–183.

4. Éducation de l'enfance mixte

Nous en sommes à la partie délicate de l'éducation, à l'âge de transition amoureuse, point sur lequel échouent toutes nos méthodes répressives qui ne savent établir en relations d'amour que l'hypocrisie universelle, dès le début comme dans tout le cours de la vie galante.

. . .

Attirer à l'industrie les deux âges opposés, celui au-dessous et celui au-dessus de la puberté, tel est le plus important des rôles réservés aux premiers amours de l'état sociétaire. On y organise, dans la tribu des jouvenceaux et jouvencelles, deux corporations qui forment, comme les Petites Hordes et les Petites Bandes, concurrence d'instincts et de sexes. Je donne à ces deux corps les noms de

Vestalat, contenant 2/3 vestales, 1/3 vestels.
Damoisellat, contenant 1/3 damoiselles,
2/3 damoiseaux.

Le corps du vestalat pratique la chasteté jusqu'à un âge convenu, 18 ou 19 ans. Le corps du damoisellat se livre plus tôt à l'amour : l'option est libre à chacun, l'on peut s'engager à volonté dans l'un ou l'autre corps, et en sortir à volonté ; mais il faut, tant qu'on y figure, en observer les coutumes : virginité au vestalat, fidélité au damoisellat. Les harmoniens ont sur ce point des garanties suffisantes, même sur la fidélité des hommes, plus suspecte encore que celle des femmes.

Les jeunes gens ont peu d'inclination à imiter le chaste Joseph ; il est dans l'ordre qu'ils soient en minorité au corps du vestalat ; encore faudra-t-il que ce corps présente de grands avantages, pour qu'un jeune homme se soumette jusqu'à 18 ans ou 19 ans à une chasteté bien constatée.

Dissertons sur ces avantages que présentera le rôle vestalique, et répétons que les usages que je vais décrire ne pourront pas s'établir au début de l'harmonie ; on ne les introduira *partiellement* qu'au bout de 10 ans, et pleinement qu'au bout de 40 ou 50 ans, lorsque la génération élevée dans l'ordre civilisé sera éteinte.

En général, ce sont les caractères de forte trempe qui optent pour le vestalat et s'y maintiennent jusqu'au terme ; les caractères de nuance douce préfèrent communément le damoisellat ou précocité en exercice amoureux. Pour la décence, une jeune fille, sortant du chœur des gymnasiennes, commence d'ordinaire par entrer au vestalat et y passer au moins quelques mois.

Les damoiselles et damoiseaux qui ont cédé à la tentation sont obligés de déserter les assemblées matinales de l'enfance ; car fréquentant l'une des salles de la cour galante qui tient séance de 9 à 10 heures du soir, ils ne pourraient pas se lever de bonne heure, comme l'enfance et le corps du vestalat qui se couchent à 9 heures en hiver. Par suite de cette désertion et d'autres incidents le corps damoisel est déconsidéré parmi l'enfance qui ne révère que le corps vestalique. Toutes les jeunes tribus ont pour les vestales l'affection qu'on a pour un parti resté fidèle après une scission. Les petites hordes envisagent les damoiseaux comme les anges rebelles de Satan, elles escortent le char des hautes vestales.

Les tribus supérieures, âgées de 20, 30, 40 ans, ont pour la vestalité et virginité réelle une considération fondée sur d'autres motifs ; en sorte que le corps vestalique réunit au plus haut degré la faveur de l'enfance et de l'âge viril. C'est un ressort très précieux pour le succès de l'industrie locale et des travaux d'armée.

La chasteté des vestales et vestels est d'autant mieux garantie qu'ils sont pleinement libres de

quitter le corps en renonçant aux avantages du rôle : d'ailleurs cette chasteté qui dure tout au plus jusqu'à 19 ou 20 ans, peut finir légitimement à 18 et 17 ans, le sujet trouve une alliance convenable dans son séjour aux armées dont je parlerai plus loin.

Les logements vestaliques sont disposés de manière à donner pleine garantie sur les mœurs secrètes : la civilisation n'a de garantie que sur les mœurs visibles. La corporation vestalique ne peut occuper que deux quartiers affectés à chacun de ses deux sexes.

On ne voudrait pas se fier aux pères et mères sur cette surveillance ; ils sont trop aveugles sur les manœuvres de qui sait les flatter. Du reste les vestales et vestels ne sont point en réclusion hors l'heure du coucher ; la fréquentation journalière du monde est indispensable pour les vestales, obligées de suivre leurs travaux habituels dans vingt ou trente groupes d'un et d'autre sexe.

Elles ont leurs séances de cour et leurs poursuivants titrés. Les vestels ont aussi leurs poursuivantes. Le titre de *poursuivant admis* procure l'avantage d'être reçu, à la prochaine campagne, dans l'armée où figurera la personne courtisée. Ce titre est concédé par le corps vestalique, assisté de dignitaires féminins et masculins de la cour d'amour. Si c'est un homme qui postule, sa conduite est scrutée ; on ne lui fait pas un crime de l'inconstance, car elle a son utilité en harmonie ; mais on examine si dans ses liaisons il a fait preuve de déférence et de loyauté avec les femmes. Ceux qu'on appelle en France d'aimables roués, faisant trophée de duper le sexe faible, seraient refusés, et de même ces aigrefins moraux, dont la feinte discrétion n'est qu'une ruse pour enjôler femmes et filles : ces cafards sentimentaux sont souvent pires que les roués ; ceux-ci ne cherchent que le plaisir, les autres en veulent à

la bourse ; leurs vertus ne sont qu'une comédie pour happer une riche héritière. Il est inutile d'ajouter qu'une femme sera soumise au même examen, si elle sollicite le titre de poursuivante d'un vestel ; on n'admettrait pas celle qui aurait fait de ses charmes un trafic direct, ou *indirect selon la mode civilisée*, qui alloue le titre *d'honnêtes et comme il faut* à des femmes aussi vénales que les courtisanes.

De beaux esprits vont répondre : « On laissera vos réunions vestaliques s'il règne tant de bégueulerie. Quel homme voudra se faufiler avec un comité de femmes qui se donneraient les airs de censurer en plein conseil ses actions, ses habitudes son caractère ? Le vaudeville ferait justice de leur prudotte synagogue. » Voilà des objections de civilisé ; mais en harmonie un homme ne trouverait pas son compte à être mal dans l'opinion des vestales ; il serait le lendemain rayé du testament d'une cinquantaine de vieillards de qui il attend des legs et portions d'hoirie. La vieillesse fondera son bien-être et ses plaisirs sur l'appui de quatre corporations, vestales, petites hordes, faquiresses et fées sympathistes ; et comme elle ne sera pas tentée de retomber à la triste condition des vieillards civilisés, elle saura bien protéger les quatre appuis de son bonheur. D'ailleurs, le lustre des vestales sera fondé sur le besoin d'idolâtrie qui est une passion de tous les âges.

U.U., t. 5, pp. 225-228.

5. Problème de gastronomie bi-composée

Conformément aux préceptes, *utile dulci, castigat ridendo,* j'ai recours à une facétie gastronomique pour ébaucher une discussion de haute importance ; je risquerais d'effrayer le lecteur, si j'employais le jargon méthodique. Il sera mieux de préluder par une bluette qui, sans formules rebutantes, familiarisera les étudiants avec la question la plus ardue que puisse présenter la théorie du mouvement social.

Les transitions ou ambigus sont une branche d'études si neuve, que parmi 70 systèmes connus en botanique, et peut-être 700 inconnus, aucun n'a osé hasarder une opinion systématique, ni même des tableaux sur les produits de genre ambigu.

Les transitions sont en équilibre passionnel ce que sont les chevilles et emboîtements dans une charpente. Le Créateur les a sans doute jugées bien utiles, puisqu'il en a ménagé un si copieux assortiment dans ses ouvrages matériels, où l'on trouve des ambigus entre toutes les séries : tels sont la sensitive, le coing, la chauve-souris, le poisson volant, les amphibies, les zoophites et tant d'autres espèces qui forment dans chaque règne les liens des différentes séries, liens souvent redoublés.

Mêmes transitions existent dans le règne passionnel : on y rencontre partout des goûts bâtards et mixtes, des caractères hétéroclites, destinés à servir de lien aux séries sociétaires. Ces ressorts d'espèce ambiguë sont généralement méprisés et ridiculisés dans l'état actuel, où leur ensemble ne présente qu'une gradation de vices, car ils sont

insipides, incommodes, suspects, malfaisants, perfides.

C'est un assortiment gradué de toutes les qualités vicieuses.

Il s'agit de prouver que ces caractères de transition, ces ambigus ou mixtes si dédaignés aujourd'hui, deviendront, en Association, des liens éminemment favorables à l'essor des vertus sociales.

On peut établir la preuve sur les goûts les plus subalternes ; aussi vais-je appeler en déposition des personnages de mince crédit en gastronomie ; ce sont les *vieilles poules* ; elles vont figurer, conjointement avec leurs amateurs, pour appuyer une thèse de haut parage, celle *de l'attraction proportionnelle aux destinées*. Elles vont concourir à prouver :

« Que toutes les impulsions attractionnelles, ridiculisées pour cause de bizarrerie, sont coordonnées utilement au mécanisme sociétaire, où elles deviendront aussi précieuses qu'elles sont inutiles et nuisibles dans le régime familial ou morcelé. »

On va se convaincre que la raison humaine se montre bien novice et bien malvisée dans ses critiques sur les passions dites bizarres, et sur leur docte Créateur qui ne les aurait pas données à l'homme, s'il les eût jugées inutiles au bien général. Quel honneur pour une vieille poule coriace de faire les frais d'une discussion si transcendante !

Au fait, certains estomacs sont affadis par la volaille grasse, et se plaignent qu'elle leur soulève le cœur. Ils préfèrent un coq mariné de trois ans, ou une poule âgée et macérée. Ces viandes faites ont beaucoup de saveur ; elles s'attendrissent et deviennent toniques à l'aide de sauces et apprêts qui les mortifient.

Si dans un banquet, chez quelque Sybarite, l'un des convives paraît désirer ce chétif régal d'une vieille poule, on lui répondra que c'est un

mets si commun, qu'on ne se serait douté qu'il pût plaire à personne. Cependant sur 50 individus, il s'en rencontre au moins UN qui a ce goût bizarre : on en trouvera donc 24 dans une Phalange contenant 1200 sociétaires au-dessus de l'âge de 15 ans, y compris les femmes.

Ces partisans de vieilles poules marinées et accommodées en braisière ou en gélatine forment, dans la série des consommateurs de poulets, un des quatre groupes de transition selon le tableau spécial qui sera donné :

Transit Antér.	volailles trop jeunes.
Transit Citér.	volailles non faites.
Transit Ultér.	volailles vieilles.
Transit Postér.	volailles faisandées.

Nous traitons ici d'un goût de transition *ultérieure* : examinons l'utilité de cette prétendue bizarrerie, et mettons la morale en action.

Chrysante, magnat de la Phalange de Saint-Cloud, est au nombre de ces amateurs de vieilles poules marinées. Les gastronomes du lieu ne peuvent pas le badiner sur cette manie, car il a trouvé sur la masse de la Phalange une vingtaine de co-sectaires, hommes ou femmes, qui partagent ce goût avec lui. Souvent la plupart d'entre eux se réunissent en dîner de secte, où le plat d'honneur fourni par Chrysante est composé d'un coq entre deux vieilles poules.

Cette réunion corporative donne du relief aux cuisiniers qui préparent et marinent ces vieilles volailles et au groupe qui s'occupe de leur engrais au poulailler. Voilà déjà un lien passionné entre ces trois groupes de *consommateurs*, *préparateurs* et *producteurs*.

Nous remarquerons plus loin que la vieille poule mangée en civilisation y ferait naître autant de discordes qu'elle engendre ici de liens.

Il faut aux Harmoniens, à table comme ailleurs, des stimulants qui unissent les cœurs, les esprits et les sens. Or, cette régalade bizarre d'un coq entre deux vieilles poules établit entre les co-sectaires de Chrysante une foule de liens fondés sur l'affinité de goûts et d'action industrielle sur les menées d'amour-propre tendant à accréditer leur mets favori : ils parviennent par les soins de préparation à donner du lustre à ces sortes de volailles. Ils s'étayent d'une coalition avec les amateurs de Phalanges voisines ; enfin ils soutiennent ce mets au point de le faire figurer avec honneur au buffet, à la case de transition ultérieure, où les vieilles poules marinées à propos sont souvent recherchées par diversion aux poulardes grasses.

Dès lors ce chétif régal crée entre des inégaux un quadruple lien de cœur, d'esprit, d'amour-propre et de sensualité. Brillant effet d'une transition artistement ménagée, comme elles le sont toutes dans l'état sociétaire.

L'assemblage de ces quatre liens (deux suffiraient) produit une *composite* redoublée ou bi-composée, qui exige double plaisir des sens et double plaisir de l'âme. Que de merveilleuses propriétés chez une vieille poule adaptée aux coutumes d'Harmonie sériaire !

Comparons le sort de cette pauvre volaille au rôle qu'elle jouerait en civilisation ; elle y achèvera obscurément sa destinée sur quelque table de menue bourgeoisie où elle deviendra un sujet de discorde. Achetée par une ménagère qui est réduite à griveler sur l'*anse du panier*, pour subvenir aux frais de toilette, la volaille surannée sera servie à midi sonnant, au tendre époux qui aimerait fort les chapons s'ils n'étaient pas si coûteux. A peine a-t-il goûté du chétif oiseau qu'il dit à sa femme : « Peste soit la Poule ; elle est coriace comme les cinq cents diables ! Vrai-

ment, répond la ménagère, on va te servir des poulardes fines pour quelques sous que tu fournis, et qu'il faut t'arracher : donne donc de quoi payer les bons morceaux, si tu veux faire bonne chère ; tu as toujours de l'argent à dépenser au café avec les godailleurs. »

Cette apostrophe coupe la parole au tendre époux, qui aimerait, comme Harpagon, faire bonne chère sans donner de l'argent. Il achève sans réplique ce morceau de pénitence, dont on fait manger le surplus aux tendres enfants, à qui il est défendu de trouver rien de mauvais.

Ainsi la misérable poule, qui aurait fait en Harmonie le charme d'un repas de *gastronomes ambigus* (titre de transition ultérieure), sera en civilisation une pomme de discorde, une source de maussaderie dans le dîner d'un petit ménage parcimonieux comme le sont ceux qui achètent les vieilles poules, sans pouvoir ni savoir les mortifier et apprêter convenablement. Un tel ménage, pour la bien macérer, dépenserait en vinaigre et hauts goûts plus qu'à l'achat d'une volaille fine. Ce raffinement ne convient qu'à une grande Phalange bien pourvue du nécessaire, et faisant servir d'un jour à l'autre les bains de macération, parce qu'elle a une consommation journalière de ces mets de transition.

U.U., t. 4, pp. 135–138.

6. L'amour harmonien

A. *L'anarchie des amours en civilisation*

Qu'on me permette un coup d'œil sur les relations amoureuses de la Civilisation moderne ou perfectibilisée.

Parmi les discordes essentielles de notre système social, on peut remarquer entre autres celle des jeunes gens contre la vieillesse, régnant sans relâche tantôt ouvertement, tantôt sourdement, guerre qui semble effet de nature et scission inévitable ; c'est un préjugé dont on va se désabuser. Nous avons vu en traitant des conflits d'ordre majeur que la science appelée à concilier ses extrêmes y échoue parce qu'elle n'a ni principes ni règles sur l'emploi du minimum passionnel ou garantie d'essor quelconque sur les douze passions ; ce serait le remède naturel, qui est inadmissible en Civilisation, vu l'absence d'attraction industrielle et la grossièreté, la pauvreté du peuple.

Voilà sur le premier vice la politique battue sans oser même se présenter sur le terrain. Brille-t-elle mieux dans le traitement des vices mineurs, de la guerre amoureuse que fait sourdement la jeunesse à la vieillesse, et que fait ouvertement la vieillesse à la jeunesse ?

Partons de quelques points de fait pour en venir à conclure que nos coutumes en ce genre sont l'absence de toute politique et même de tout plan, à moins que nos législateurs n'aient eu le dessein d'établir la plus grande compression et la plus grande fausseté possible ; dans ce cas ils ne pouvaient mieux choisir que l'institution du mariage exclusif et permanent.

De toutes nos relations il n'en est pas de plus fausse que celle de l'amour ; on y a introduit une

dissimulation si générale que nous ne pouvons plus lire ni les modernes du bon vieux temps ni les ouvrages anciens qui traitent de l'amour franchement, comme ceux de Plutarque, Virgile et autres, qui étaient de leur temps des modèles de décence. A cette époque, on admettait l'ambigu, l'amour unisexuel. Si les grands hommes de la Grèce revivaient aujourd'hui, ils seraient tous brûlés vifs. Solon, Lycurgue, Agésilas, Epaminondas, Sapho, Jules César et Sévère seraient tous conduits à l'échafaud pour pédérastie ou saphisme. Ces mêmes anciens méprisaient le trafic et le mensonge qui aujourd'hui sont en honneur, la banqueroute et l'agiotage qui sont devenus des usages aussi innocents qu'autrefois l'amour ambigu. Voilà matière à un singulier procès entre les anciens et les modernes, si contradictoires sur ces deux points ! On nous vante les mœurs pudiques des dames romaines qui faisaient religieusement la procession du phallus. Lequel des deux âges a rétrogradé ou avancé dans les voies de la nature ? Question fort neuve et qu'il n'est pas encore temps de traiter : bornons-nous à observer qu'en amour comme en commerce tout progrès de civilisation n'est qu'un progrès en fausseté sociale. On voit des preuves palpables de cet accroissement de fausseté en faisant le parallèle d'un siècle à l'autre. Les comédies de Molière ne sont plus soutenables aujourd'hui, parce qu'elles parlent tout franchement des cocus et du cocuage. Les académies veulent qu'on raye du vocabulaire français le mot qui désigne le mari trompé. Est-ce une preuve qu'on ait conçu l'horreur pour l'adultère et qu'il y ait moins de cocus qu'au siècle de Molière et aux précédents ? Le nombre des adultères n'a pas diminué, et il est très certain que la licence amoureuse a augmenté par les 3 causes suivantes :

1° *L'accroissement du système fiscal et mercantile* qui, concentrant de plus en plus les richesses dans les grandes villes, y accroît la vénalité et la corruption. Elles se répandent par suite jusque dans les hameaux, que le progrès du commerce et autres incidents habituent de plus en plus aux mœurs de la ville. On trouve aujourd'hui jusque dans les hameaux des cafés qui étaient il y a un siècle réservés aux capitales. Croit-on que les coutumes de licence amoureuse aient fait dans les hameaux moins de progrès que celles de gourmandise ? Elles en ont fait plus encore, et les orgies secrètes s'y organisent plus vilainement qu'à la ville.

2° *Le relâchement des divers freins*, entre autres la diminution du prestige religieux et l'amortissement du virus vénérien : celui-ci, mieux connu, mieux traité, n'inspire plus la même terreur. Quant au frein religieux, la révolution l'a détruit, et il faudrait un siècle pour habituer les paysans à croire à l'enfer ; les femmes y croient encore moins sur ce qui concerne l'amour qu'elles appellent secret de Dieu. C'est maintenant une doctrine si bien établie parmi les jeunes filles, que des armées sacerdotales ne la changeraient pas et ne les amèneraient pas à déclarer en confession leurs amours.

3° *Les mœurs révolutionnaires.* Une contre-révolution peut changer les autorités, les usages, mais elle ne change pas les mœurs secrètes. Elle ne saurait empêcher que les invasions militaires n'aient porté partout l'esprit libidineux ; que les militaires en retraite n'aient acclimaté la débauche dans les campagnes les plus solitaires. J'ai vu dans un hameau de 40 feux, que j'étais allé habiter pour travailler à ce livre, j'ai vu, dis-je, dans ce prétendu asile de l'innocence champêtre, des orgies secrètes aussi bien organisées que dans une grande ville ; des demoiselles de 20 ans

plus exercées, plus rouées que ne pouvaient l'être à 40 ans Laïs et Phryné; des paysannes habituées à voir déflorer leurs filles à l'âge de 10 ans, des pères et des mères bien informés de tout ce manège et y donnant les mains aussi froidement que les mères d'Otahiti se prêtaient à la prostitution de leurs filles. Tout ce dévergondage était bien fardé, plâtré de bégueulerie de communion et de sacrilèges.

Voilà ce qu'on peut voir partout comme je l'ai vu dans un hameau. A cette époque je sortais d'une grande ville où sans doute le cocuage n'était pas passé de mode, car j'y avais dressé une liste de 72 espèces, toutes bien distinctes et dont le tableau synoptique était justifié par autant de modèles vivants que désignait la voix publique.

Dans cet état de choses, lorsqu'on entend les philosophes vanter le perfectionnement social et les progrès de la raison, l'on est fondé à croire qu'ils placent le perfectionnement de la raison dans les progrès de la fausseté, car les autres branches du système civilisé, le commerce, la chicane, etc. ont comme les amours fait un progrès colossal en fausseté. Cependant, nos savants prétendent qu'ils cherchent l'auguste vérité; ils doivent donc chercher autre chose que la Civilisation, puisqu'elle n'avance que dans les voies du mensonge.

Débrouillons en peu de mots ces contradictions. La classe de civilisés qui exerce la législation et dirige les mœurs ne sait rien inventer; de là vient qu'elle adopte comme vœu de la nature et destinée ultérieure de l'homme tout usage que le hasard a introduit. Elle a trouvé pour coutumes dominantes le mariage exclusif et le commerce arbitraire; elle les a prônés et les prône encore, ne sachant inventer rien d'autre.

Cependant il existe pour les sociétés antérieures à l'Harmonie 7 méthodes d'union con-

jugale des sexes, comme il existe 7 méthodes d'échange social des produits ; la pleine liberté en amour et la pleine vérité en commerce ne règnent que dans l'Harmonie, ou 8e période. Il est donc 7 autres méthodes qui peuvent être objet de recherches pour les législateurs. S'ils étaient instruits en mécanique sociale, ils présenteraient en tableau les 7 procédés d'union conjugale des sexes et les 7 procédés d'échange social antérieurs à la pleine vérité ; puis, s'appuyant d'une analyse raisonnée des 14 coutumes ils opteraient pour deux ; mais, ne connaissant rien au-delà du mécanisme civilisé et ne regardant qu'en arrière dans le mouvement social, ils apprécient toutes leurs coutumes civilisées comparativement à l'état barbare ou patriarcal qui valent moins encore. Comparant les usages de ces 3 périodes

En amour :

3e Patriarcale. Monogamie mixte avec concubinage simple;
4e Barbarie. Polygamie forcée, ou sérail ;
5e Civilisée. Monogamie exclusive et permanente.

En commerce :

3e Patriarcat ;
4e Barbarie, maximations et réquisitions ;
5e Civilisation.

et trouvant dans l'usage civilisé quelque sens préférable, ils prononcent hardiment que c'est la perfection du perfectionnement de la perfectibilité ; mais si au lieu de regarder en arrière dans le mouvement ils regardaient en avant selon l'ordre suivant :

5e Civilisation,
6e Garantisme,
7e Sérisophie,

ils pourraient trouver dans les périodes 6 et 7, dont je traiterai en octave mineure, des procédés d'union conjugale et de commerce véridique forts différents des nôtres et bien préférables, quoique n'étant pas encore la pleine liberté et la pleine vérité, réservées à la 8e période. Comment des champions de liberté et de vérité ont-ils pu adopter en amour l'excessive contrainte et en commerce l'excessive fausseté ? car il n'est pas de méthode plus coercitive en amour que le système légal des amours civilisés, *s'il était observé à la rigueur* par les 2 sexes, mariés ou non mariés, et il n'est pas de méthode plus favorable à la fourberie que le système légal du commerce civilisé, la libre concurrence, mère de tous les crimes sociaux. Quand on voit nos législateurs, ces doctes amis de la liberté et de la vérité, se fixer aux 2 procédés, qui en sont le plus ennemis, comment expliquer cette bizarrerie sinon par leur propriété de génie noueux, d'inhabileté aux inventions sociales ? C'est une propriété inhérente à toute classe de savants qui spécule sur le passé et regarde en arrière dans le mouvement.

Il est arrivé du mariage comme de toutes les coutumes civilisées, qu'il a conduit à l'opposé du but où l'on tendait, et n'a produit que la débauche secrète et générale, et la protection des lois à ceux qui les violent avec plus d'audace. On badine la justice en disant qu'elle ne peut faire prendre que les petits voleurs et jamais les gros ; elle protège de même les maisons galantes lorsque les femmes exercent la galanterie gratuite et surtout sans parler du mariage. Elles ont pour elles la protection de tout le monde ; des pères et mères qui sont satisfaits que leurs fils trouvent des femmes gratuites sans risque de mariage ; des jeunes gens dont une partie qui a pris part au gâteau contient la partie non admise ; enfin des autres dames, des demoiselles, qui ont la

fumée du festin et attrapent quelque ricochet de plaisir et de danse en fréquentant la maison des galantes fardées de cagoterie.

Les philosophes devraient faire compte sur ces observations, sur les vérités expérimentales, et spéculer sur l'emploi de ce qu'ils ne peuvent pas empêcher. Par exemple, dans une région comme France ou Italie, quel est le rapport des conjonctions licites et des illicites? lequel des deux l'emporte en nombre? C'est assurément l'union illicite. On peut sans exagérer évaluer qu'en amour les plaisirs défendus s'élèvent au septuple des plaisirs conjugaux, sanctionnés par la municipalité; et puisqu'il n'est aucune ressource en législation pour (supprimer) cette infraction qui va croissant, pourquoi ne pas l'utiliser par une extension du cadre des amours licites et négocier sur ce point un accommodement avec le ciel et la législation? On y trouverait le double avantage de prévenir la violation secrète des lois et de ravir à l'enfer un bon nombre de victimes. Tel serait le résultat d'un ordre de choses qui, tolérant dans les amours un développement triple, quadruple, ne les élèverait légalement qu'au degré où ils s'élèvent illégalement, et commuerait en délassements sociaux et utiles les plaisirs que leur proscription fait dégénérer en levain de désordre. Si les philosophes avaient spéculé de la sorte sur l'amour, ils auraient depuis longtemps trouvé les voies du Garantisme ou 6e période sociale, déjà très heureuse non seulement en amours, mais en toutes relations sociales; puis du Garantisme on se serait élevé à la 7e période et bientôt à l'Harmonie, car un progrès en amène un autre; mais des sophistes, qui se vantent d'étudier la nature et qui ne veulent tenir aucun compte de ses impulsions générales, ne pouvaient arriver qu'à l'empirisme en relation amoureuse comme en

toute autre, et avant de leur faire connaître les opérations salutaires dont cette branche de relations était susceptible il convient de leur faire observer qu'ils ont manqué au principe : *Spéculer sur l'emploi de ce qu'on ne peut pas empêcher.*

Si une horde de cent misérables comme les ludistes, poussée par le défaut de travail et de pain, ravage le pays, n'est-il pas évident qu'il y aura grand bénéfice à la ramener subitement au travail par quelques voies conciliantes? On épargnera les frais de défense commune et de poursuite militaire et judiciaire, les frais du dégât causé par les bandes qui pillent beaucoup et perdent autant qu'elles consomment, en outre on gagnera le produit du travail des cent brigands revenus aux ateliers, tandis qu'on excitera de grands ravages si l'on persiste à leur refuser le travail et la subsistance dont ils ne sauraient se passer. Même opération se présentait en affaires d'amour. On a trop restreint cette passion, et la preuve en est qu'aucun homme ne veut suivre la loi de continence hors de mariage. L'infraction des hommes entraîne celle des femmes, et la société civilisée n'est en amour qu'anarchie universelle, qu'insurrection secrète; mais ici le remède était bien plus facile qu'avec des rebelles politiques, il se bornait à un décret, à une modification quelconque du régime amoureux. A la vérité il aurait fallu inventer cette innovation, et l'on a vu plus haut que les génies modernes ne savent spéculer qu'en sens rétrograde et, regardant en arrière dans le mouvement, ne sont pas aptes aux inventions. De là vient que, les philosophes n'envisageant l'amour que par comparaison aux sociétés barbare et patriarcale, on manque la voie la plus facile de progrès social qui était la réforme du système amoureux.

ms 1857–1858, pp. 218–227.

B. *Gamme puissancielle des accords d'amitié*

	Degré		*Espèce*	*Titre*	*Essor*
Bas accords	0.	UT	Brut	*Isolé*	HÉTÉROPHILIE
	1er	UT UT	Simple	*Prime*	MONOPHILIE
	2e	UT RÉ	Bâtard	*Seconde*	HÉMIPHILIE
Moyens accords	3e	UT MI	Les 4 accords cardinaux	*Tierce*	ANDROPHILIE
	4e	UT FA		*Quarte*	HERMAPHILIE
	5e	UT SOL		*Quinte*	MULTIPHILIE
	6e	UT LA		*Sixte*	PHANÉROPHILIE
Hauts accords	7e	UT, SI b.	Transitif	*Septième*	ULTRAPHILIE
	ⵅ 8e	UT UT UT	Pivotal Y	*Octave dir.*	OMNIPHILIE *D.*
			Pivotal ⅄	*Octave inv.*	OMNIPHILIE *J.*
Z		UT nat. RÉ bémol.	UT dièze. RÉ nat.		EXTRAPHILIE
		UT nat. SI dièze	UT bémol. SI nat.		

ⵅ L'accord d'UNITÉISME en *direct* Y et *inverse* ⅄ est l'assemblage des 8 accords *omnimodes* fournis par chacun des 4 groupes.
Les accords *omnimodes* sont pivotaux ; celui d'*Unitéisme* est hyper-pivotal.

et des accords d'amour, avec analogies.

Amour	*Visuisme*	*Raisin*	*Accord générique*
Hétérogamie	Œil convergent	*Verjus*	HÉTÉROMODE
Monogamie	Œil asinique	*Moût*	MONOMODE
Hémigamie	Œil caméléonique	*Piquette*	DIMODE
Androgamie	Œil co-terrestre	*Bourru*	TRIMODE
Cryptogamie	Œil co-aérien	*Cuvé*	TÉTRAMODE
Delphigamie	Œil co-aromal	*Vieilli*	PENTAMODE
Phanérogamie	Œil co-aquatique	*Vin cuit*	HEXAMODE
Ultragamie	Œil noctambule	*Vinaigre*	HEPTAMODE
Omnigamie Y *Omnigamie* λ	Œil diaphanique ou co-igné Œil ultra-éthéré	*Alcool,* *Esprit*	Y OMNIMODE Y
Extragamie	Louche, faussé, Myope, presbyte.	*Forcé, aigri* *Poussé, tourné*	EXTRAMODE

Trois pages à donner aux ronces de la science ; tout sera de roses dès qu'on arrivera aux moyens accords, tierce, quarte, etc.

O. Brut. HÉTÉROPHILIE, *hétérogamie.* Un seul des ressorts d'amitié ou d'amour développé sans réciprocité, comme serait une amitié non partagée. Ce n'est point un accord, mais seulement un germe d'où pourra naître l'accord nommé groupe.

1er. *Prime* en amitié MONOPHILE, en amour *monogamie.* Il s'établit entre des individus mus par accord monomode... L'amitié de Cicéron et d'Atticus est un mixte où intervient la ligue d'intérêts, mélange d'amitié et d'ambition.

...

2e. *Seconde.* HÉMIPHILIE, *hémigamie.* Accord DIMODE, lien qui déploie deux ressorts chez l'un, et un seul chez l'autre. L'hémigamie est un lien fréquent en mariage : une jeune personne de 16 ans épouse un barbon de 60 ans : celui-ci ressent bien les deux sortes d'amour, l'amour matériel et le spirituel ou lien de cœur (céladonie et copulation). Mais la jeune épouse ne trouve dans cette union aucun lien pour l'âme ; elle y goûte à peine le plaisir sensuel, et se trouve bornée à l'un des deux éléments de l'amour, au matériel ou copulation...

MOYENS ACCORDS dits CARDINAUX.

Ici commencent les groupes séduisants, les belles harmonies en amitié, en amour, en corporation, en famille...

Tierce,	Androgamie,	Fidélité simple.
Quarte,	Cryptogamie,	Infidélité simple.
Quinte,	Delphigamie,	Infidélité composée.
Sixte,	Phanérogamie,	Fidélité composée.

Je n'examine ici que des couples et non des masses. Notre analyse va se borner à mettre en scène *la partie carrée.*

Daphnis et Chloé, Tityre et Galatée, sont deux couples de parfaits amants qui s'aiment en accord de *tierce*, en fidélité simple, car chacun d'eux est fidèle à sa moitié.

Leur amour est un lien *androgame*, puisqu'il met en jeu de part et d'autre les deux ressorts du tableau ; affinité matérielle par copulation ou lien des sens,
affinité spirituelle par céladonie ou lien du cœur.

Tant que les deux pastourelles sont fidèles chacune à son pastoureau, et ceci réciproquement, l'accord est une tierce amoureuse, lien TRIMODE.

Or, la fidélité des amants étant sujette au variable, surtout parmi les couples de partie carrée, il arrive bientôt que Chloé fait secrètement une infidélité à son Daphnis, en faveur de Tityre ; on n'en dit mot ni à Daphnis ni à Galatée ; mais l'accord est changé ; ce n'est plus une tierce où tout est réciproque : il y a infidélité simple, puisque la tricherie se borne à un seul couple. Ces deux fraudeurs sont en lien de *quarte*, par double emploi de l'amour chez un couple, et emploi simple chez l'autre ; accord cryptogame ou TÉTRAMODE. Peu après, Daphnis et Galatée, qui étaient restés fidèles quelques jours de plus, s'avisent aussi de faire brèche au contrat, et s'aimer en secret, sans en rien dire à Tityre et Chloé qui commettent la même peccadille. Voilà donc les deux couples de tourtereaux devenus parjures : leur amour est parvenu à la *quinte*, ou accord delphigame et PENTAMODE, infidélité composée, où le double emploi d'amour est réciproque.

Et comme tout se découvre avec le temps, nos couples de fraudeurs ne tardent guère à se prendre en faute les uns les autres. Pour faire la balance des torts, chacun accommode, qu'on est à niveau de tricheries et qu'on n'a rien à se re-

procher. Tout s'arrange moyennant quelques verbiages sur la perfidie, et on entre en accord de *sixte*, où chacun connaît les infidélités respectives, et doubles emplois d'amour. Là-dessus s'établit un nouveau lien, qui admet tacitement cet accord phanérogame, cet équilibre de contrebande amoureuse où chacun a trouvé son compte...

ACCORDS CARDINAUX D'AMITIÉ :

3e. *Tierce* ou ANDROPHILIE, accord TRIMODE. On a beaucoup célébré en amitié le lien de tierce, comme l'amitié de Thésée et de Pirithoüs, d'Oreste et de Pylade ; ce lien n'est brillant qu'autant qu'il s'étaie d'une action, et qu'il réunit l'affinité de caractère à celle de fonction industrielle. Thésée et Pirithoüs étaient en affinité d'action, par ligue pour les faits héroïques ; ils étaient de même en affinité de caractère, s'étant pris d'amitié à la suite d'un combat singulier, où ils furent étonnés respectivement de leur bravoure.

On ne rencontre point, en civilisation, ces *androphilies* franches, en lien de caractère et d'action ; l'on n'y trouve guère que des amitiés subversives, en conflit de ressorts. Deux jeunes gens nous semblent grands amis ; c'est parce que l'un des deux tire parti de l'autre, courtise sa sœur sans intention de l'épouser. Deux voisins nous semblent grands amis ; c'est parce que l'un des deux veut obtenir pour son fils la fille de l'opulent voisin. Dans tous ces liens, on peut voir affinité de caractère, mais non pas affinité d'action, puisque l'un déguise le lien d'action, et l'autre n'en a point.

Bref, les amitiés en accord de tierce ou androphilie, déjà excessivement rares parmi les couples unisexuels, le sont bien plus aujourd'hui parmi les masses...

4e. *Quarte*. HERMAPHILIE, accord TÉTRA-

MODE. C'est un des liens des plus gais et tout à fait convenable à dérider les civilisés. Surtout en réunion nombreuse. On ne peut le rencontrer qu'en société libre et payante, comme une pension de table...

...

HAUTS ACCORDS, TRANSITION SEPTIÈME : ULTRAPHILIE, *Ultragamie*, accord HEXAMODE.

... Dans toute gamme passionnelle, un accord heptamode ou 7[e] est toujours une sorte de déviation, un empiétement sur les attributs d'une autre passion. Par exemple, en amour, il y a *ultragamie* entre deux femmes saphiennes. Ce lien sort des attributions de l'amour qui comprennent les unions bisexuelles. Dans ce cas, les deux ressorts de l'amour engrènent dans la passion d'amitié ou affection unisexuelle...

Cet accord 8[e], est celui qui fait naître les affections généreuses et le dévouement collectif entre gens qui ne se connaissent pas même de vue ni de renommée. Il les met en sympathie artificielle et subite... Exemple : une caravane de mille voyageurs et voyageuses, composée de Sybarites français ou autres, arrive d'Éphèse et vient coucher à Gnide, y séjourner le lendemain, pour se rendre ensuite à Rhodes et Candie. Il faut la mettre en sympathie avec les Gnidiens : on en a vingt moyens, entre autres celui des assortiments par caractères et par penchants industriels...

...En arrivant à Gnide, la caravane y trouve la Phalange rangée en divisions co-sympathiques avec les voyageurs : les liaisons amicales sont formées à vu d'œil et en descendant de voiture ; car chaque voiture est pavoisée du caractère dont elle contient un groupe ou un titulaire individuel. Chacune est abordée par une petite compagnie

identique en passions, et par conséquent *amicale d'emblée.*

... Je désigne sous le nom de *Fées* et *Fés* la corporation affectée au travail des sympathies quelconques. Ce sont des officiers du passionnel. Je place les *fées* avant les *fés*, parce que dans toute relation d'accords mineurs (Amour et Familisme) les femmes ont le pas sur les hommes...

En principe, si l'on veut maîtriser le bel accord omnimode, le faire naître à volonté, il faut créer préalablement les sept ressorts dont il se compose. Lorsqu'un régime social produira en tous degrés les sept accords de la gamme d'amitié, il pourra à volonté faire naître les accords omniphiles 8ᵉ, et de même en titres d'ambition, d'amour, de familisme.

U.U., t. 3, pp. 356–379.

C. *Le ralliement passionnel.*

L'équilibre des passions affectives ne peut s'établir qu'autant qu'on fera naître des affections des sympathies corporatives entre les classes aujourd'hui antipathiques, telles que riches et pauvres, jeunes et vieux : les affections à créer entre eux seront des accords de *ralliement*, en ce qu'elles uniront les antipathiques naturels ou extrêmes divergents.

Les accords de ralliement doivent être au moins de huit genres ; deux pour chacune des affectives. L'équilibre ne pouvant pas s'établir par fonction simple, mais par composée, il faut opérer au moins deux ralliements sur chaque passion, et plutôt quatre en modulation bi-composée ; mais nous nous bornerons à deux.

Chacune des quatre passions est le produit de deux ressorts élémentaires, l'un spirituel et l'autre matériel : aucune des quatre n'est de nature simple ; on y distingue :

Table des ressorts affectifs.

En amitié,	ressort S	d'affinité caractérielle.
	ressort M	d'affinité industrielle
En ambition,	ressort S	de gloire.
	ressort M	d'intérêt
En amour,	ressort S	de lubricité.
	ressort M	de céladonie.
En familisme,	ressort S	de consanguinité.
	ressort M	d'adoption.

On peut remarquer dans cette table un ressort S intitulé *céladonie*, amour à longue expectative, sur lequel il serait assez difficile de donner aucune théorie d'équilibre satisfaisant pour des lecteurs civilisés ; les deux céladonies, la simple et la composée, n'étant pas praticables en civilisation, elles exposent un homme à la raillerie et à la duperie, s'il diffère un seul jour à jouir de la personne aimée, ou du moins à tenter le succès en matériel.

On voit à peine quelques lueurs de céladonie obligée, dans les cas de contrainte, lorsque les amants sont contenus par des surveillants, des entraves quelconques ; mais la céladonie spontanée, lien plus spirituel que matériel, est généralement inapplicable aux mœurs astucieuses des civilisés ; bien qu'on en fasse le simulacre pour persuader aux pères et aux maris qu'on n'obtient aucune faveur secrète, ou pour masquer les vues de séduction. Cet étalage d'amour sentimental dont on rit en secret s'oppose à tout emploi social de la céladonie, amour antérieur à la jouissance et titré à *dominance du ressort spirituel sur le matériel.*

Les céladonies, en simple et en composé, ne

peuvent naître que de coutumes non encore existantes, et dont une seule a été décrite, c'est le Vestalat. Il sera donc le seul ralliement spirituel à citer en amour.

U.U., t. 5, pp. 378–379.

• • •

Il est aisé de reconnaître que l'amour est la passion la plus puissante du mécanisme de ralliements : déjà, parmi nous, il sait créer subitement des liens entre un roi et une bergère, entre une princesse et un simple soldat : les trois autres affectives peuvent bien, parfois, opérer des rapprochements entre inégaux ; mais non des ralliements aussi forts, aussi subits.

C'est donc l'amour qui possède par excellence la propriété de ralliement, et c'est de lui qu'on tirera les plus puissants leviers, soit pour le rapprochement et l'affection entre inégaux, soit pour l'art de concilier les antipathies naturelles en accidentelles. Mais le préjugé si complaisant sur les obscènes peintures d'un sérail turc, sur les mœurs immondes et atroces des Barbares, ne veut pas admettre le tableau des amours d'un peuple libre et décent, d'un régime satisfaisant pour tous les âges, où la vieillesse trouverait l'art de s'affranchir des vils moyens de séduction pécuniaire ; où la jeunesse trouverait dans le calcul de sympathie occasionnelle des milliers de charmes inconnus en civilisation.

Ces mœurs honorables sont réprouvées par l'ombrageuse philosophie : je lui cède le pas, en supprimant la théorie des ralliements sur laquelle je n'ai fait que préluder. Je ne doute pas que les auteurs de cette lacune ne soient les premiers à se plaindre de mon extrême circonspection.

Entre-temps, on peut les remontrer sur la marche vraiment illibérale qu'ils ont donnée aux

amours civilisés : on n'en voit naître que des liens d'égoïsme suivis d'un oubli complet. Tel couple s'est adoré avec grand étalage de passion, et peu de temps après les deux individus engagés en d'autres liens, soit de mariage, soit d'amour, sont aussi indifférents, aussi étrangers l'un à l'autre que s'ils ne s'étaient jamais connus. Ingratitude provoquée par la morale, qui déclare champions de vertu ceux qui oublient, pour une épouse, tout lien antérieur. Même dépravation dans l'opinion. Elle prône ceux qui, oubliant toutes les maîtresses passées, leur refusent tout secours, et ne considèrent que la dernière en date.

Cet égoïsme sanctionné par la philosophie conjugale est l'opposé du but de la nature, qui veut créer des liens nombreux et stables dans les 4 branches d'affection. Que l'amour soit tout entier pour la dernière venue, cela n'importe ; mais l'équilibre social exigera qu'on maintienne des liens entre amants qui se seront quittés. L'usage sera de se titrer en héritage lorsque les amours auront eu quelque éclat, soit en passion, soit en durée. Aussi les hoiries d'amour joueront-elles un grand rôle dans la 3[e] portion de 1/4 ou 1/3, donnée aux affections autres que celles de consanguinité ou d'adoption.

Les courtisanes, par instinct, devinent le vœu de la nature ; elles se font doter et pensionner ; elles ont raison : si la flamme était si ardente, au dire de l'amant, n'est-il pas juste qu'il en reste quelque chose, ne fût-ce que pour l'honneur des serments tant prodigués ?

Le titre d'hoirie une fois concédé en Harmonie n'est plus révoqué. Une telle action serait infâme ; la maîtresse régnante s'en ombragerait, et craindrait, avec raison, d'essuyer le lendemain pareille avanie. En même temps, la cour d'amour notifierait à l'égoïste révocateur, qu'il n'est plus admissible à ses séances. Une quarantaine de

Séries industrielles qu'il fréquente lui notifieraient que son nom est voilé sur le tableau, et qu'entaché par un procédé civilisé, il ne sera admis aux séances de Série qu'avec un crêpe jaune au bras.

Les hommes étant titrés en hoirie par les femmes, l'amour devient pour les deux sexes une belle chance d'héritages ; il est même probable qu'il figurera pour un quart en concurrence avec les descendants, les collatéraux et les adoptifs. On n'aura que très peu d'amis à titrer en hoirie ; les amis, s'ils sont jeunes, ont les 4 chances précitées, et, s'ils sont vieux, ils se trouvent d'ordinaire enrichis par lesdites hoiries et les bénéfices industriels.

Les liens d'hoirie en amour d'Harmonie sont de divers degrés, dont le principal est le *Pivotat*, ou lien de *constance composée*, amour omnimode, qui s'amalgame avec tous les autres. On appelle pivotale, une affection qui broche sur le tout, à laquelle on revient périodiquement, et qui se soutient en concurrence avec d'autres amours plus nouveaux et plus ardents.

Tout caractère de haut titre, bien équilibré, doit avoir en Harmonie des amantes pivotales ou amants pivotaux, non compris le courant, c'est-à-dire les amours de passions successives, et le fretin en amours de passade, qui sont très brillants en Harmonie, vu les passages de légions d'un et d'autre sexe. Ils donnent lieu à tous les couples d'amants de conclure des trêves de quelques jours, lesquelles trêves ne sont point réputées infidélités, pourvu qu'elles soient régulières, consenties réciproquement après coup, et enregistrées dès le lendemain de la variante, en chancellerie de la cour d'amour, afin de démentir l'intention de fraude cachée.

Ces coutumes, je le répète, sont celles de la planète *Herschel*, qui, n'étant point honorée des

lumières de la philosophie ni des maladies syphilitiques, suit en amour des usages fort opposés aux nôtres : tel est le *pivotat* cité plus haut, qui donne lieu à de très beaux ralliements, et qui est appui de la constance simple, seule connue parmi nous.

La civilisation ne s'est élevée à aucune étude sur le simple et le composé en amour, sur les belles combinaisons sociales dont l'amour composé est susceptible quand il module en tous degrés de gamme. De cet oubli résulte une plaisante bizarrerie ; c'est d'avoir ennobli la populace amoureuse, les titres bourgeois et solitones, et d'avoir avili les officiers passionnels, les polytones, qui sont seuls aptes aux régies de Séries amoureuses. Par suite de cette subversion hiérarchique, le système des amours en civilisation est le *pur jacobinisme érotique*, la souveraineté du peuple passionnel, c'est-à-dire de tous les bas titres caractériels, et l'avilissement de tous les hauts titres ou âmes susceptibles de liens grandioses, et d'aptitude à la direction générale. C'est un mécanisme général dont l'examen sera des plus curieux.

U.U., t. 5, pp. 465–469.

...

On vante les premiers amours, leur vive impression dont il reste toujours des souvenirs : il faut donc, en politique sociale, utiliser cette belle passion en lui donnant un brillant essor. Les choix étant libres, on ne verra pas beaucoup de jouvenceaux se passionner pour les jouvencelles de même âge : la nature aime les croisements et rapproche volontiers les âges éloignés. D'ailleurs, elle établit en Harmonie tant de relations amicales entre les âges divers, qu'on verra encore plus qu'à présent le jouvenceau débuter avec une

femme âgée, et la jouvencelle avec un homme fait. Il n'y aura toutefois rien de fixe là-dessus, puisque l'entière liberté régnera dans les choix.

Le premier amour est très révéré en Harmonie; on le considère comme une sorte d'alliance perpétuelle, et on ne manque jamais de le cimenter par un legs testamentaire. C'est encore l'opposé des usages civilisés, où le premier amour entravé par les parents, méconnu par la loi, déguisé par les amants, ne laisse bientôt après, que les plus faibles souvenirs, et se trouve d'autant mieux déconsidéré que la loi affecte de ne reconnaître pour premier amour que celui du lien conjugal, qui chez les hommes est plus souvent vingtième amour que premier, et qui est si rarement premier chez les femmes.

Quelle sera la durée probable de la fidélité d'un damoiseau ou d'une damoiselle? pense-t-on que ceux qui auront débuté à 16 ou 17 ans puissent être fidèles jusqu'à 19 ou 20, époque d'entrée en adolescence? le terme serait long et un peu au-dessus de la puissance humaine: cependant, pour y arriver autant que possible, on s'attache à prévenir les occasions d'inconstance; la secte des damoiseaux et damoiselles n'a qu'un demi-accès en cour galante; elle ne fréquente pas les séristères de hauts degrés en amour; elle n'est qu'un anneau de transition, jouissant d'une demi-liberté amoureuse. Quoique l'Harmonie distingue des amours de tous degrés, elle ne se hâte pas d'y admettre la jeunesse dont l'éducation n'est pas achevée; aussi le damoisellat ne fréquente-t-il pas les Séries du degré de fidélité, et la secte du faquirat qui est celle de Décius amoureux d'un et d'autre sexe; puis la secte de rigorisme ou pruderie, dernier anneau en gamme de fonctions d'amour.

Il reste à parler des fautes ou peccadilles érotiques; l'Harmonie sait qu'elle n'obtiendrait

rien si elle voulait trop prétendre : il faut donc se borner à maintenir le corps du damoisellat dans de sages limites, sans exiger l'impossible, comme en civilisation où l'on obtient la fidélité en paroles, mais en réalité le libertinage secret.

U.U., t. 5, pp. 263–264.

Cinquième partie
Perspectives d'unitéisme et cosmogonie

I. Du parcours et de l'unitéisme

... Supposons-nous dans l'ordre futur d'Harmonie où l'on verra au bout d'une génération affluer les savants et artistes, à tel point qu'un petit pays, comme la Sicile, contiendra plus d'hommes célèbres que n'en contient aujourd'hui l'ensemble des régions civilisées. Alors il deviendra très facile de rassembler une masse de savants et artistes de tous genres, 5 à 600 individus, dont chacun sera un Homère ou un Pindare, un Phidias ou un Raphaël, un Corneille ou un Molière. Admettons aussi que dans ce nouvel ordre le sexe féminin brillera autant que le masculin dans les sciences et les arts, et qu'on trouvera même, en géométrie et chimie, des femmes rivales de Newton et de Davy, quoique dans cet ordre le sexe féminin s'adonne plutôt aux arts qu'aux sciences.

Dans le cas où cette nombreuse réunion d'artistes voyagerait, chaque pays où elle stationnerait un jour goûterait déjà un parcours simple dans la présence et l'entretien de tant de personnages célèbres ; il suffirait parmi nous du 100e de ce nombre pour électriser toute une contrée. Si au lieu d'une caravane de 600 hommes illustres on en voyait arriver seulement six, une voiture amenant Voltaire, Corneille, Bossuet, Buffon, Molière, Poussin, séjournant deux ou

trois jours dans Paris, quelle serait l'ardeur des corps savants à fêter ces voyageurs célèbres ! Tout homme riche et versé dans les sciences ou les arts tiendrait à honneur d'avoir traité chez lui les 6 voyageurs. L'admission au repas serait sollicitée comme haute faveur. Chacun regarderait comme une des belles séances de sa vie celle qu'il aurait passée dans leur compagnie ; le plaisir de les entretenir et entendre tour à tour serait déjà une ombre de parcours en papillonne ; mais si le nombre de ces grands hommes s'étendait à 600 au lieu de 6, le parcours deviendrait immense. Quoique d'ordre simple ou de 1re puissance, élevons-le à un autre degré, celui de papillonnage scientifique.

Il nous serait à peu près impossible, en pareil cas, parce que l'éducation civilisée ne nous initie pas à toutes sortes de connaissances. Un géomètre chez nous n'est que géomètre et non pas littérateur ; un chimiste n'est pas virtuose en musique. De sorte que s'il nous ressuscitait une caravane d'une centaine de grands hommes distingués ou divers groupes de géomètres, naturalistes, poètes, musiciens, comédiens, danseurs, etc., chacun de nos grands hommes vivants ne pourrait pas soutenir la conversation avec ces divers groupes. Nos chimistes se trouveraient fort embarrassés dans le groupe des danseurs, s'il fallait disserter sur l'art, et *vice versa*, les danseurs seraient fort stériles dans un débat sur la chimie. Chacun serait donc borné à fréquenter le groupe de sa compétence, et tel qui jouirait beaucoup de la conversation de Pindare et d'Homère, ne jouirait pas de celle de Phidias et Praxitèle. Nos savants ne pourraient pas goûter avec cette caravane du papillonnage scientifique. En outre, nos dames qui ne sont élevées qu'à la frivolité, ne remarqueraient que les chanteurs et danseurs de la caravane ; mais en Harmonie, où

hommes et femmes sont initiés plus ou moins à toutes sortes de connaissances, chacun d'eux jouira de l'entretien des divers groupes de la caravane.

Opposons au tableau qui précède un parallèle de la réception qui serait faite aujourd'hui à une compagnie de savants et artistes composée non pas de 600, mais seulement d'une soixantaine d'individus ou même d'une vingtaine comme je les ai vus à Marseille lors de l'expédition d'Égypte. Les savants et artistes, dans les voyages, ne sont aujourd'hui que des objets de stérile admiration, des reliques académiques exposées aux regards de la sotte multitude. J'ai vu à Marseille tous ces savants d'Égypte considérés comme une ménagerie de bêtes fauves ; ils marchaient d'ordinaire en compagnie, et la populace les poursuivait en criant, sans malice : *Des savannes! Des savannes!* — comme on crierait : *Des ours! des ours!* Je les ai vus entrer en masse dans le café Casati, place Necker ; le public se juchait autour d'eux sur des escabeaux pour les voir prendre leur café comme d'autres hommes, et qu'ils buvaient avant d'avaler. Voilà l'esprit des Marseillais et des amis du commerce. Tout ce qui n'est pas argent sonnant ou marchandise leur paraît le suprême ridicule ; ils ont un peu raison comme civilisés, puisque l'argent est la seule chose honorable en Civilisation.

Mais en Harmonie les sciences et les arts jouissent d'un relief bien supérieur à celui de la fortune. Il en est 3 raisons :

1° Que la culture des sciences et des arts est la voie d'une immense fortune en cas de progrès constaté.

2° Que le travail étant attrayant, les hommes les plus riches se livrent avec ardeur à la culture des sciences et des arts ;

3° Que la classe vouée aux sciences et aux arts

est d'ordinaire très opulente, par suite des immenses bénéfices que procure ce genre d'industrie.

Dans cet état de choses, la fréquentation des savants et artistes voyageant en caravane sera considérée comme faveur, et l'empressement d'avoir avec eux des relations soit d'amitié, soit d'amour, ne sera plus une impulsion libertine, mais un mouvement de noble enthousiasme.

Outre les véhicules des sens et des sentiments, il aura le véhicule d'admiration, d'enthousiasme pour les sciences et les arts. C'est déjà un motif puissant pour excuser et embellir les faiblesses en amour. Si Corneille ou Racine pouvaient ressusciter sous les formes du vieil âge, beaucoup de femmes tiendraient à honneur de faire leur conquête ; elles en tireraient vanité, et diraient : on fait pour Corneille ce qu'on ne ferait pas pour un homme ordinaire. Que serait-ce donc s'ils ressuscitaient sous les traits du bel âge ? On sait combien l'enthousiasme des beaux-arts dispose à l'amour : une femme verra en société des acteurs célèbres sans connaître leur état, leur talent, ils ne fixeront point son attention ; mais si le lendemain elle les voit briller sur la scène, elle se prendra d'amour pour ces artistes qu'elle voyait la veille avec indifférence.

La Civilisation sait déjà bien anticiper sur ces coutumes et les outrepasser en tout sens, témoin l'anecdote de la pudibonde Judith, qui, pour le salut du peuple de Dieu, va se livrer à Holopherne et lui couper la tête pendant qu'il est endormi et couché avec elle. Passe encore à une belle d'aller intriguer près du général ennemi, mais lui couper la tête pour la gloire de Dieu !

Ph. 1847, pp. 23–25.

2. Sur l'harmonie aromale des astres

Quelques modernes ont soupçonné avec raison qu'il existait parmi les astres d'autres liens d'harmonie que ceux de pesanteur et gravitation. J'ai lu dans un poème mixte (*Les Martyrs*, de Chateaubriand) « que divers élus s'occupaient dans l'autre vie à étudier les mystères de l'harmonie des sphères célestes ». Or, comme le nombre des élus sera fort petit, selon l'augure évangélique : *Multi enim vocati, pauci vero electi*, les neuf dixièmes d'entre nous peuvent craindre de ne point participer après la mort aux connaissances des élus sur l'harmonie sidérale, et d'être au contraire plongés dans la géhenne, où il n'y a que pleurs et grincements de dents. En conséquence, il sera prudent aux amateurs de la science de chercher à s'initier dès la vie présente à ces mystères de l'harmonie des sphères célestes dont la connaissance doit être fort intéressante puisqu'elle forme la récréation des plus savants des élus.

Ceux qui ont pris les planètes pour des corps inanimés sans fonctions et bornés à des promenades géométriques, ressemblent assez aux idiots qui croiraient que le cerveau est inanimé parce qu'il n'a aucune fonction visible, ou que le ventre est oisif parce qu'il n'a pas de travail visible comme celui des membres. On a toujours reproché aux civilisés de croire la nature bornée aux effets connus. Si les planètes n'étaient pas des créatures animées et pourvues de fonctions, Dieu serait donc bien ami de la paresse. Il aurait créé des univers meublés de grands corps inertes passant l'éternité à se promener en allées et avenues comme nos oisifs. On fonde cette opinion sur ce que les planètes n'ont pas d'autre

emploi à nous connu : c'est comme si l'on pensait que les feuilles d'un végétal ne concourent pas au travail de la fructification parce qu'on ne voit aucun signe extérieur de leur élaboration des sucs.

Les créatures de divers degrés du clavier polyversel ont toutes l'usage de 12 passions radicales, mais elles diffèrent quant au mode d'exercice. Il est grossier chez l'homme qui est créature de transition, puisqu'il est la dernière du clavier. Ainsi l'homme se nourrit de matières épaisses, et la planète de matières subtiles qu'on nomme Aromes. Le vulgaire, qui a cru que le soleil avalait les comètes a sans doute commis une erreur grossière, mais moins ridicule que celle du monde savant qui croit que les astrés ne se nourrissent de rien, qu'ils n'ont pas comme nous l'usage des 5 sens : vue, ouïe, odorat, goût et tact : ils l'ont à un degré beaucoup plus parfait que nous.

. . .

Chaque planète a non seulement, comme nous, les 12 passions radicales, mais elle a de plus que nous 12 aromes radicaux analogues à ces passions et susceptibles, comme elles, de combinaisons sans nombre. C'est par les communications aromales que s'opèrent toutes les relations de ces grands corps qui exécutent des travaux aussi actifs que variés, quoique invisibles pour nous ; mais nous pouvons acquérir sur tous ces mystères des connaissances très intéressantes qu'on a crues mal à propos réservées aux élus.

La théorie du mouvement aromal dissipera de nombreux préjugés et d'abord ceux contre les comètes qui alarment les peuples. Elles sont un troupeau aromal destiné à nourrir le soleil et les planètes, et leur approche est un sujet de joie pour tous les astres. Elles ne peuvent jamais causer le moindre mal. Chaque astre en aspire

divers sucs et leur en verse d'autres nécessaires à leur tempérament.

Les planètes et les comètes lancent les jets ou fusées d'aromes aussi rapidement que la lumière, qui fait plus de 4.000.000 de lieues par minute. L'arome lumière est le seul visible, il tient parmi les radicaux le même rang que la passion universalisme, qui est un composé de toutes les autres. Cet arome contient bien d'autres couleurs que les 7 rayons visibles. Il en peut donner 32 non compris le blanc ; mais notre globe n'est pas en mesure de les obtenir. Il est au minimum de communication. De là vient qu'il n'extrait que 7 couleurs ; il n'en obtiendra un plus grand nombre qu'après avoir régénéré son atmosphère.

Chaque planète a, selon ses degrés, un ou plusieurs aromes dominants, plus des toniques. La distribution, à cet égard, est la même que celle des caractères.

Une planète de premier ou bas degré, comme les lunes de Jupiter, de Saturne, d'Herschel, n'a qu'un arome dominant. Les planètes de 2e degré, comme ces 3 cardinales de notre globe, ont 2 aromes dominants, dont un en pivot. Ces classes d'astres correspondent aux caractères indiqués, sous le nom de monogynes et de dygynes. Notre soleil est un degré pentagyne et a 4 aromes dominants. Les étoiles Mars, Vénus, Bellone et Sapho sont de degré mono-mixte, qui comporte mélange d'aromes. Rappelons que la dominante d'un arome n'empêche pas l'astre d'avoir les 11 autres et d'en faire certains emplois.

Les aromes sidéraux ont un parfum auquel l'homme est initié : la jonquille nous fournit l'arome pivotal de Jupiter ; la violette contient l'arome pivotal de notre globe ; la rose donne l'arome dominant de Mercure. Chacun de ces végétaux a été créé par l'astre dont il nous transmet l'arome. On verra plus loin comment

les astres exécutent ces créations : c'est la partie la plus intéressante de leur mécanisme.

. . .

J'entrevois beaucoup de questions qu'on se hâterait d'adresser et d'abord sur la génération des astres : « Comment les planètes se reproduisent-elles ? On ne les voit pas engendrer de petits planetons. Pourquoi ne grandissent-elles pas comme nous ? et sont-elles fixes en dimension ? Si pourtant ce sont des corps animés, ils devraient être sujets aux phénomènes d'accroissement, de reproduction, de mort, etc. ; l'on ne voit pas l'ombre de ces modifications. »

Je réponds : ces notions ne sont pas les plus importantes à acquérir ; il en est qui touchent de plus près à nos intérêts, entre autres celles du travail des planètes, dont je parlerai au chapitre suivant. Entre-temps je donne le présent article qui est hors de cadre et qui aidera à patienter.

Les germes des astres sont déposés et soignés dans la voie lactée, d'où ils sortent en essaims de comètes qui voyagent longtemps et gravitent d'ordinaire sur divers soleils avant de se fixer en plan dans un tourbillon.

Les dits germes sont engendrés par copulation aromale des planètes entre elles et avec leur soleil. Il n'est pas encore temps d'entrer dans ces détails.

Nous voyons sous nos yeux la génération s'opérer de bien des manières : une chienne, une poule, une carpe, une abeille diffèrent beaucoup dans les détails de la génération et éducation. Une planète suit encore d'autres procédés. La nature est variée à l'infini en moyens, mais les fonctions sont les mêmes quant au fond ; c'est toujours la génération sous diverses formes, et l'on ne saurait trop répéter à ce sujet qu'il ne faut pas croire la nature bornée aux effets connus de nous, ni penser que les planètes n'élèvent point

de rejetons, parce que nous ignorons leurs procédés à cet égard
... une planète est un corps androgyne, pourvu des deux sexes et fonctionnant en masculin par les copulations du pôle nord, et en féminin par celles du pôle sud.
... Chaque substance des divers règnes est le produit d'un arome versé par quelqu'un des astres et combiné avec celui de la planète. Le bœuf est né d'un arome versé par Jupiter ; le cheval d'un arome versé par Saturne ; la rose d'un arome versé par Mercure ; l'œillet, d'un arome versé par Hébé, 8e satellite d'Herschel. L'opération est à peu près la même que celle de nos jardiniers : ils sèment des graines qui contiennent un germe à combiner en fermentation avec les sucs de la terre. Ainsi, quand Jupiter nous versa des semences de bœuf, il fallut d'abord qu'elles fussent recueillies et élaborées dans le sein de la planète, puis rejetées sur divers points de sa surface où elles produisent les premiers troupeaux de bœufs.

Ph. 1848, pp. 347–352.

...

A la vérité, nous ne voyons rien de tout ce mécanisme des astres, mais l'arome n'est pas visible pour nous. Si nous pouvions l'apercevoir, nous verrions toute l'aire planétaire obstruée d'une foule de colonnes aromales qui la parcourent en tous sens. Nous ne voyons pas le fluide magnétique dont la circulation autour de notre globe est bien constatée par le mouvement de l'aiguille qu'il dirige. Nous ne voyons pas non plus les 7 couleurs qui existent dans le rayon solaire avant que le prisme l'ait divisé. Nous ne voyons pas non plus certains aromes, entre autres ceux du tonnerre et de l'électricité qui se font si bien sentir ; faut-il s'étonner si nous ne

voyons pas les agents de communication des planètes ? et les versements de substance aromale et d'autres qui s'opèrent habituellement dans leur société dont notre planète est exclue. La grande aire planétaire est toute sillonnée de ces colonnes d'aromes qui la traversent de toutes parts, s'y croisent comme les boulets sur un champ de bataille. Les planètes absorbent et résorbent ces aromes en divers sens ; un arome de copulation est absorbé par les pôles, un arome de manducation par l'Équateur, un de plantation ou semaille par les diverses latitudes qui le développent, et ainsi des autres, car la planète a des points spécialement affectés à l'exercice de chaque sens. Tout ce mécanisme, invisible pour nous, n'en existe pas moins, et c'est le cas de rappeler pour la centième fois qu'on juge bien faussement la nature quand on la croit limitée aux moyens connus, aux effets et aux phénomènes qui tombent sous nos sens.

Ph. 1848, p. 359.

3. L'individu n'est pas l'être intégral

Procédons à parcourir l'échelle de ces êtres composés pourvus de corps et d'âme et initiés aux 12 passions. Nous allons trouver pour échelons au-dessus de l'homme :

0 — l'homme couple, ou homme et femme ;
1 — Le tourbillon passionnel à 810 caractères, ou harmonie domestique ;
2 — Le congrès sphérique, ou harmonie administrative ;
3 — L'humanité et la planète combinées, ou 1re comb. extra-humaine ;

4 — Le tourbillon sidéral, ou 1re comb. planétaire et humaine ;
5 — Notre Univers, ou voûte étoilée, 2e comb. planétaire ;
6 — Les univers formant tourbillon avec le nôtre ;
7 — Le binivers dont notre univers fait partie.

Fixons-nous à cette gamme sans aller aux trinivers, quatrinivers, quintinivers ; envisageons cette échelle d'êtres en sens composé et non pas en sens incohérent, comme les philosophes ou théologiens ; gardons-nous de croire que parmi ces êtres les uns n'aient qu'un corps sans âme et les autres qu'une âme sans corps; considérons tous les anneaux de cette chaîne d'êtres comme doués de corps et d'âme, ainsi que Dieu et l'homme qui sont les 2 anneaux extrêmes. Partant de ce principe étudions leurs rapports, leurs influences réciproques, et rappelons-nous cette loi de mouvement bien connue, qui est le contact des extrêmes, pour en conclure que l'homme à titre d'anneau inférieur de la chaîne, doit être celui qui a le plus de contact avec Dieu ou anneau supérieur et le plus de participation à sa puissance.

U.U., 2, p. 145.

. . .

J'ai classé le couple humain au rang zéro ou transition, parce qu'il n'est que germe de l'homme intégral qui exige 810 caractères actifs. Il faut spéculer sur cet assemblage pour aborder l'échelle des êtres harmoniques. L'ignorance de cette règle a égaré tous ceux qui ont réfléchi sur ladite échelle ; ils commencent leurs calculs à l'individu, qui est un être essentiellement faux, car il ne peut ni par lui seul ni par couple opérer le développement des 12 passions puisqu'elles

sont un mécanisme à 810 touches et les compléments. C'est donc au tourbillon passionnel que commence l'échelle et non pas à l'homme individuel qui n'est qu'embryon et parcelle d'homme intégral, comme une abeille n'est qu'une parcelle de la ruche, ou mécanisme passionnel d'abeilles.

La société naturelle et intégrale n'a lieu pour chaque être que dans un état de choses où l'individu peut développer pleinement ses facultés. Si l'on rassemblait dans une enceinte fermée un cent de castors intimidés, effarouchés, ils n'y construiraient pas leur édifice aquatique ; pourrait-on dire dans ce cas qu'ils sont en état d'intégralité ? Non, car ils ne rempliraient pas leur destinée sociale, n'exerçant pas la faculté d'architecture à laquelle Dieu les a spécialement réservés. Deux tigres, mâle et femelle, composent bien le tigre intégral, parce qu'ils remplissent aussi complètement les fonctions assignées à leur espèce que pourraient le faire 100.000 tigres, cet animal n'étant pas destiné à la société industrielle. Partons donc du principe qu'il n'y a intégralité d'une espèce que dans le cas où elle réunit et *le nombre et les moyens d'avènement plein à sa destinée.* Cent mille abeilles, transportées avec reines et bourdons dans une île dépourvue de fleurs, formeraient-elles une abeille intégrale ? Non, parce que, malgré la suffisance numérique, elles manqueraient d'un moyen de formation en ruche et avènement plein à la destinée sociale. Dix mille eunuques et autant de femmes transportés dans une île y formeraient-ils une société intégrale ? Non, parce qu'ils manqueraient de l'une des fonctions nécessaires à l'intégralité matérielle.

Raisonnons de même sur la sociale. Dix mille sauvages avec leurs femmes forment-ils une société humaine intégrale ? Non, sans doute, car

ils manquent d'exercice industriel, qui est une des conditions essentielles de l'intégralité sociale. Ils sont bien société *naturelle inerte*, mais non pas *naturelle intégrale*. Un million de civilisés, bien industrieux, bien organisés avec rois et représentants, financiers et marchands, juges et sbires, prêtres et philosophes, potences et bourreaux, forment-ils une société *naturelle intégrale* ?

Non, elle n'a rien d'intégral puisqu'elle ne remplit pas la condition essentielle de la destinée humaine, qui est l'association passionnelle ou libre et le développement de toutes les facultés passionnelles de chacun de ses individus. Elle se fonde au contraire sur la compression passionnelle des 7/8 de ceux qui la composent, et n'a rien de naturel, puisque si l'on supprimait les juges et sbires, potences et bourreaux la grande majorité comprimée en essor passionnel se révolterait et renverserait l'échafaudage philosophique ou société subversive forcée (la sauvage est subversive spontanée).

J'ai dû insister fortement sur ces diverses conditions d'une société *naturelle intégrale*, sur le plein avènement de chacun de ses individus à la destinée entière à l'essor complet et libre exercice des facultés matérielles ou passionnelles des sociétaires, conditions d'où il résulte que les civilisés et barbares, quoique industrieux, et les sauvages, quoique libres, sont infiniment loin de la société *intégrale naturelle*. On n'en peut trouver le noyau ou premier échelon que dans le tourbillon d'harmonie à 810 caractères, et c'est là vraiment l'homme intégral en 1er degré, et le point de départ d'où nous devons nous acheminer pour spéculer sur les relations des êtres qui forment l'échelle composée.

Cela posé, transportons-nous en idée à l'époque ou un prince, désireux d'obtenir le sceptre

héréditaire du globe, aura fait la facile épreuve du tourbillon passionnel ; supposons-le fondé, installé : nous aurons en lui le noyau ou 1er degré de l'échelle composée ; il opérera sur tous les autres degrés de l'échelle composée et s'établira en relations avec eux selon la propriété inhérente à ladite échelle d'établir lien général entre tous ses degrés, tandis que l'échelle subversive établit discorde et incohérence générale entre tous ses degrés.

D'abord le Tourbillon opérera sur la masse humaine qui, par l'amorce du développement général des passions, s'organisera subitement dans cet ordre domestique, et par suite dans l'ordre d'harmonie administrative qui formera le 2e échelon composé. De là naîtra l'accord matériel avec la planète, dont l'épiderme se trouvera purgée de cette gale extérieure qui est l'assemblage de toutes les ordures matérielles et spirituelles. Aussitôt la planète, rendue à l'état de santé, prendra son essor matériel et se couronnera de l'anneau boréal.

ms 1857–1858, pp. 319–323.

Imprimé en Hollande

Annexes

I. TABLEAU DES 12 PASSIONS



D'après E. Poulat :
Les cahiers manuscrits de Fourier, p. 72.

2. TABLE ET ANALOGIE DES 7 PASSIONS DE L'AME

6. Ut.	Amitié.	Violet.	Addition.	Cercle.	Fer.
7. Mi.	Amour.	Azur.	Division.	Ellipse.	Étain.
8. Sol.	Paternité.	Jaune.	Soustraction.	Parabole.	Plomb.
9. Si.	Ambition.	Rouge.	Multiplication	Hyperbole.	Cuivre.
10. Ré.	*Cabaliste.*	Indigo.	Progression.	Spirale.	Argent.
11. Fa.	*Alternante.*	Vert.	Proportion.	Quadratrice.	Platine.
12. La.	*Composite.*	Orangé.	Logarithme.	Logarithmique.	Or.
* Ut.	UNITÉISME.	Blanc.	Puissances.	Cycloïde.	Mercure

U. U. 2, p. 145.

3. TABLEAUX DE DEUX JOURNÉES D'HARMONIENS, UN PAUVRE ET UN RICHE

heures	*Journée de Lucas au mois de Juin*
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	séance à un groupe des écuries.
à 5	séance à un groupe de jardiniers.
à 7	*le déjeuné.*
à 7 1/2	séance au groupe des faucheurs.
à 9 1/2	séance au groupe des légumistes sous tente.
à 11	séance à la série des étables.
à 1	*le diné.*
à 2	séance à la série des silvains.
à 4	séance à un groupe de manufacture.
à 6	séance à la série d'arrosage.
à 8	séance à la bourse.
à 8 1/2	*le soupé.*
à 9	séance fréquentation amusante.
à 10	*le coucher.*

heures	*Journée de mondor en été*
	sommeil de 10 1/2 du soir à 3 h. du matin.
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	Cour du lever public, chronique de la nuit.
à 4 1/2	*le Délité*, 1er repas suivi de la parade industrielle.
à 5 1/2	séance au groupe de la chasse.
à 7	séance au groupe de la pèche.
à 8	*le Déjeuné*, les gazettes.
à 9	séance à un groupe de culture sous tente.
à 10	séance à la messe.
à 10 1/2	séance au groupe de la faisanderie.
à 11 1/2	séance à la bibliothèque.
à 1	*le Diné.*
à 2 1/2	séance au groupe des serres fraîches.
à 4	séance au groupe des plantes exotiques.
à 5	séance au groupe des viviers.
à 6	*le Goûté* à la campagne.
à 6 1/2	séance au groupe des mérinos.
à 8	séance la bourse.
à 9	*le Souper*, 5e repas.
à 9 1/2	séance cour des arts, concert, bal, spectacle, réceptions.
à 10 1/2	*le coucher.*

N. M. t. 5, p. 68.

Table

Quatrième partie : L'Harmonie.

Cinquième partie: Perspectives d'unitéisme et cosmogonie.

Annexes.

Chez Jean-Jacques Pauvert

Verlaine, Rimbaud, etc,	Album Zutique
Alphonse Allais	Le Captain Cap
Aragon	Avez-vous lu V. Hugo ?
Y. Audouard	Les Secrets de leur réussite
Roland Bacri	Refus d'obtempérer
Barbey d'Aurevilly	Un prêtre marié
Georges Bataille	Madame Edwarda
Georges Bataille	Le Bleu du Ciel
Georges Bataille	Gilles de Rais
Georges Bataille	Ma Mère
Georges Bataille	Le Petit
R. Benayoun	Anthologie du Nonsense
G.F. de Bièvre	Vercingentorixe
André Breton	Les Manifestes du Surréalisme
André Breton	Anthologie de l'humour noir
Cami	Textes choisis
Lewis Carroll	Les Aventures d'Alice
Lewis Carroll	La Chasse au Snark
Chamfort	Œuvres
Chaval	Les gros Chiens
Rives Childs	Casanova
Fernand Combet	SchrummSchrumm
Benjamin Constant	Mémoires sur les Cent jours
Benjamin Constant	Écrits et Discours Politiques
Charles Cros	Œuvres complètes
Cyrano de Bergerac	L'Autre Monde
Georges Darien	Bas les Cœurs
Georges Darien	Le Voleur
Erckmann-Chatrian	Contes des Bords du Rhin, 1 vol. broché
Erckmann-Chatrian	Le Conscrit de 1813 1 vol. broché
Erckmann-Chatrian	L'Invasion 1 vol. broché
Erckmann-Chatrian	Contes et Romans Nationaux et Populaires, 14 vol.
I.	Histoire d'un Paysan (1789-1793)

II.	Histoire d'un Paysan (1793-1809)
III.	Hugues-le-Loup. Mathéus, etc.
IV.	Le Conscrit de 1813, Waterloo
V.	L'Ami Fritz, La Maison Forestière
VI.	Madame Thérèse, La Guerre, etc.
VII.	Contes des Bords du Rhin, Me Daniel Rock, etc.
VIII.	L'Invasion, Le Blocus, etc.
IX.	Histoire d'un Homme du Peuple, etc.
X.	Maître Gaspard Fix, etc.
XI.	Histoire du Plébiscite, etc.
XII.	Le Grand-Père Lebigre, etc.
XIII.	Le Banni, Contes Fantastiques, etc.
XIV.	Témoignages et Documents
Elie Faure	Œuvres complètes
I.II.	Histoire de l'Art
III.	Œuvres diverses
(*Breton, Etiemble, etc.*)	L'Affaire Rimbaud
Jean Follain	Petit glossaire de l'Argot ecclésiastique
Fougeret de Monbron	Margot la Ravaudeuse
J. Gaulmier	Spectre de Gobineau
Gobineau	Nouvelles
Gobineau	Nouvelles Asiatiques
Gobineau	Les Pléiades
H. Rider Haggard	She
André Hardellet	Les Chasseurs
André Hardellet	Le Seuil du jardin
Victor Hugo	Ce que disent les tables parlantes
Victor Hugo	Œuvres Politiques
Victor Hugo	Poésies complètes
Victor Hugo	Romans complets
Victor Hugo	Théâtre et Critique

J.-K. Huysmans	La Retraite de Mr. Bougran
J. Jean-Charles	Les Plumes du Corbeau
Pierre Klossowski	Le Souffleur
A. Kubin	L'autre côté
C. de Laclos	Les Liaisons Dangereuses
Mme de La Fayette	Isabelle
Gilbert Lely	Ma Civilisation
Gilbert Lely	La folie Tristan
Gilbert Lely	Vie du marquis de Sade
Li Yu	Jeou-P'ou-T'ouan
J.M. Lo Duca	Journal Secret de Napoléon Bonaparte
J.M. Lo Duca	L'Objet
Joyce Mansour	Les Gisants Satisfaits
Ch.R. Maturin	Melmoth ou l'homme errant
H. de Montherlant	Sur les Femmes
P. Réage	Histoire d'O
H. Rees Van Tets	Voyage d'une Hollandaise en France en 1819
Restif de la Bretonne	Monsieur Nicolas.
Restif de la Bretonne	Ingénue Saxancour
J.-F. Revel	Contrecensures
Rosny Ainé	L'Étonnant voyage de Hareton Ironcastle
L. Rossel	Mémoires, procès et correspondance
J.-J. Rousseau	Les Confessions-Les Rêveries
Raymond Roussel	Impressions d'Afrique
Raymond Roussel	La Doublure
Raymond Roussel	Comment j'ai écrit certains de mes livres
Raymond Roussel	Locus Solus
Raymond Roussel	Nouvelles Impressions d'Afrique
Raymond Roussel	L'Étoile au front
Raymond Roussel	Poussière de Soleils
Raymond Roussel	La Vue
Sade	Œuvres complètes
I.	Les infortunes de la Vertu
II. III.	Justine ou les Malheurs de la Vertu
IV à VI.	Les Crimes de l'Amour

VII.	Historiettes, Contes et Fabliaux-Dorci
VIII.	Dialogue entre un prêtre et un moribond, et autres opuscules
IX. à XII.	Aline et Valcour ou le Roman Philosophique
XIII.	Cahiers personnels
XIV.	La Marquise de Gange
XXIX. XXX.	Lettres de Vincennes et de la Bastille
Sade	Lettres choisies
A. Salmon	La Terreur noire
Albertine Sarrazin	L'Astragale
Albertine Sarrazin	La Cavale
Albertine Sarrazin	La Traversière
Saint-Simon	Œuvres complètes
Michel Sanouillet	Dada à Paris
Comtesse de Ségur	L'Auberge de l'Ange-Gardien
Comtesse de Ségur	Un bon petit diable
Comtesse de Ségur	La Fortune de Gaspard
Comtesse de Ségur	Nouveaux Contes de fées
Comtesse de Ségur	Les Vacances
Comtesse de Ségur	Les Malheurs de Sophie
Comtesse de Ségur	Les Petites filles modèles
Comtesse de Ségur	Les Mémoires d'un Ane
Comtesse de Ségur	Le Général Dourakine
Comtesse de Ségur	Pauvre Blaise
Shakespeare	Troïle et Cresside
René de Solier	Curandera
Mme de Staël	Correspondance générale
Stendhal	Promenades dans Rome
Monica Stirling	Le cygne sauvage
Stirner	L'Unique et sa Propriété
E.Sue	Les Mystères de Paris
Tristan Tzara	Sept Manifestes Dada suivis de Lampisteries
L. Ullerstam	Les Minorités érotiques
Boris Vian	L'Arrache-Cœur
Boris Vian	L'Herbe Rouge

Boris Vian	L'Écume des Jours
Boris Vian	Je voudrais pas crever
Boris Vian	Le dernier des Métiers
Boris Vian	Théâtre
A. Vandegans	La Jeunesse littéraire d'André Malraux
Villiers de l'Isle-Adam	L'Ève Future

Peinture

A. Bosquet	La Peinture de Dorothéa Tanning
Marcel Brion	Léonor Fini
Jean-Marc Campagne	Clovis Trouille
	Cinq mille vignettes françaises fin de siècle
Salvador Dali	Mythe tragique de l'Angélus de Millet
Dubuffet	Catalogue
I.	Marionnettes de la ville et de la campagne
II.	Mirobolus, Macadam et Cie
III.	Plus beaux qu'ils croient (Portraits)
V.	Paysages grotesques
VI.	Corps de Dames
XV.	As-tu cueilli la fleur de Barbe
XVI.	Les Phénomènes
XIX.	Paris Circus
XX.	L'Hourloupe I
Max Ernst	Histoire Naturelle
Max Ernst	Une semaine de Bonté
Elie Faure	Œuvres complètes
I. II.	Histoire de l'Art
III.	Œuvres diverses
R. von Holten	Gustave Moreau
Patrick Waldberg	Max Ernst
René de Solier	L'Art Fantastique

Cinéma

R. Benayoun	Le Dessin animé, après Walt Disney
M. Bessy et J. L. Chardans	Dictionnaire du cinéma

Federico Fellini et Lo Duca	La Dolce vita
M. Laclos	Le Fantastique au cinéma
Lo Duca	L'Érotisme au cinéma
J. M. Lo Duca et M. Bessy	Méliès

Dessins

Album Bizarre	Dessins Inavouables
Bellus	Clémentine chérie
Bosc	Mort au tyran
Boutillier	A bon chats, bons rats
Claude	Interférences
Maurice Henry	1930-1960
Maurice Henry	Les 32 positions de l'Androgyne
Siné	Haut-le-Cœur!
Siné	Les papes
Siné	Les proverbes
Siné	Portée de chats
Siné	Dessins de l'Express, I
	Dessins de l'Express, II
Tetsu	La vie est belle
Topor	Anthologie
Trez	Des pieds et des mains
Ylipe	Aqua Toffana

Documents

	L'anti-France, par les lecteurs du Canard Enchaîné
Jean-Louis Chardans	Dictionnaire des trucs
Maurice Garçon	L'affaire Sade
Maurice Garçon	Plaidoyer contre la Censure Encyclopédie des Farces et Attrapes

Philologie

Luc Étienne	L'Art du Contrepet
Luc Étienne	L'Art de la Charade à Tiroirs

Sciences

E. Canseliet Alchimie
Fulcanelli Les Demeures Philosophales
Fulcanelli Le Mystère des Cathédrales

Bibliothèque internationale d'Érotologie

Lo Duca Histoire de l'Érotisme
R. Ginzburg Les Enfers (Domaine anglais)
D. Chevalier Métaphysique du Strip-Tease
Enver F. Dehoi L'Érotisme des Mille et une nuits
J. Boullet Le Symbolisme sexuel
G. Bataille Les Larmes d'Éros
M. Bessy Imprécis d'Érotisme
O. Volta Le Vampire
Dr Lewandowski Les Enfers (Domaine allemand)
R. Villeneuve Le Diable
Dr Woo Chan Cheng Érotologie de la Chine
R. de Becker L'Érotisme d'en face
A. Jakovski Éros du Dimanche
P. Waldberg Éros modern' style
R. Benayoun Érotique du surréalisme
Romi Mythologie du sein
A. Banach Les Enfers (Domaine polonais)
Domingo Érotique de l'Espagne
Supplément au dictionnaire de sexologie
J. M. Lo Duca Technique de l'Érotisme

Libertés

J.-F. Revel Pourquoi des Philosophes ?
Voltaire Lettres Anglaises
Diderot Écrits Philosophiques
Victor Hugo Napoléon le petit

A. France	L'Église et la République
Pascal	Provinciales
A. Breton	Flagrant Délit
J.-J. Rousseau	Profession de foi du vicaire savoyard
D. Hume	Dialogues sur la religion naturelle
J. Gracq	Littérature à l'estomac
B. Russell	Pourquoi je ne suis pas chrétien
J. de Maistre	Du Pape
O. Panizza	Le Concile d'Amour
K. Marx	Les luttes de classes
Balzac	La presse parisienne
Barrès	Huit jours chez M. Renan
J.-F. Revel	La Cabale des dévots
G. Darien	La belle France
E. Zola	La vérité en marche
Stendhal	Racine et Shakespeare
L. Bloy	Belluaires et porchers
Bakounine	La Liberté
B. Péret	Le déshonneur des poètes
Siné	Dessins politiques
Benda	La trahison des clercs
Celse	Contre les chrétiens
R. Picard	Nouvelle critique ou nouvelle imposture
Sade	Français, encore un effort
E. Berl	Mort de la Morale bourgeoise
J. Vallès	Les Francs-parleurs
H. Alleg	La Question
Pozzo di Borgo	Benjamin Constant polémiste
P. L. Courier	Pamphlets
Lucien	Philosophes à vendre
Michelet et Quinet	Des Jésuites
Lichtenberg	Aphorismes
A. Memmi	Portait du colonisé
R. Crevel	Le clavecin de Diderot
Louis Rougier	Histoire d'une faillite, la Scolastique
La Mettrie	L'Homme machine

Barbey d'Aurevilly	Les quarante Médaillons de l'Académie
J. P. Weber	Néo-critique et Paléo-critique
Gunsberg	Le Parti gris
Chateaubriand	De Buonaparte et des Bourbons
Trotsky	Leur Morale et la nôtre.
Henry Rochefort	La Lanterne

Achevé d'imprimer le 15 avril 1967 sur les presses de l'Imprimerie Bosch à Utrecht, d'après une maquette de Pierre Faucheux, pour le compte de Jean-Jacques Pauvert, éditeur. N° d'éditeur: 572. Dépôt légal: 2° trimestre 1967.

LIBERTÉS

la littérature
de combat
de tous les temps
et de toutes
les tendances

Derniers titres parus:

R.CREVEL
Le clavecin de Diderot
L.ROUGIER
Une faillite, la scolastique
LA METTRIE
L'homme machine
BARBEY D'AUREVILLY
Les quarante médaillons de l'Académie
J.P.WEBER
Néo-critique et paléo-critique ou Contre Picard
SADE
Français, encore un effort
E.BERL
Mort de la Morale bourgeoise
J.VALLÈS
Les Francs-parleurs
H.ALLEG
La Question
POZZO DI BORGO
Benjamin Constant polémiste
P.L.COURIER
Pamphlets
LUCIEN
Philosophes à vendre
MICHELET
Des Jésuites
LICHTENBERG
Aphorismes
A.MEMMI
Portrait du colonisé
H.GUNSBERG
Le parti gris
CHATEAUBRIAND
De Buonaparte et des Bourbons
L.TROTSKY
Leur morale et la nôtre
H.ROCHEFORT
La Lanterne
TAINE
Les philosophes du XIXe siècle
J.NORTON CRU
Du témoignage
J.BOISSEL
Gobineau polémiste
KOSTAS PAPAIOANNOU
L'idéologie froide
R.PICARD
Racine polémiste
T. DE VIAU
Théophile en prison
R. DE GOURMONT
Le Joujou patriotisme
D'HOLBACH
D'Holbach portatif
C.TILLIER
Pamphlets
C.FOURIER
L'Attraction passionnée

3F/3,10F t.t.i.

Imprimé en Hollande

51 0381 7